JUL 10 194

REVUE DE PARIS

15 DÉCEMBRE 1939

PAUL CLAUDEL	*Le Prado à Genève.* — I.	1017
JEAN DE PIERREFEU	*Autour du communiqué*	1036
PIERRE MILLE	*L'oiseau qui s'est tu.*	1049
G. L. E. F.	*Vers un emprunt franco-britannique.*	1067
ODON DE HORVATH	*Soldat du Reich.* — II	1076
BERNARD FAŸ	*Londres en guerre.*	1107
ERNEST D'HAUTERIVE	*Marchand et ses mémoires.* . . .	1116
EDMOND DELAGE	*Potentiels de guerre.*	1134
V. GARCIA CALDERON	*Les amours de la Périchole* . .	1144
ROLAND DE MARÈS	*La guerre en Europe.*	1171
HENRY BIDOU	*Le Mouvement littéraire.*	1182

Chroniques : P. D'ESPEZEL, JEAN POIRIER

LA LIVRAISON : 10 FRANCS

46e ANNÉE *NUMÉRO 24*

La REVUE DE PARIS *publiera en 1940 :*

Romans et nouvelles :

Le Bouquet de la mariée
par
Jacques CHENEVIÈRE.

Comme toi-même
par
Robert DE TRAZ.

Les Chevaliers sans éperons
par Jean D'ESME.

La Leçon des faits
par SOMERSET MAUGHAM.

Bargeton
par Georges SIMENON

Les Oubliés de Dahra
par Lucien MAULVAULT.

L'Anguille et le Poisson-lune
par Jean MARIOTTI.

Soirs guatémaltèques
par
Félix DE CHAZOURNES.

Les trois pèlerins de Chartres
par Guy de POURTALÈS.

Prélude
par Marcel ARLAND.

Superfilm
par Jane ALLEN.

Stéphane le glorieux
par Jean SCHLUMBERGER.

et des œuvres de : André Maurois, Jules Romains, Francis Carco, Jean Cocteau, Marcel Arland, Guy de Pourtalès, Julien Green, Costa du Rels, Marcel Jouhandeau, Jean Fontenoy, Pierre Mille, Pierre Mélon, Roger Vercel, Ringuet, E. H. Bates, Alberto Moravia, Damon Runyon, Ignace Legrand, Hugh Walpole, Eleanor Smith.

Lettres de Paris à Pétersbourg
par Marie DE CHAMBRUN.

Souvenirs
par
Charles MAURRAS.

Le Serment du prophète
par Gabriel HANOTAUX.

Rattachements par Jacques CHARDONNE.

LES TABLEAUX DE PARIS, d'Albert Flament

Études littéraires et essais :

Hoffmannsthal
par Edmond JALOUX.

Pétrus Borel
par Léon-Paul FARGUE.

Joseph de Maistre
par Henry BORDEAUX.

Un Premier essai du Grand Meaulnes
par Francis CARCO.

Racine
par
André ROUSSEAUX.

Le XVIIIe siècle de Henri de Régnier
par André BELLESSORT.

Arnim
par Albert BÉGUIN.

La Jeunesse de Conrad
par G. JEAN-AUBRY.

Thomas Mann
par Robert D'HARCOURT.

Des Lettres inédites de Balzac à l'Etrangère
présentées par Marcel BOUTERON.

Une Correspondance inédite d'Anatole France
présentée par Lucien PSICHARI.

et des études de : Paul Valéry, Paul Claudel, André Suarès, 'Alain, J. de Lacretelle, André Maurois, Carl Burckhardt, Gérard Bauër, René Lalou, G. Poupet, Ramon Fernandez, Léon Pierre-Quint, M. Martin du Gard, Lucien Maury, François Fosca, Marcel Thiébaut.

LE PRADO A GENÈVE

I

Introduction. — Le Titien.

C'est une foule à toutes les heures du jour qui se presse sur les marches du petit temple genevois, où des mains trop parcimonieuses ont réparti quelques-uns des trésors échappés, disons par miracle, et aussi par l'industrie courageuse de quelques mains françaises, à l'incendie espagnol. Mon Dieu ! Voilà donc ce que nous avons failli perdre ! Pleurons d'allégresse, mes frères, ici rassemblés des quatre coins du monde civilisé (je ne parle pas de ces parcs où les dictateurs retiennent sévèrement, à l'abri des coupables tentations de l'esprit, leur bétail à deux pattes), pleurons d'émotion et enrichissons, en même temps que de nos larmes, d'un tribut de 2 fr. 30 ce comptoir débordant de billets de banque et de monnaies que nous avons à franchir avant d'être admis à l'intérieur de toute cette gloire du Siècle d'or. La première chose d'ailleurs qui nous arrive en plein visage, quand nous atteignons le palier, c'est une autre bénéficiaire de la générosité ambiante, qui a profité de toutes les facilités qu'a une femme, quand elle se met sur le dos, de se faire vallée, et qui accueille en son giron ce torrent Jupitérien de billon et de valeurs volatilisées : Danaé elle-même !

Mon imagination complète le tableau en y ajoutant un paysage que parcourt sous des lueurs menaçantes un convoi de camions. N'ai-je pas lu que la France a joué tout de même un certain rôle dans la difficile négociation qui a abouti au sauvetage de ce trésor des Hespérides?

Aujourd'hui, comme dans le tableau de Vélasquez, Apollon s'est présenté dans la forge de Vulcain. A sa vue, le marteau sur l'enclume internationale a cessé de taper des pactes et des paragraphes; et le patron, entouré de ses acolytes, considère avec étonnement le poète emperruqué qui vient leur proposer un foyer de lumière et de chaleur, autrement efficace que ces quelques braises ranimées par un soufflet poussif, où ils ont la prétention de façonner le glaive de Mars et l'armure de Pallas.

Négligeons ce palan dû au génie de Ribéra, grâce auquel quelques amateurs de bonne volonté s'efforcent de hisser *saint Barthélémy* hors de sa propre peau. Le chevalier blanc du Greco, surmonté de son noir protecteur, a choisi d'aller au ciel par des moyens plus simples, pas autre chose que ces yeux levés avec ferveur! Et fermons les nôtres sur l'éblouissement de ce somptueux Tintoret, pénétré de toutes les sourdes ardeurs du soleil couchant, où Esther vient adorer Assuérus. Le cortège qu'il détermine est malheureusement isolé des incomparables rectangles qui lui répondaient sur la cimaise du Prado. Mais qu'elle est belle, quelle guirlande de pourpre et d'or à n'en plus finir elle allonge, avec l'aide de cette dame qui soutient sa traîne, comme Marie elle-même en marche à travers les Écritures, jusqu'à ce Roi penché à sa rencontre, qui se prépare non pas seulement à lui abandonner son sceptre, mais à lui verser son cœur!

Le hasard nous a bien servis, qui nous a fait commencer notre visite par la salle des Titien. Il n'y a pas de meilleur introducteur à l'art espagnol que ce poète, d'une volupté où l'esprit fait entendre à la chair l'appel de la béatitude. C'est le sens de ce tableau du Prado, ici malheureusement absent (autrement que dans la copie de Rubens, comparativement grossière, et que fait dans ce coin ce perroquet?), où Ève va cueillir à l'Arbre sacré ce fruit de suc et de connaissance dont Adam, d'une main timide et émerveillée, effleure

sur sa poitrine la promesse. Moins lourde, moins chaude, moins caressante et plus subtile, plus intellectuelle que la lumière italienne, il n'y a pas d'ambiance plus favorable que cette atmosphère aromatique et pure de la *Mesa* castillane pour laisser chanter, de toute la plénitude de sa substance et de toute la pulpe de cette chair vivante et respirante, cette créature immortelle en qui la sagesse divine elle-même déclare qu'elle a trouvé ses délices et qu'aucune enveloppe désormais autre que le soleil ne défend plus de la suave exhalation de la beauté. Tout ici est spiritualisé. Il est midi. L'heure bientôt va décliner et l'ombre en s'allongeant ouvrir le chemin à la tentation. Alors ne la laissons point fuir ! mais, comme pour cet Adonis de Madrid et de la *National Gallery*, saisissons plutôt à bras-le-corps pour la retenir, cette âme dans une chair qui essaye de s'arracher à nous.

Des trois beautés allongées qui font la gloire du Prado, chacune accompagnée de son musicien (la quatrième ayant disparu au moment de l'invasion française), Genève ne nous montre que celle-ci.[1] Ainsi le concert des transpositions n'est pas complet, celui des couleurs, celui des lignes et celui des sons, et les variantes indispensables manquant au thème. Ici, au lieu du guitariste habituel, c'est un organiste attablé à son jeu de claviers et de tuyaux (que répète dans le lointain une perspective d'arbres maigres), qui est chargé de volatiliser en mélodie la phrase sacrée, sur elle-même scellée en un circuit infrangible, qui est l'âme, la « forme » de ce corps assujetti à l'éternité par le concours délectable des lignes, des plans et des volumes. Tout est immobile et tout circule dans ce corps qui s'expose en l'état solennel de son repos, et l'œil vers lui à demi tourné de l'artiste absorbe pensivement l'idée que ses doigts sur les touches s'apprêtent déjà à interpréter. Tout monte et tout descend vers le ventre. Tout ce que la nature en un puissant soulèvement gonfle, tout ce qu'elle est prête à déverser sur nous d'ambroisie et de moissons passe en un accord sacré, en une transition bienheureuse, à cette hanche suave, à ce corps au nôtre approprié. Ainsi cette longue ligne de collines que j'ai en ce moment sous les yeux :

1. *Venus, l'Amour et la Musique.*

... Qua se subjicere colles
Incipiunt et molli jugum dimittere clivo.

(Virgile. Bucol. 9).

Il est bien remarquable que ce paradis de la chair (j'ai cité Titien, mais je pourrais aussi nommer Véronèse, Tintoret et Rubens) ait été rassemblé par les souverains les plus purement et les plus ardemment catholiques qui aient jamais honoré le trône d'Espagne [1], à l'époque du plus grand développement de la mystique, celle de saint Ignace, de sainte Thérèse et de saint Jean de la Croix. On dirait que le monde spirituel est, sinon découvert, au moins reconnu et ouvert à notre désir sous les espèces de l'affection, en même temps que la grâce s'étend au corps humain, qu'elle pénètre, sous les espèces de la beauté. D'un côté, nous voyons triompher en Espagne l'art du peintre, l'intérêt à la réalité, au personnage humain, à un monde animé et déraidi sur lequel passe le souffle de l'esprit; de l'autre, nous voyons s'ouvrir dans les cloîtres le chemin de la Nuit obscure et de la contemplation sans images. Et autre contraste encore! D'une part cette lumière élyséenne et, pour ainsi dire, contemplative, dans laquelle les Vénitiens enveloppent la nature et les grandes attitudes de l'humanité, convient les êtres et les choses par l'invitation réciproque des lignes et des couleurs à la dignité de représentation et d'intelligibilité. Et, d'autre part, par dessous, la basse-fosse, le monde intense et vermineux de Breughel et de Jérôme Bosch, que chérissait Philippe II et où plus tard Goya opérera des descentes, le carnaval infernal des passions et de la démence, où des êtres épris de perversion essayent par toutes espèces de déguisements qu'ils s'empruntent l'un à l'autre d'échapper au regard et à l'image de Dieu.

Toute la gloire d'un monde, maintenant débarrassé de ses langes, qui respire par tous les pores la liberté des enfants de Dieu, le bonheur de se sentir une chose bonne, le délice enfin de coexister à l'horizon et de réaliser, de composer avec

1. Au moment où les capitaines Philippins rapportaient à leur souverain toutes ces plantes merveilleuses que le Nouveau Continent réservait à l'Ancien, un autre conquistador, Velasquez, allait dépouiller l'Italie des plus purs chefs-d'œuvre pour les accumuler en trophée dans les Galeries Royales.

tout un visage capable de complaire et de parler et de rire à ce ciel qui est bleu, nous le trouvons dans ce sublime tableau du Titien, *La Bacchanale*, qui illumine la seconde salle. En voici la description :

Dans le coin à droite et de ce poste angulaire soutenant toute la composition, s'allonge, le bras renversé au-dessus de la tête comme l'anse d'une amphore, cette même femme nue que nous admirions tout à l'heure, cette créature de respi-

ration et de béatitude. Et l'idée de la composition est que tout a été donné à l'homme comme une chose à boire, l'air bleu, le ciel bleu, la mer bleue, la campagne bleue, cette vigne qui s'enlace à l'arbre et qui là-haut au bout de la spire réalise une grappe merveilleuse, cette lumière enfin qui, dit l'Écriture, « a la science de la voix et qui a contenance de tout » et que nous absorbons à pleins poumons. Tout est éternel à la fois et tout coule. Tout coule, mais c'est dans notre gosier. Tout a été donné à l'homme pour s'en remplir à la mesure de

sa capacité et tout autour se relève et s'approfondit comme vers un centre. Le centre, il est ici, à l'extrémité gauche du tableau, où nous voyons un homme à genoux et l'abdomen au vent qui tette un gros pot de terre, et son voisin pour finir, vu de profil, emporte vers l'extérieur une lourde provision du régal inénarrable. C'est ce gros nourrisson tout seul qui est chargé de l'acte proprement de boire et toute la composition, suivant la pente déterminée par le corps nu de la femme de droite, verse vers lui en une sorte de farandole tournoyante. Car cette oblique générale est chantée par des couples alternés de personnages, l'un vu de face et l'autre de dos. Et ici il y aurait à parler de ce mouvement des couleurs qui est leur rapport l'une à l'autre. Je le ferai à loisir une autre fois. Tout le monde comprend ce mouvement immobile des lignes l'une l'autre qui s'épousent, mais il y a aussi un mouvement des couleurs, elles ne sont pas une juxtaposition inerte, l'une profère l'autre, elle en opère présentation et aveu, elle vit de l'éclat qu'elle lui emprunte et qu'elle nourrit. Ainsi cette robe bleue à côté de cette chlamyde de pourpre. Mais au-dessus des remous solennellement bouillonnants de ce torrent humain, quelle est cette aiguière de cristal qu'une main élève pour interrompre la perspective euganéenne et cette ligne de la mer d'où s'élèvent les vapeurs de l'ivresse? (Et je n'oublie pas cette voile blanche, apporteuse d'un message ultra-humain). Le liquide qui y est enfermé et ce niveau qu'elle exhausse comme par une espèce de consécration, c'est l'horizon potable.

J'ai parlé de ce mouvement général descendant de la composition de droite à gauche et qui aboutit à ce Silène un genou en terre en train de se soûler. Mais au rebours, il y a un effort remontant qu'initie le corps puissant de cet homme nu de toute la longueur de ses muscles et de son bras recourbé en train de se faire source au-dessus de cette coupe tendue. (Ce mouvement est également repris et souligné par le penchement de l'aiguière et du liquide qu'elle contient.) Il se heurte, à travers le vide (où apparaît la voile splendide), à cet ivrogne en face de lui en état de rupture d'équilibre. Et cette femme accoudée qui tient derrière elle sans la regarder la coupe inspiratrice, voyez cette espèce d'instrument

sous ses doigts, elle fait de la musique ! Il y a quelqu'un pour transformer en mélodie le jus de la vigne, et il y a quelqu'un aussi au-dessous d'elle qui la contemple et qui s'apprête à joindre le chant à la détonation de la corde. C'est cette même idée de la femme et du musicien que je vous expliquais tout à l'heure. Et même cet enfant dodu qui relève sa chemise, lui aussi, je pourrais vous l'expliquer si je voulais !

P.-S. — En regardant plus attentivement, je vois qu'il n'y a pas de guitare. Ce que la belle dame serre entre ses doigts, cela ressemblerait plutôt à un pinceau ou à un plectre, et sa compagne tient un pipeau. L'essentiel est que la musique soit là, elle y est sous la forme de ce bout de papier, rayé de portées et ponctué de notes. A Naples il y a au Musée une autre scène d'ivresse, c'est le *Bacchus* de Velasquez. Et Dieu me pardonne si, tel que je me le rappelle, ce que le Dieu tient dans sa main, ce n'est pas un verre d'eau !

II

Compositions

J'ai parlé dans un précédent essai du mouvement de la couleur. Et j'ai prétendu que la couleur n'est pas un état stable, pas plus que la flamme d'une bougie : c'est un état de combustion, une activité, une provocation autour d'elle à toutes sortes d'échanges. Je n'en veux pour preuve que ce tableau de Vélasquez, là, devant moi, *le Couronnement de la Vierge*, qui, jadis, m'avait tellement émerveillé au Prado, et que je retrouve ici, avec quelle joie ! C'est une composition triangulaire, qui s'évase de bas en haut. En bas, c'est l'ample robe bleue de la Vierge (quel bleu ! un peu apparenté à celui de Rubens) qui se termine, ou plutôt tout commence par cette pointe, par cette corne aiguë d'une étoffe en procès de transfiguration. *Quæ est ista quæ progreditur quasi aurora consurgens?* Et au-dessus voici le rouge qui devait naître invévitablement de ce bleu, ou je dirais plutôt qu'il en est la requête intarissable, voici toutes les roses du matin, et au-dessus encore voici le matin lui-même, c'est le matin de l'Éternité ! cette colombe qui darde de tous côtés ses rayons ! Et de chaque part

voici le Père et voici le Fils qui soutiennent la couronne au-dessus de la tête de Celle qui est agréée entre toutes les femmes. Leurs vêtements, et comment les appeler autrement que d'écarlate et de pourpre? sont pénétrés de ce bleu qui les envahit, et comme notre œil, comme notre cœur, jouit de cette dissolution inextinguible d'une couleur dans une autre couleur! Ce bleu, on dirait qu'il est aspiré, respiré, par ce rouge. C'est notre obscurité native qui est attirée jusques au cœur de la Trinité, jusqu'au centre de la fournaise, par la violence de l'amour. Et tout se conclut à la cime en une espèce d'explosion radieuse : *Veni, coronaberis*!

Un autre exemple de composition triangulaire, mais cette fois il s'agit de l'éventail plutôt que de la coupe, c'est ce petit tableau délicieux de Goya, *la Pradera de San Isidro* que l'on peut admirer dans une autre salle. En bas, c'est une joyeuse assemblée égayée de mantilles, de soies claires et de parasols, car il y a du soleil! et l'autre côté de cette longue rivière traversée par un pont de bateaux, il y a une ville lumineuse avec ses dômes, ses palais et ses clochers, qui s'offre à notre contemplation, appelons-la Madrid! C'est le rêve ou le souvenir planant au-dessus de l'actualité.

La principale raison de la lugubre décadence où est tombée aujourd'hui la peinture est qu'elle n'a plus rien à dire. On croirait que son objet est de prouver que rien de ce à quoi le regard de l'homme peut s'adresser ne vaut la peine de l'arrêter et n'est capable de vaincre, jusqu'au sens et jusqu'à l'expression, le morne hasard d'exister. De là l'horreur de ce qu'on appelle les expositions : le morne spectacle de la bêtise, de l'ignorance et de la maladresse mises au service de la laideur, quand ce n'est pas de la folie. Comme nos romanciers, nos artistes, incapables de comprendre la nature, trouvent plus simple bassement de la calomnier, à moins que ce ne soit, d'une main à la fois prétentieuse et hésitante, d'en bâcler un grossier croquis, une diaprure qui ne s'adresse qu'à la rétine. Le peintre ne peut plus se décoller de la matière, c'est trop souvent un maçon, j'allais dire un goujat, le pinceau ne lui suffit plus, il lui faut le couteau et la truelle. Rien de répugnant comme ces tartines de fiente, ces crépis d'un mortier rugueux et calcaire, qui ont remplacé

l'huile grasse, chaude, lumineuse, prudente, transparente, délicate, des anciens peintres, ce rayon au bout de leurs doigts aussi capable de caresser un épiderme que de froisser une étoffe, que de modeler un volume et de suggérer sous les avancements de l'apparence tout ce qu'il y a derrière. Nos lourds et débiles gâcheurs pour qui tout est terre, ils n'ont jamais senti la piqûre du désir, la soudaine infusion de l'autorité, le besoin de parler, l'exigence de la vision à sortir, le cri comme la corde sous l'ongle qui convoque les apparences, qui crée à l'intérieur d'une forme une communauté pourvue d'une âme et d'un sens, qui arrête le mouvement en une réciprocité de services, qui construit autour de l'idée une espèce de phrase concentrique soutenue sous le chatoiement des vocables de prosodie et de syntaxe.

Ainsi rêvais-je en considérant ce tableau de Rubens, *le Jardin d'Amour*, dont j'avais déjà vu, si je ne m'abuse, une réplique à l'Orangerie. Le voilà, ce mouvement concentrique dont je parlais à l'instant ! Et la chaire présidentielle, si je peux dire, au milieu, c'est cette grosse femelle, parvenue à l'autorité de doyenne, qui l'occupe. Est-ce vous, Marie de Médicis ? Est-ce vous, Anne d'Autriche ? dont de larges empèsements, dans les cadres à côté de gaze noire ou de dentelle blanche amplifient l'épanouissement ? Elle lève vers le ciel un œil en pleurs et d'autres larmes en triple rangée, autant que d'amants sans doute, ruissellent sur sa gorge rebondie. D'autres commères à des degrés voisins de maturité se pressent en corbeille autour d'elle, mettant leur expérience en commun, et mêlées d'amours avec qui l'on voit qu'elles entretiennent l'aigre contestation du souvenir. Mais voici le présent. Comme d'agiles corsaires qui ramènent leurs prises vers le port, de fins cavaliers, enlaçant une proie souriante et ravie, l'entraînent vers ce sénat à quoi déjà leur candidature est posée. D'autres couples, au lieu de se rapprocher, s'éloignent dans une ombre que rien n'empêche de croire tragique.

Mais un peu, détournons-nous de toute cette chair dont le Flamand nous bourre parfois l'estomac jusqu'à la régurgitation, et voyons à l'œuvre, sur elle, cet esprit qui est la flamme.

C'est d'abord, au fond de la salle tendue de ces incomparables tapisseries qui l'obscurcissent un peu de leur splen-

deur, le tableau de Rogier Van der Weyden qui donne, je serais tenté de l'affirmer, à ce grand artiste, la première place parmi les maîtres de son temps et de son pays. Je disais tout à l'heure que tout le tableau, qu'il s'agisse des lignes, des masses ou des couleurs, est un état d'équilibre, de mouvement suspendu, une combinaison arrêtée au juste point par la volonté de l'artiste. Ici ce groupe humain de neuf personnages réalise, autour du corps mort, qui s'abandonne à eux, de Jésus-Christ, un équilibre d'idées et de sentiments. D'un

côté, et soutenant tout le poids des espèces sacrées, ceux qui savent et qui comprennent, les savants et les docteurs (celui-ci dans cette enveloppe ample et décorée, est-ce la liturgie? est-ce la théologie?) et à l'extrémité, toute recourbée sur les pieds de son Dieu, mais debout, cette espèce de Muse de la méditation chrétienne. Et, d'autre part, à gauche, ceux qui pleurent. La Vierge d'abord, comme foudroyée, dont le mouvement répète celui du cadavre au-dessus d'elle. Puis saint Jean qui se penche sur elle et dont le mouvement, complémentaire à cette courbe à l'autre bout de la Muse, initie une

ligne qui, passant par l'épaule et le bras soulevé du Christ enveloppe toute la scène. Au-dessus, deux femmes, l'une blanche et l'autre noire, dont l'une pleure et dont l'autre compatit. C'est à ceux-là que le Christ, qui confie à l'autre groupe son poids et ses membres, abandonne sa tête, son cœur, son bras. Entre les deux il établit dans le sens horizontal, du fait de son corps aux axes disjoints, une couture aussi admirable que celle dans le sens vertical de la fameuse *Descente de Croix*, de Rubens. N'oublions pas, au-dessus, de l'un et l'autre côté de la croix, ces deux acolytes, et la main de l'un désigne et arbore la triomphale inscription : en qui je vois une figure des Deux Testaments ; l'Ancien, c'est une échelle progressive avec ses échelons.

Et le moment est venu de parler du Greco, dont les toiles, quelques-une des plus médiocres, remplissent deux grandes salles, tandis que Zurbaran et Morales, je ne parle pas de Murillo, sont pauvrement représentés.

On a fait beaucoup de littérature ingénieuse autour du Candiote. On a parlé de son enthousiasme religieux, de l'allongement mystique de ses personnages (au rebours du conseil de l'Évangile qui nous dit qu'avec tous nos efforts nous ne pourrons ajouter une coudée à notre taille), de cet œil qui va toujours en haut à l'imitation de la flamme. Tout cela est juste. Mais alors d'où nous vient, au milieu de ces étranges bonshommes, cette gêne? Quelques rares succès, oui, mais jamais une impression de plénitude, je ne dis pas d'une surabondance, jamais celle d'un homme qui s'est laissé faire, d'une joie désintéressée, aucune sécurité, l'artiste est toujours présent, l'effort est toujours sensible, l'opérateur qui expectore à grand ahan son ectoplasme. Il y a dans cet art quelque chose de confiné. Le soleil n'y pénètre pas. Il ne s'agit pas d'épouser les intentions latentes de la nature pour les mener à bien. Il s'agit de seconder une ascension par une architecture. De la flamme, certes, mais aussi de la fumée, mêlée de crépitements sulfureux. Et ces étranges couleurs, je dirai détonantes, que le pinceau va chercher dans les régions les plus hasardeuses de la palette, ces tons froids qui touchent à la limite du supportable, ce tapis par exemple de velours grenat d'une saveur à la fois acide et glacée, ces incursions dans le domaine dan-

gereux d'un certain vert vénéneux (parfois saisissantes, je le reconnais, comme cette *Vue de Tolède* qui est à New-York), et dans le plus mauvais tableau de la collection, la *Vision de Philippe II*, ces courtes pinçures dissonnantes, un certain bleu, un certain jaune tango par exemple, qui non seulement ne répondent pas à l'ensemble, mais qui l'insultent comme des moxas et nous mettent les nerfs à vif.

Le message du Greco dans l'art espagnol est celui du baroque, qui est un des aspects de la Contre-réforme. L'essor gothique de la foi qui allait directement au ciel par la verticale a rencontré opposition et la ligne qui le traduisait a subi, comme un ressort, une compression qui à son tour, produit une énergie réactive. De là ce goût désormais pour la voûte, pour le dôme, pour la colonne torse, pour le muscle, pour tout ce qui se tend et se tord et se bande, pour tout ce qui est capable de supporter, de vaincre, de soulever. Le géant catholique, d'une poussée d'épaule, essaye de remettre droit le char penchant de la Chrétienté. La théologie prend la forme de la plaidoirie, de la controverse et de l'apologétique. La dévotion elle-même admet un nouvel ingrédient qui est l'effort personnel, raisonné et méthodique. *Aide-toi, le Ciel t'aidera*, c'est la devise de saint Ignace, par opposition à celle des protestants, qui se déchargent de tout sur la grâce et sur le sentiment. Sainte Thérèse, saint Jean de la Croix (*la Montée au Carmel*, titre significatif !) nous donnent les règles d'une espèce de gymnastique de la prière. Il s'agit de prendre connaissance de soi-même et de ses forces (les colonnes torses !) il s'agit de s'asseoir sur les reins, il s'agit de monter, ou plutôt de remonter. Et ce Greco, que voici, il n'y a qu'à regarder, eh bien, c'est le peintre de l'effort ! Ce n'est pas celui de la paix ! Il ne cherche pas, comme nous enseigne le Petit Office, *en toutes choses le repos*. Si on le compare par exemple aux Memling qui processionnent sur une autre paroi, quelle différence d'atmosphère ! La femme n'a aucun rôle à jouer dans ces exhibitions athlétiques, et j'allais presque dire, l'âme non plus, en ce qu'elle a de tendre et de réceptif : il ne s'agit que de la volonté sanglée par l'ascèse et durement sollicitée par la vocation.

Au milieu de ce purgatoire déchaîné qui nous entoure il y a cependant un chef-d'œuvre. Il parait que c'est le portrait

de je ne sais quel capitaine et au-dessus saint Louis son patron. Le militaire, à genoux et les mains jointes, est entièrement recouvert du grand manteau blanc des chevaliers de Calatrava. Quant au saint (sans auréole), il est armé de pied en cap de cette armure noire qu'affectionne l'artiste et qui est l'uniforme habituel de ses saint Maurice et de ses saint Martin. Laissons de côté ces identifications. Pour moi, il ne s'agit pas du capitaine Untel, mais d'un bien autre guerrier, ni plus ou moins que saint Ignace de Loyola lui-même, à l'heure de sa conversion. Et ce personnage au-dessus de lui, qui de l'un de ces mouvements désaxés que je décrivais tout à l'heure, d'une main essaye de l'arracher au sol, de l'entraîner en avant, et, de ces deux yeux élevés avec ferveur, de l'élever à ce Seigneur qu'il interroge, qui est-ce? sinon encore Ignace lui-même, parvenu, si je puis dire, au travers de sa chrysalide, à l'état adulte. Le voici, réalisé et debout, le capitaine de fer de cette milice qu'il a fondée et instruite à la plus grande gloire de Dieu. Chaque partie de son corps a reçu l'ajustement approprié. Il a assumé, l'une jointe à l'autre, toutes les pièces de cette panoplie spirituelle que nous décrit saint Paul. Il est inexpugnable et tout noir, comme saint François-Xaxier quand il apparut dans le soleil de l'Inde, et que les idoles d'un bout à l'autre de l'horrible péninsule furent agitées d'un long frisson. Voici le conquistador de Dieu, le nouveau Cortez, le nouveau Albuquerque, le nouveau Charles-Quint! Mais il fallait ce séjour et cet agenouillement sous le grand manteau lumineux de la Grâce, pour qu'en sortît comme un long insecte articulé et lisse, ce meutrier de Satan : *Enfer, je serai ta morsure*!

Mais les œuvres les plus caractéristiques sont ces toiles tout en hauteur, *la Pentecôte* et *la Résurrection* (toutes deux : deux mètres soixante-quinze sur un mètre vingt-sept). Ce sont des placards d'un brun fumeux où des statures entassées et allongées vibrent de bas en haut à la façon de l'air ardent.

Dans le premier c'est une espèce d'apôtre tordu et violent, écartant ses bras comme deux branches, qui sert de pied à tout le candélabre. Au-dessus, avec la Vierge au milieu, s'aligne la rangée lumineuse des compagnons. Des flammes, comme jaillissant de la fontanelle, éclatent sur leurs crânes,

qui ont bien moins l'air de descendre du ciel que de puiser leur âcre pointe à ce sarment à qui leur tige est greffée. Là dedans aucune allusion à la réalité, aucune recherche de l'expression individuelle, c'est un violent appel d'air, ou d'âme, si l'on veut, c'est un *autodafé*. On a allumé ces flambeaux.

Le second tableau, *la Résurrection*, n'est pas moins curieux. Il est fait de deux corps, continuant les mêmes lignes et dardés du même mouvement, l'un renversé, celui de ce gardien, et l'autre qui monte, celui du Christ. Mais comprenez qu'ils ne s'arrachent pas l'un à l'autre, animés d'une traction inverse. Ce sont les pieds du soldat simplement qui ont pris le dessus, qui se sont envolés littéralement pour suivre le Christ, suivant l'invitation de la Sulamite : *Trahe me* ! et tant pis pour cette tête qui n'arrive pas à démordre de la terre ! Un long Dieu, capable de rejoindre la terre au ciel, se dégage de cette humanité culbutée.

Des autres compositions, *le Baptême*, qui s'évapore en fumerolles, et *la Trinité* [1], encombrée par un ange pondéreux, qui a plutôt l'air de graviter à la manière d'un astéroïde que de planer à celle d'un esprit, je préfère ne pas parler.

Jusqu'ici, nous sommes demeurés dans les sphères idéales de la mythologie et de la révélation. Pénétrons maintenant avec Vélasquez au sein de la réalité profane. Ou plutôt, avancez maintenant jusqu'à la rampe, la scène est libre, personnages dûment costumés, vos armes et attributs à la main, ou ne serait-ce qu'une fleur et un mouchoir, tous ceux qu'il a pu contempler avec ses yeux d'*homme*, par excellence, du monde ! Je sens bien que pour parfaitement m'expliquer, il m'aurait fallu déjà parler du portrait, soit de chacune des unités de ces alignements qui actuellement se proposent avec pompe à notre admiration. Cette petite infante blonde, par exemple, qui, dans le cadre voisin, s'échappant volumineusement de ces énormes tentures de pourpre, en entraîne avec elle, drapée sur cette cage où elle est prise, une nuance attendrie, la voici maintenant au centre de la parade, et deux de ses compagnes, l'une à genoux qui avance les mains, l'autre reculant avec révérence, la présentent cérémonieusement à une cour

1. L'idée est belle cependant. Cet ange, c'est celui dont il est question dans la seconde partie du Canon de la Messe, qui porte jusque dans le sein de la Sainte Trinité les espèces du sacrifice transsubstantiel.

éventuelle dont ce bon gros chien allongé au premier plan devance la fidélité et l'hommage. (Pour toute récompense il y a ce petit lutin qui lui administre un bon coup de pied quelque part !) Il n'y a que cette grosse naine à la figure brutale (la politique, je suppose !) qui ne se laisse pas impressionner et dont la main droite n'aime à prendre conseil que de la main gauche. Par derrière, ces deux serviteurs obscurs et le peintre

lui-même, son pinceau suspendu au-dessus de la palette, ont l'air d'attendre le jugement du public. Le rideau vient de se lever. Ce double portrait royal par derrière dans un cadre, c'est une génération déjà qui s'efface. Et le peintre lui-même se retire discrètement, on le voit au fond qui se dessine sur ce carré lumineux de la porte ouverte. Cette série de cadres, sur les côtés et en arrière, pour donner des repères à la pro-

fondeur, où l'on ne peut rien distinguer (sauf celui du dessous dont je parlais où émergent encore deux effigies), tous ces carrés qui se répètent sur le vantail même de la porte, c'est le passé, ce sont tous les chapitres de l'histoire du pays et de la dynastie, et le peintre est en train diligemment d'en ajouter un nouveau sur ce châssis qui nous est montré à l'envers. « Et alors, bonne chance, petite fille ! moi je prends congé. »

Et l'autre grande composition de Vélasquez dont je veux encore vous parler s'appelle *les Filandières*, *las Hilanderas*.

Au moment où cette femme à gauche, que nous appellerons l'Ange (et, en effet, il y a derrière elle comme un mouvement d'ailes confus), tire ce rideau cramoisi (et de la gauche à la droite il y a, interrompu par le noir de cette robe et le vert de ce jupon, passage par diverses nuances d'un rouge jusqu'à l'autre), nous avons, comme dans les *Menines*, une rangée de cinq personnages, des femmes, qui occupent le devant de la scène. L'ange qui se penche au-dessus de l'antique travailleuse ne parle pas, on dirait plutôt qu'il étudie sur ce visage réfléchi l'effet de son regard et d'une parole qui vient à l'instant de cesser. Entre ces deux paires d'yeux et ces lèvres correspondantes, il y a comme un fil invisible inaugurant cette diagonale du haut en bas que nous voyons répétée, quatre fois dans ce coin du tableau (et je ne parle pas d'une cinquième que crée ce rayon sur la seconde scène dont nous parlerons tout à l'heure). Le même fil sans doute qu'élicite entre ses deux doigts de la quenouille tournoyante l'ouvrière mystérieuse à la tête enveloppée dans un linge qui ressemble un peu à la coiffure du sphinx. Redressant quelque peu cette diagonale, les deux montants de cette échelle appuyée contre un mur, domaine vacant de l'imagination, par où notre activité s'élève et descend : et dans le coin opposé un paquet de laine accroché qui est la matière brute sur quoi s'exerce notre travail. C'est le premier groupe. Et cette femme assise, au milieu, avec ce corps avalé et ce visage obscur et ce bras droit qui tombe de toute sa longueur, station, poids, durée, j'y verrais une image de la méditation. Ce qu'elle tient dans la main gauche, je ne le distingue pas. Est-ce le peigne de l'analyse? Est-ce le programme de l'œuvre à exécuter? Mais le fil issu du groupe créateur, voici le second groupe à droite

qui le recueille pour l'élaborer. Et la diagonale infratendante, voici cette robuste artisane au corsage blanc sur qui se concentre la lumière, qui le relève presque jusqu'à l'horizontale, d'un bras fort et de doigts déliés. Le mouvement vertical de la roue à gauche prosodiquement le moulinet à droite de la dévideuse le transforme en horizontal, pour aboutir à ce lourd peloton, ou sphère, dans sa paume, la ligne devenue volume. C'est tout comme nous autres écrivains ! Et saluons cette commère qui nous tourne carrément le dos, mais dont nous apercevons de profil, cette dernière figure de la rangée, celle

que j'appellerais la mémoire ou l'éditeur, qui recueille les fruits, toutes ces lignes compactes, qu'elles soient de laine ou de pensée et typographie, dans un panier.

Voilà pour le premier plan. Mais par derrière s'édifie dans un enfoncement lumineux, exhaussée de deux marches, une espèce de scène où l'œuvre enfin réalisée est exposée aux regards. Voilà à quoi aboutit cet atelier et cette filature de l'inspiration, qui maintenant propose à notre complaisance le résultat, cet épisode d'un monde fictif. On y reconnaît un héros empanaché, une belle dame, et deux amours qui volti-

gent dans le ciel changeant, de quoi suffire à je ne sais combien de poèmes et de romans. Un groupe de jolies femmes considère cette perspective et l'une d'elles a la politesse de se retourner vers l'auteur collectif, je parle de ce groupe de filandières que je viens de décrire ; qui ne sont autres que le chaîne de nos différentes facultés. J'oubliais le chat qui sommeille aux pieds de notre méditante, mais il ne dort que d'un œil !

Un autre alignement encore : cette fois, c'est une famille, la Famille royale des Bourbons d'Espagne, affichée, j'allais dire mise en scène par le majordome Goya y Lucientes pour le bénéfice de ce public torrentiel qui essuie sa précarité balnéaire à la permanence de cette rouge vitrine. Elle est tout entière incendiée, comme par une torche, par ce personnage écarlate tout flamboyant de plaques et de pierreries et l'ordre solaire de l'Espagne au travers de sa poitrine qui est Sa Majesté le roi Charles IV, et son fils au-dessous de lui rutile d'une incandescence à peine amortie. Je ne parle pas de la face sous la perruque blanche, c'est le soleil couchant de la monarchie : la braise qui jette une ardeur suprême ! Soies, gazes, broderies, diamants, toute l'assemblée est saupoudrée de feu et de sel, tout pétille, tout bourdonne comme une guitare heurtée de l'ongle et du pouce sous le pinceau du magicien que l'on devine là-bas dans l'ombre, reculé derrière son châssis. Mais le personnage principal au centre de la composition qui s'ordonne toute autour d'elle, celle que le souverain, tourné vers elle de trois-quarts, présente au public et, débonnaire cocu, illumine comme un phare du rayonnement de sa bedaine royale, c'est la reine Marie-Louise. Elle tient à la fois de Clytemnestre et de je ne sais quelle blanchisseuse au visage ravagé par l'âge, les passions et les intempéries. Au fond, on voit qu'elle a peur, mais qu'elle essaye de toute l'énergie de ses pauvres moyens, de faire face à une situation qui la dépasse. Que ces deux enfants, une fille et un fils, qu'elle tient, sans doute pour se donner contenance, par la main, ne nous donnent point le change ! Ils ne suffisent pas à obstruer la brèche qui s'est faite dans le principe héréditaire. Car, n'en doutez pas, cette personne gênée, effarée, en état permanent de retour d'âge, que le descendant des Bourbons, aussi convaincu et à l'aise dans sa livrée fulgurante que s'il était son

propre domestique, présente majestueusement à l'avenir, c'est la démocratie elle-même, et cette fée au second plan, cette Alectô, qui accuse en caricature les traits de son auguste parente, ne nous laisse pas d'ambage sur les arrière-pensées du destin. Cette jeune femme à sa droite, en profil perdu, c'est l'Infante, au nom de toute la jeunesse, qui se tourne vers sa mère pour la regarder. Le reste, ces figurants compassés et falots, qui s'alignent de chaque côté (et l'on dirait que les personnalités s'atténuent jusqu'à s'effacer, à mesure qu'on

va du centre à la périphérie), c'est rien, c'est l'ameublement, c'est le rebord du plat ! Il n'y a que ce marmot entre les bras de sa nourrice, décoré comme tous les camarades, du Grand Cordon de la Légion d'honneur, qui m'intéresse ! Il rit, ma foi, de tout son cœur et jusqu'à mouiller ses langes !

Fini pour les compositions ! La prochaine fois, nous parlerons des portraits et des tapisseries.

PAUL CLAUDEL

(A suivre)

AUTOUR DU COMMUNIQUÉ

La guerre de 1939 a vu reparaître le communiqué officiel. Le 4 septembre au matin, le G.Q.G. des armées françaises inaugurait la nouvelle série bi-quotidienne par ce communiqué n° 1 : « Les opérations ont commencé en ce qui concerne l'ensemble des forces terrestres, maritimes et aériennes. » Le style, d'une élégance toute réglementaire, a fait augurer aussitôt qu'une plume militaire le rédigeait.

Ce communiqué initial, qui semble de pure forme et rappelle les trois coups du régisseur avant le lever du rideau, indique bien que les conditions de la guerre ne sont plus les mêmes. On devine que l'événement n'a surpris personne et que tout était prêt depuis longtemps.

Il n'est pas jusqu'au souci de donner un numéro au communiqué — précaution dont l'état-major de 1914 ne s'avisa point — qui ne révèle une préparation méthodique. Est-ce parce que l'on prévoyait en 1914 une guerre courte qu'on négligea de numéroter le communiqué officiel ? En tout cas, cette omission nous paraît aujourd'hui heureuse, car on frémit en pensant au chiffre considérable que porterait dans l'histoire le communiqué du 11 novembre 1918, qui fut le dernier communiqué de la Grande guerre. Plaise aux Dieux que cette épreuve arithmétique nous soit épargnée cette fois !

En regard de ce communiqué n° 1, de ton si paisible et d'une certitude militaire réconfortante, le communiqué du

8 août 1914 fait un contraste assez saisissant par son caractère mal défini, à la fois diplomatique et militaire :

« L'Angleterre a mis sur pied deux cents mille hommes. Vingt mille ont débarqué cette nuit à Dunkerque, Calais et Ostende, et se dirigent vers Namur pour aider l'armée belge à repousser les Allemands. »

Le genre n'est pas encore fixé, il ressemble plus au bulletin de renseignements du deuxième bureau qu'au type communiqué. On va le voir d'ailleurs osciller assez longtemps entre ces deux types. Le communiqué du 12 août est à ce point de vue symptomatique :

« On a raconté qu'un engagement important aurait eu lieu aux environs de Givet. Rien n'est moins exact, mais ce qui semble avoir donné naissance à ce bruit c'est que depuis le début des hostilités de nombreux cavaliers en patrouilles etc... »

Mais déjà, le communiqué du 14 août se rapproche du type définitif :

« Aucun fait saillant ne s'est produit hier. Quelques escarmouches de patrouilles et des engagements d'avant-postes ont seulement eu lieu ; à Chambrey, notamment, deux compagnies du 18e R.I. bavarois ont été surprises par nos troupes et refoulées vigoureusement en laissant un assez grand nombre de morts et de blessés. »

Une certaine souplesse dans le style indique assez qu'un journaliste tient la plume. C'est en effet le lieutenant André Tardieu qui rédige le communiqué. Sur le large front mouvant où les troupes françaises s'engagent peu à peu, les liaisons entre le G.Q.G. et les armées sont fort irrégulières. Le communiqué ne peut donner qu'un aperçu fragmentaire des événements ; d'ailleurs, la prudence exige de taire la situation des troupes et leurs mouvements, si tant est qu'on sache exactement chaque jour où elles se trouvent. Je doute fort que l'on puisse avec la simple lecture des communiqués établir un compte rendu, même approximatif, des mouvements des armées françaises pendant toute cette période. Entre chacun d'eux il y a, comme on dit, des trous. Ce qui le démontre péremptoirement, c'est l'espèce de stupeur douloureuse que provoqua à Paris le fameux communiqué à jamais célèbre :

De la Somme aux Vosges, rien à signaler, par lequel on apprit que nos armées battaient en retraite. Il éclata comme une bombe au milieu de l'ignorance où l'on était de la véritable situation.

Il faudrait des recherches pour connaître l'histoire exacte du communiqué, et qui le rédigea à la veille de la Marne, pendant et après la bataille. André Tardieu, en effet, nous apprend dans son livre si vivant intitulé : *Avec Foch*, qu'il quitta le G.Q.G. le 31 août pour suivre Foch à la neuvième armée. On peut croire, sans trop se tromper, qu'après son départ, le commandant Gamelin, avec qui Tardieu collabora maintes fois pour rédiger certains communiqués épineux, assuma cette tâche que sa position auprès de Joffre, dont il était le plus intime confident et le conseiller écouté, lui permettait de remplir mieux que quiconque. Il semble vraisemblable d'autre part que les communiqués de la bataille de la Marne émanent de la même plume qui rédigea l'ordre du jour célèbre de l'immortelle victoire. Il en fut probablement de même jusqu'à la fin de la course à la mer qui ramena le capitaine André Tardieu au G.Q.G., pour un certain temps.

***

Quoiqu'il en soit, quand un hasard bienveillant me transforma brusquement de sergent d'infanterie en sous-lieutenant du service d'information au G.Q.G. de Chantilly, avec la mission de rédiger le communiqué, la fonction était parfaitement définie, le genre fixé dans ses limites essentielles, les moyens d'information nécessaires établis sur des bases précises. Le rouage avait pris sa place dans l'énorme machine à diriger la guerre.

Néanmoins, j'eus bien l'impression que, pour des raisons qui m'échappaient, les officiers du service auquel j'étais affecté, me voyaient arriver avec plaisir. L'un, le capitaine Gabriel Puaux, aujourd'hui haut-commissaire en Syrie, qui rédigeait provisoirement le communiqué, souhaitait vivement en être débarrassé, et l'autre, le lieutenant Pernot, n'avait aucun désir de le prendre. Considéré comme une corvée

ennuyeuse, « un truc à pépins », ce travail comportait, en outre, une étroite servitude qui me parut fort douce eu égard aux perspectives ouvertes à un sergent d'infanterie.

Mon apprentissage eût été long si un certain sens du journalisme, acquis pendant les années civiles, ne m'eût permis de discerner assez vite les événements militaires qui méritent d'être « sortis » et ceux qui tombent dans le néant du « rien à signaler ». Au contact d'éminentes personnalités, major général, aides-majors généraux, officiers brevetés du troisième bureau, j'appris à voir la guerre de haut.

Au reste, les comptes rendus bi-quotidiens des armées qu'on me transmettait fidèlement m'offraient déjà un premier résumé précieux. Par goût professionnel, je me plaisais à transcrire le vocabulaire militaire sans chercher à l'édulcorer par des équivalents civils. Je découvrais peu à peu, dans les papiers d'état-major, une grande variété de formules techniques qui constituaient autant d'euphémismes heureux, propres à adoucir la réalité aux yeux du profane, sans perdre leur sens exact. Le style militaire, sous son apparente rigidité est très riche en nuances qu'un homme de lettres sait apprécier.

Je pense que la nécessité de ménager les responsabilités du commandement en faisant sa part à l'imprévu explique les ressources du style d'état-major. L'art de rédiger est la principale qualité d'un officier breveté qui doit savoir traduire en termes clairs les choses qu'on a quelquefois intérêt à laisser dans le vague.

Pour discerner ces nuances, il faut plus d'un jour ; nul ne vous les indique, c'est à vous de les deviner au gré des circonstances. Je ne devais pas compter sur une éducation graduée. Tout de suite un enseignement supérieur à transposer en notions accessibles au profane, sans mystère ni équivoque.

Mais aussi, quels éducateurs ! Le général Pellé, major général, un polytechnicien lettré, subtil et fin comme un diplomate de carrière — il fut nommé, d'ailleurs, ambassadeur à Constantinople après la guerre. Le lieutenant-colonel Gamelin, chef du troisième bureau, qui, seul au G.Q.G., était assez habile pour amener le général Joffre à changer d'opinion. Les combats de l'Hartmannsweilerkopf firent de moi son élève assidu pendant plusieurs jours. J'en tirai un

grand bénéfice. Mais assez souvent s'offrait à moi une difficulté nouvelle.

Je me souviens, qu'au début de l'offensive allemande sur Verdun, nos positions de la Woëvre furent évacuées avec une hâte qui parut excessive. Comment, dans une affaire qui s'annonçait si grave, présenter ce repli sans alarmer l'opinion publique et, surtout, ces messieurs du Gouvernement? Je n'avais guère qu'une expérience de trois mois en matière de communiqué. Mais le troisième bureau ne manquait pas de têtes habiles dont je pouvais solliciter les lumières, dans les cas épineux. L'un de ces officiers me révéla une formule quasi-consacrée dont la subtilité se cachait sous un ton de certitude militaire du meilleur effet. Voici la formule dont la recette, me semble-t-il, n'est pas perdue à l'état-major :

« Les éléments avancés que nous tenions en Woëvre depuis les combats de l'année dernière et que nous avions gardés comme lignes de surveillance ont été rapprochés du pied des côtes de Meuse sur l'o dre du commandement. »

Du coup mon éducation fit un grand pas. Ce n'était pas seulement une formule de plus à ma disposition, c'était une façon de concevoir les choses de la guerre, une méthode nouvelle qui s'ouvrait à moi.

On remarquera dans le texte précédent la précision des indications géographiques. Le front tout entier était découpé en secteurs et je prenais grand soin d'employer toujours les mêmes dénominations pour que le lecteur puisse suivre sans effort la marche des événements. En effet, rien ne le déroute comme de désigner un point tantôt par un nom tantôt par un autre, comme il arrive aujourd'hui fréquemment. Sans doute, dans les débuts d'une guerre, est-ce chose plus difficile à réaliser.

*
* *

En y réfléchissant, je me rends compte que mon seul mérite, pendant la longue période où j'exerçai ma tâche, fut de m'imprégner de mon mieux du vocabulaire militaire et de

son esprit, sans perdre de vue les préjugés des civils qui ont tendance à exagérer le bon sens et la logique.

Le public français ne voit pas le communiqué sous son aspect au jour le jour. Il le lit dans un esprit de continuité, comme un feuilleton dont la suite à demain est impatiemment attendue, étant persuadé que le commandement compose la guerre comme une œuvre dont toutes les parties sont liées. Il garde la mémoire du communiqué de la veille quand il lit celui du jour. On pense bien que dans le flot des événements fortuits qui surgissent partout à la fois le commandement n'a pas la même préoccupation. Une foule d'incidents qui ont paru dignes d'intérêt tombent dans le vide sans qu'on se soucie d'eux. Il importe donc de n'éveiller l'attention du public qu'à bon escient, avec la certitude de pouvoir donner suite à sa curiosité et d'y mettre le point final. Il est plus dangereux encore par une rédaction imprudente de faire naître des espoirs de succès qui ne pourront se réaliser.

Un des exemples les plus typiques de cette différence de mentalité m'est apparu au début de l'offensive allemande sur Verdun. On sait que le fort de Douaumont, déclassé par un décret précédent, sans autre garnison qu'un gardien de batterie, sans canons, et quatre soldats territoriaux, fut brusquement occupé par les Allemands au cours des combats acharnés du 25 février 1916, dans la région du fort. Un groupe d'Allemands, trouvant la porte ouverte, y pénétra sans que nul chez nous s'en fût aperçu. Le lendemain, le G.Q.G. et l'armée de Verdun, apprenaient avec stupeur, par le communiqué allemand, que « le fort cuirassé de Douaumont, pilier de la défense de Verdun, » avait été pris d'assaut par je ne sais quel vaillant régiment brandebourgeois.

La région fortifiée de Verdun — Pétain n'était pas encore entré en scène — interrogée au téléphone ignorait tout. Le compte rendu du soir disait : « situation imprécise à Douaumont. Nos troupes seraient arrivées jusque devant le fort et se seraient installées dans les fils de fer ». Un message ultérieur ajoutait que nous dépassions le fort à droite et à gauche. Comment le fort avait été pris, on n'en savait rien encore.

Au fond, tous ces détails n'avaient aucune importance. A

tort ou à raison, le commandement ne s'était jamais soucié du fort, déclaré inutile, nos troupes ayant l'ordre de résister en s'accrochant aux accidents du terrain. C'était la doctrine du moment. Les ouvrages de fortification, disait-elle, incapables de résister à l'artillerie lourde, ne sont que des pièges à hommes.

Mais allez dire ces choses *ex-abrupto* à un public qui n'a pas été prévenu et pour qui la perte d'un fort évoque la vision d'une lutte héroïque ; d'autant que la bataille faisait rage dans ce secteur, où le XXe corps, engagé depuis le matin, tenait tête à l'ennemi. Bref, on s'arrêta à cette rédaction :

« Une lutte acharnée se livre autour du fort de Douaumont qui est un élément avancé de l'ancienne organisation défensive de Verdun... » C'était faible quoique exact, mais la prise du fort, impossible de n'en pas parler. Dans l'ignorance de ce qui s'était passé il fallut inventer :

« La position enlevée ce matin par l'ennemi après *plusieurs assauts infructueux qui lui ont coûté des pertes très élevées...* », cela bien sûr était plausible et n'engageait à rien. Mais la dangereuse tendance des militaires à donner de l'espoir dans les cas les plus désespérés incita le major général à tenir compte du dernier message de l'armée et, sur son désir, je complétai ainsi la phrase ci-dessus : « la position... a été de nouveau atteinte et dépassée par nos troupes que toutes les tentatives de l'ennemi n'ont pu faire reculer ».

Hélas, mieux valait laisser tomber ce fort indésirable que les Allemands venaient sournoisement de remettre en valeur. Songez qu'il n'était pas question de le reprendre, les troupes de la défense, cramponnées au terrain, brisant les attaques, contre-attaquant à leur tour, sur un front de plusieurs kilomètres, n'avaient qu'une mission : tenir à tout prix en reculant le moins possible, car l'espace était précieux.

Mais dans le communiqué la presse ne retint qu'une chose : le fort de nouveau atteint et dépassé. Les critiques militaires, toujours ingénieux, affirmaient qu'à demi encerclés les Allemands privés de vivres, d'eau, de munitions, allaient fatalement se rendre. Pendant trois jours des manchettes sensationnelles annoncèrent l'agonie du fort.

Cela devenait d'autant plus gênant qu'on se battait à cette

heure à cinq ou six cents mètres plus au sud. Pour que l'opinion publique cessât de s'hypnotiser là-dessus, les critiques militaires, sur nos instances, durent insinuer que les prétendus assiégés du fort, reliés par des boyaux à leurs lignes, ne risquaient plus de mourir de faim. Cette aventure incita le général Pellé à créer les officiers informateurs aux armées, recrutés parmi des écrivains et journalistes professionnels qui évitèrent au communiqué de tomber dans ce genre d'erreurs.

***

Modeste destin du scribe, le drame grandiose et terrible de l'immense guerre, renaît à mes yeux dans ces chétives compositions de quelques lignes. Je revis en les lisant les heures pathétiques qui les ont vu naître.

C'est par exemple le communiqué du second jour de Verdun où, sous la violence de l'offensive ennemie, nos troupes pliaient sans espoir d'être soutenues avant deux jours. Le Gouvernement inquiet demandait qu'on donnât dans le communiqué l'impression d'une attaque sans précédent, pour préparer l'opinion publique à toute éventualité. Le meilleur moyen de l'affoler c'était évidemment de quitter le ton habituel pour prendre le ton grandiloquent ou celui, plus maladroit encore, de la plaidoirie. C'était, au contraire, le moment où jamais d'évoquer les mouvements prévus par le commandement qui écartent des esprits malveillants toute idée de surprise. La robuste sérénité dont faisait preuve le général Joffre, ce soir là, donnait une base si ferme à cette thèse qu'elle prévalut finalement.

Je me souviens d'un autre communiqué où l'art du rédacteur dut donner le change dans une circonstance heureuse où le général Nivelle trouvait pourtant des raisons secrètes de mécontentement. Ce fut celui qui annonçait brusquement à la France stupéfaite et ravie que les troupes allemandes, si fortement accrochées depuis des mois sur notre sol meurtri, se repliaient largement sous la pression de nos troupes qui les poursuivaient sans relâche. En fait, le repli était déjà effectué quand on s'en avisa, sur une profondeur de 40 kilomètres, et nos troupes qui n'avaient affaire qu'à des éléments

de couverture découvraient à chaque pas les actes de vandalisme de l'adversaire, arbres fruitiers sciés à la base, puits bouchés, villages détruits à la cheddite et vidés de leurs habitants.

L'offensive que préparait le général Nivelle sur le saillant de Noyon tombait par contre-coup dans le vide. Il fallut la retarder pour équiper hâtivement un nouveau secteur, mais le résultat aboutit à l'attaque du 16 avril 1917 qui fut malheureuse, malgré les succès de la première heure.

Cette offensive du 16 avril 1917 qui suscita tant d'espoirs et n'eut que des lendemains fâcheux, valut à l'auteur du communiqué un témoignage de satisfaction dont il n'eut pas à se vanter car, chose paradoxale, il émanait de l'ennemi. Quelques temps après l'offensive je reçus de notre service de renseignements d'Alsace la traduction d'un article paru simultanément, par ordre, dans tous les journaux du Reich et rédigé par le bureau de propagande de l'état-major allemand. Voici les passages qui me concernaient :

La bataille de Reims,
30 avril-7 mai 1917,

Tous les journaux du 25 mai,

On nous écrit de source militaire.

Sur les hauteurs du Chemin des Dames, du mont Haut et du mont Cornillet est enterré le grand espoir de la France... Quel était cet espoir ?... la trouée... la rupture du front... la délivrance des provinces envahies... Nivelle, joueur malheureux, mit toutes ses chances sur une dernière carte...

. . . . . .

Aux côtés du généralissime français, après qu'il eut pris sa résolution désespérée, vint se placer pour sauver la situation un lieutenant qui a toujours travaillé avec une extrême habileté : le rédacteur des communiqués. Toute maison en ruines où des soldats français avaient pris pied, ne fût-ce que passagèrement, devint un village, chaque abri bouleversé se transforma en un fortin pris d'assaut, chaque troupe de prisonniers en un bataillon démoralisé, qui, les mains levées, grelottant de faim et de peur, s'est jeté dans les mains du vainqueur. La presse française, les stations radiotélégraphiques de Paris et de Lyon rivalisent de zèle pour donner au pays et au monde l'illusion d'une victoire etc... etc.... »

Cet éloge ironique, destiné à être désagréable au général en chef, aurait sûrement causé ma disgrâce en pays stalinien ou nazi ; il ne fit qu'amuser mes camarades et mes chefs. Quant au général Nivelle, il n'eut pas à s'en apercevoir, il avait déjà cédé la place au général Pétain.

*
* *

Avec celui-ci, le communiqué eut à franchir les plus redoutables difficultés et les heures les plus glorieuses de sa longue carrière. Grâce à Dieu, le ton mesuré, dépouillé d'emphase, adopté lors des grands succès de la bataille de la Malmaison et de l'offensive des Flandres, facilita ma tâche au moment des grands revers du début de 1918.

Le 21 mars 1918, la formidable armée de choc de Ludendorff, grâce à l'emploi d'une tactique nouvelle qui nous surprit totalement, enfonça en quelques heures sur une largeur de soixante kilomètres le front britannique. Comme un torrent les forces ennemies se lancèrent par cette brèche à travers la campagne française, bousculant, capturant, anéantissant les débris des bataillons anglais qui luttaient avec héroïsme.

Le communiqué français ne put qu'annoncer brièvement l'offensive, car, théoriquement, ce qui se passait sur le front britannique n'était pas de son ressort. On voit le tragique de la situation. Cependant le général Pétain, dès la première heure, avait alerté toutes les forces disponibles qui se trouvaient à la jointure des deux fronts, tandis que d'autres accouraient des armées du centre et de l'est, pour aveugler la brèche.

Mais sur son ordre, le communiqué volontairement insignifiant ne fit pendant trois jours aucune allusion à notre intervention. Le 26 seulement, dans le communiqué du matin, j'annonçai que l'armée française avait pris la bataille à son compte.

Ce même jour le G.Q.G., dans un déploiement considérable de camions automobiles, quittait Compiègne. Depuis le début de l'offensive, la ville constamment bombardée par avions n'était plus un séjour de travail. Les organes essentiels du G.Q.G. (deuxième et troisième bureaux), comme le cabinet du général en chef, avaient été installés par précaution dans des villas en bordure de la forêt et la rédaction du communiqué m'obligeait à faire la navette entre ces divers bureaux.

Le communiqué du 27 indiqua, enfin, un arrêt de l'ennemi qui venait de retrouver devant lui la barrière des poitrines françaises, désormais infranchissable. Ce fut dans le train

du général en chef, arrêté un instant en gare de Chantilly avant de repartir pour Provins, que je téléphonai au ministère de la Guerre ce texte d'espoir, établi dans le wagon-bureau où le colonel Dufieux, avec quelques officiers, continuait à travailler.

Pendant toute la période des offensives allemandes et notamment au jour tragique du 27 mai, des problèmes nouveaux se posèrent au communiqué. La marche de l'ennemi était si foudroyante qu'il était impossible d'indiquer en une seule fois la ligne atteinte par lui dès les premières heures. Ainsi le 27 mai, il eût fallu d'un coup annoncer dans le communiqué de trois heures le déclenchement de l'offensive sur le Chemin des Dames et le franchissement de l'Aisne par l'ennemi. L'effet moral eût été désastreux.

Par bonheur, l'habitude s'était peu à peu imposée de présenter la guerre comme une pièce en deux tableaux, le communiqué du matin rendant compte des opérations de la nuit et le communiqué du soir de celles de la journée, ce qui permettait d'annoncer les progrès de l'ennemi avec un certain décalage. Encore devait-on songer à ne pas être démenti par le communiqué allemand. Sans doute le G.Q.G. adverse usait-il à son tour de prudence, car il n'y eut jamais entre les deux textes de désaccord marqué.

Mais enfin, le temps arriva des communiqués de triomphe avec la seconde quinzaine de juillet. L'arrêt brutal de la suprême offensive allemande lancée de part et d'autre de la montagne de Reims, fut le prélude de la victoire. L'offensive de Mangin, du 18 juillet, qui creva le front ennemi l'obligeant à se retirer précipitamment de la poche de Château-Thierry, renversa brusquement la situation à notre profit. Après ce flux tragique de trois mois, contenu par tant de sacrifices et d'héroïsme, un reflux d'une puissance irrésistible roulait les soldats feldgrau hors des régions de France si longtemps foulées par eux. Nos villes redevenaient françaises à une cadence accélérée. Si bien qu'en haut lieu on exprima le désir de voir adopter par le communiqué le ton lyrique qui convenait, disait-on, à cette allure triomphale. Le général Pétain fit la sourde oreille. Pour être lyrique, dit-il, attendons le dernier communiqué.

Ce dernier communiqué, on commençait à en parler au troisième bureau et au cabinet de Pétain, sans le croire cependant si proche. Celui-là, il ne faut pas le manquer me disaient en plaisantant les officiers du cabinet. C'était devenu pour moi une idée fixe. Le matin du 11 novembre, à 9 heures, un coup de téléphone me prescrivait de rejoindre par l'auto de liaison le général Pétain à Chantilly où se trouvait établi son poste de commandement. Le voyage de Provins à Chantilly, par des routes encombrées, retardé par des pannes successives, fut long. J'arrivais à une heure, au moment où le général se rendait à Paris pour assister à une cérémonie en l'honneur de l'Armistice. Car depuis onze heures l'Armistice était signé. Attendez-moi, me dit-il, je serai de retour à cinq heures et je vous ramènerai à Provins, en route nous parlerons du dernier communiqué qui sera plus tard une pièce historique.

Hélas ! La gloire qui désormais disposait de Pétain rendit mon attente vaine. A cinq heures, un coup de téléphone : « Impossible de revenir, rentrez à Provins et faites pour le mieux. » « Bien, mon général. » Mais ça n'était pas très drôle. A juger de l'aller, que serait le retour ? A quelle heure serai-je rendu à Provins ? Si je n'allais pas pouvoir rédiger le dernier communiqué ! J'en avais des sueurs froides. Et la fatalité qui s'en mêlait ; un brouillard à couper au couteau ; dans chaque village flambaient des feux de joie, des rondes tournoyaient éperdument retardant la voiture ; des jeunes filles voulaient nous faire descendre pour boire à la victoire ; la France était folle de bonheur.

Et l'on sentait si bien que c'était fini maintenant d'attendre le communiqué. La seule chose qu'il eût à annoncer : l'Armistice, était connue du monde entier. J'avais l'impression de n'être plus qu'un pantin détraqué, bon à mettre au rancart. Si le dernier communiqué ne paraissait pas, personne ne s'en apercevrait et, tout à coup, l'envie me vint de m'arrêter et d'entrer dans la ronde.

Heureusement, j'avais un ordre à exécuter. Et puis aussi l'instinct de l'homme de lettres qui ne veut pas manquer un beau « papier » me soutenait.

Enfin, Provins. Il est dix heures du soir, le G.Q.G. est vide, tous les officiers sont au théâtre. Le ministère de la Guerre

a téléphoné deux fois pour réclamer le communiqué. Allons, rien n'est perdu, quelqu'un se soucie encore du communiqué. Et en toute hâte, rassemblant les bouts de papier que j'ai griffonnés dans la voiture, au cours de ce mortel voyage, je rédige le dernier communiqué :

« Au cinquante-deuxième mois d'une guerre sans précédent dans l'Histoire, l'armée française, avec l'aide de ses Alliés, a consommé la défaite de l'ennemi, etc... etc. »

. . . . . .

Si vous voulez connaître la suite, vous n'avez qu'à aller au musée des Invalides où figure l'original. Comme l'avait dit le général Pétain, c'est maintenant une pièce historique. Mais elle n'a pris ce caractère que parce que le général en y apposant le lendemain sa signature a ajouté ces mots railleurs : « Fermé pour cause de victoire. » Le même sort attend mon successeur actuel, mais souhaitons-lui de n'avoir pas quatre ans à attendre.

JEAN DE PIERREFEU

L'OISEAU QUI S'EST TU

Trois mois déjà depuis juillet que Malou suivait l'homme, Fédor Kyrilovitch, qui, le plus souvent, marchait devant elle son accordéon en bandoulière. Elle allait portant le reste : peu de choses. Pas un vêtement : seulement, ou presque, ce qu'ils avaient mendié, obtenu dans les fermes quand elle avait chanté ; et lui, avec son accordéon. Ou bien chapardé. Kyril était un gaillard qui pour ça s'y entendait — et savait chanter, lui aussi, d'une assez belle voix de baryton profonde ; mais pas les mêmes choses que Malou, des chansons russes. Elles sont différentes de celles des tziganes, souvent avec on ne sait quoi d'oratoire, comme un discours tragique, ou bien mélancolique, et content toute une histoire : les grandes, éternelles misères des paysans des steppes, un amour qui a fini par la mort, un héros qui passe pour avoir voulu affranchir les paysans de cette misère, de l'ancienne tyrannie des maîtres, des Russes ou des Polonais ; ou bien, au contraire, c'était l'ardente gaîté d'une danse folle. Dans l'incommensurable Russie, comme dans cette Ukraine immense déjà, tout chante, même l'inanimé, les sapins, les mélèzes, quand le vent passe au travers. D'accord avec le vent, on dirait qu'ils veulent se mettre à l'unisson du frémissement des hommes, ou bien les conseillent, leur suggèrent ces polyphonies, cet art de marier les voix « en parties » : deux, trois, quatre voix qui s'harmonisent, s'enveloppent, se confondent comme pour une conjugaison amoureuse, alors que

d'autres, jalouses, interviennent : hommes ou femmes qui attendent leur tour, ou qui veulent s'en mêler tout de suite.

Ceci se passait des années avant la Révolution. Mais sans doute sont-ce là des choses qui demeurent. On peut forcer les corps à des gestes, même les volontés à des abandons, non pas changer les inconscientes aspirations de la sensibilité... Le temps de l'ancienne Russie, le temps où il y avait un tsar, roi-dieu, roi des hommes, dieu des âmes ; le temps où ces hommes, ces âmes vivaient sur le sol inépuisablement fertile de la féconde Ukraine, selon des coutumes millénaires, non plus serfs mais toujours soumis aux maîtres. Les *pomietchiki*, dans leur famille, avec leurs femmes et leurs enfants, au dehors avec leurs égaux, n'échangeaient leurs pensées qu'en français ; alors tout proches par leur présence, mais, par cette langue mystérieusement incompréhensible, si incroyablement lointains qu'ils semblaient des espèces de divinités ne daignant se faire entendre, dans le verbe des hommes, que pour donner des ordres ; et c'était rare, sauf à la chasse, qui fait communier tous ceux qui savent les mœurs des bêtes et comment on les peut tuer. Pourtant eux et ces hommes étaient unis par l'Évangile — le Nouveau Testament, pas l'Ancien, à la différence des Anglo-Saxons, et parce que l'Ancien est celui des Juifs — et une religion dont les rites sont venus de Byzance, encore que de maître à paysan, on ne comprît pas toujours l'un et l'autre de la même manière. Depuis deux siècles pénétrés, au moins en surface, par la civilisation d'Occident, ces gentilshommes de la Russie campagnarde étaient devenus libéraux et bons pour les hommes. Le fouet n'était plus en usage. Mais ils se considéraient comme d'une autre essence ; les « hommes » aussi, se tenaient à leur place et d'ordinaire avec une vénérante obéissance.

Mais non pas Malou et Fédor. Malou, parce qu'elle était tzigane : rien de commun entre elle et *eux* ! Fédor, parce qu'il n'était même pas du pays : un vagabond, un *bradiagui*. Il disait comme ça qu'il venait d'un long pélerinage à Jérusalem. Les paysans murmuraient entre eux : « Sa Jérusalem, on la connaît : c'est la prison. »

Fédor ne s'en souciait. Il était paillard, joyeux. Il ne travaillait pas ; il n'était pas un esclave attaché à la terre :

effronté, voleur, sans vergogne. C'était ça qui avait tenté Malou. C'est pour ça qu'elle était partie avec lui, abandonnant Loupcha, le domaine du comte Martinof, et Ossip, son mari. Pour ça et pour « la route ». Parce qu'elle était née sur la route éternelle. L'impérieux, le victorieux besoin de la route l'avait reprise.

Et ce n'était pas la première fois qu'ainsi elle abandonnait Ossip. Presque chaque année, au printemps, ce désir en elle revenait trop fort. Mais c'était la première fois qu'elle suivait quelqu'un qui n'était pas de son sang : un chrétien, malgré tout, ce Fédor Kyrilovitch. Un Ukrainien comme cette lourde bête d'Ossip, bête comme ses bœufs ! Sans voir encore bien clair en elle-même, elle se le reprochait. C'était plus qu'une faute : un délit contre la loi de sa race. Elle ne regrettait pas les deux enfants qu'elle avait eus de cet Ossip, à Loupcha. Pas plus que les deux autres qu'elle avait eus de deux, de plusieurs tziganes au cours de ses fugues. Ceux-là étaient restés à la tribu, ainsi qu'il se doit, restant sa propriété légitime, collective. Toutes les femmes font des enfants et les allaitent. Aussitôt qu'ils peuvent marcher, courir sur leurs petites jambes, ce n'est plus la même chose. Les petits des animaux aussi oublient leur mère quand ils ont poussé, et leur mère les oublie.

Dans sa platitude illimitée, la terre d'Ukraine était noire, sous sa toison végétale. Non pas toute entière en culture. Il n'y avait pas assez d'humanité pour ses étendues infinies. Presque partout, les paysans en laissaient la moitié dormir en jachères où croissaient de grandes herbes folles, des fenouils géants, qui avaient déjà passé fleur mais dont l'odeur verte pénétrait les narines, surtout le matin et le soir. Des troupeaux de vaches et de bœufs y paissaient, vautrés jusqu'au poitrail, gardés par des taureaux plus petits que les bœufs, aux cornes plus courtes. Si l'on voulait s'approcher, les vaches et les bœufs se groupaient en demi-cercle, le taureau devant eux, les défendant : deux yeux étroits, sombres, déjà furieux sous la courte crinière frontale qui lui faisait comme un grand sourcil. Par prudence, Malou et l'homme quittaient la route, devenue avec le temps démesurément large car, dès les pluies

d'automne, et après la fonte des neiges, au printemps, de profondes ornières s'y creusent, sous le poids des chars et des araires, qui alors, pour les éviter, passent à côté. Le paysan russe n'y regarde pas de si près : la terre est trop grande pour qu'il se soucie de deux ou trois archines de moins, à droite et à gauche : sans songer que, au bout du compte, cela finit par faire des hectares stérilisés.

La moisson était en meules depuis plus d'un mois. L'après-midi, l'air demeurait tiède. Il fraîchissait au crépuscule. Mais Malou et l'homme, chaque nuit, pouvaient dormir dans une de ces meules où le grain a été foulé au fléau ou par les batteuses. Il y avait aussi de vastes champs de betteraves. Ce n'était déjà plus comme à Loupcha, les cultures différaient, et alors l'apparence de la plaine. Tout le pays appartenait à de grands propriétaires ukrainiens, parfois à des Polonais, parfois à des Juifs puissants qui, d'abord fabricants et raffineurs de sucre, avaient fini par acquérir d'énormes espaces pour s'y procurer à meilleur prix la matière de leur industrie. En d'autre temps, les betteraves eussent été une ressource alimentaire pour Malou et le bradiagui mais ils les dédaignaient.

La récolte avait été bonne, les paysans vivaient à l'aise et le pauvre est l'hôte de Dieu : on ne refuse pas aux vagabonds un quignon de pain, un verre de thé, une écuelle de soupe. Et si une volaille manque le lendemain, qui l'a prise? Le renard, le vautour des steppes, ou les deux passants? Allons ! Il faut bien que tout le monde vive...

Le couple continua sa marche vers l'ouest. On ne sait quoi le poussait à suivre la marche du soleil. C'est ainsi, pour l'humanité, depuis le commencement du monde. L'automne vint, avec les jours où le globe tout rond, tout rouge, moins chaud, s'enfonce de plus en plus tôt au-dessous de l'horizon ; où le ciel devient gris, pluvieux, les nuits plus longues, humides et froides. Le matin, on voyait du givre sur l'herbe.

Le paysage même avait changé. La terre était moins invariablement plate. Elle ondulait un peu, à la façon d'une mer qui sent, de très loin, venir le vent. Les champs étaient plus étroits et plus soigneusement travaillés. Les gens, assez souvent, parlaient allemand. Il y avait des vergers où mûris-

saient des pommes. Et aussi plus d'habitants. Et plus il y a d'hommes dans un pays, moins ils sont accueillants. La vie pour eux étant plus dure ou les besoins plus nombreux, ils deviennent plus regardants. Dans les villages et les campagnes, les murs étaient plus hauts, plus solides, les portes plus épaisses et moins souvent ouvertes que fermées. Un soir qu'il tombait une petite pluie incessante et fine, Malou sentit le froid glacer sur son corps la sueur de la marche.

Depuis deux mois elle savait qu'elle était enceinte et ne s'en étonnait pas. Quand on suit un homme, qu'on s'étend à ses côtés, dans un lit ou sur la terre de Dieu, c'est une chose qui doit arriver. Elle n'en avait rien dit au bradiagui. Mais l'homme à l'accordéon, par sa fatigue accrue, à d'autres signes, sans en parler, sans rien demander, s'en était aperçu. Puisque les gens du pays se montraient moins hospitaliers, la nuit, plus fréquemment, il escaladait les palissades et la tzigane cherchait à lire le sort dans la paume des femmes, pour quelques kopecks.

Un jour une charrette passa : un Polonais, pelotonné sur les brancards, et qui conduisait ; sa femme, assise dans la caisse, et deux enfants, couchés sur des ballots, qui dormaient : des métayers en déménagement. Et des ustensiles de cuisine, de ménage ; et, tout derrière, une *choûba*, une lourde pelisse en peau de mouton, qui dépassait légèrement. Le bradiagui se laissa devancer. Pieds nus, comme Malou, ensuite il se rapprocha. Silencieux comme un fantôme ! Il tira doucement, doucement, sur l'extrémité de la pelisse. Les roues cerclées de fer de la charrette craquaient, les essieux grinçaient. Ni le Polonais, ni sa femme, ni les enfants endormis n'entendirent quoi que ce fût. Les yeux de ceux qui ne dormaient pas, fixés en avant sur la route, ne pouvaient rien voir. Doucement, doucement, la pelisse tomba. Toujours muet, le bradiagui la ramassa, disparu derrière les herbes hautes qui bordaient la piste. Il n'avait même pas fait, du regard, un signe à Malou. Nul besoin. Elle avait l'habitude, connaissait la manœuvre. Sans un mot, elle le rejoignit.

Elle rayonnait, Malou ! C'est chaud, une choûba. Elle ne s'étonna nullement de voir le bradiagui la revêtir : puisqu'il était l'homme, et par conséquent le maître ! Mais elle se disait

que la nuit, dans leur coucher à la belle étoile, tous deux pourraient s'endormir sous le même manteau. Il était assez large pour ça.

Ils se le partagèrent, en effet : la paille d'une meule sous eux, la choûba par dessus ; c'était bon ! Malou, écrasée de fatigue, avait le sommeil lourd, surtout aux heures qui précèdent le petit matin. Ce fut le froid de cette aurore de fin d'octobre qui l'éveilla. Toute engourdie encore, elle fit le geste de tirer à elle les peaux de mouton. Elle ne les sentit plus, ne les vit pas. Et l'homme non plus n'était plus là. Il était parti, elle ne sut jamais où, avec la choûba et les quelques petites piécettes que Malou avait gagnées. C'était un gaillard intelligent : il ne se souciait pas de traîner avec lui, plus longtemps, une femme dont il avait assez, qui aurait un enfant et, tant qu'elle le nourrirait, son gosse accroché derrière son dos, ne pourrait plus lui servir à grand'chose.

Malou ne le chercha pas. C'était comme le fruit qu'elle portait en elle ; cela aussi devait arriver. Cependant, elle continua sa marche. Insensiblement l'aspect du pays avait encore changé. Les ondulations du sol s'accentuaient, les collines étaient plus hautes et le sol rugueux et sale : tout noir, mais ce n'était plus la belle couleur noire, attendrie, des terres à blé. Des passants lui dirent : « C'est le pays du charbon ! » Ça lui était bien égal que ce fût le pays du charbon ou un autre ! Mais quand elle demanda l'aumône, ou voulut « lire dans la main », la police intervint. Un agent lui dit : « Ici, la mendicité et le vagabondage sont défendus. Vous n'avez qu'à aller vous embaucher dans les charbonnages ; il y a du travail pour tout le monde. »

Du travail ! Ce mot la choqua plus qu'une giffle, la blessa comme un coup de couteau. Elle était une tzigane. Les tziganes ne travaillent pas. Jadis elle avait tressé l'osier, rempaillé des chaises, vendu des charmes, des horoscopes. Mais ce n'est pas du travail : une industrie qu'on prend, qu'on laisse comme on veut ; des métiers, presque plutôt des divertissements d'hommes et de femmes libres. Mais tendre les mains et dire : « Employez-les, je me donne à un maître », c'est consentir à l'esclavage. Si Malou avait pu rejoindre sa tribu, ou être retrouvée par elle, comme elle avait déjà fait ? Mais

cette fois elle ne le pouvait. Malou n'avait pas tracé les signes de reconnaissance, ni posé sur les pistes les baguettes qui en tiennent lieu, parlent un langage : je suis ici, je vais par là, j'appartiens à tel *tabor*, telle caravane de nomades. Elle ne le pouvait, parce que, cette fois, ce n'était pas un homme de sa race qu'elle avait suivi ; et que c'eût été une offense, un crime contre la loi de la Race, de révéler ces signes, ce langage, à un étranger : un sacrilège que le *tabor*, la tribu, nul tzigane n'eût pardonné. L'irrémissible excommunication.

Dans ce pays du charbon, ce n'était plus comme dans la steppe, c'était bien plus peuplé, et pas de la même façon. Les gens ne se groupaient plus autour d'un grand domaine, au delà duquel il y a des immensités libres. Ils s'assemblent dans de grands villages, presque des villes, faites de cabanes misérables, mais aussi de tout ce qu'on appelle « la civilisation » : des magasins, des églises dont les toits bulbeux sont dorés ; à côté, des cabarets, et puis des édifices au fronton desquels on lit « Commissariat, Palais de Justice, Prison ». Ces gens gagnaient un peu plus que dans la steppe mais tout étant plus cher ils vivaient plus mal. Ils partaient le matin, comme un bétail qu'on fait sortir de l'étable, rentraient le soir dans de misérables tanières, ou des sortes de casernes. Ils ne se soûlaient plus une fois par semaine seulement mais toutes les nuits. Chez le Juif qui distillait une vodka de contrebande, on débitait celle des flacons du Gouvernement. La vie pour eux étant plus dure, ils ne s'occupaient pas les uns des autres. Et des gendarmes, des policiers contrôlaient « les papiers ». Quand on n'avait pas de papiers et qu'on n'était pas embauché, qu'on n'avait pas du moins les papiers de la mine, c'était la prison, pour vagabondage.

Ce travail à la mine on l'offrit à Malou : ah ! elle eut préféré mourir de faim ! Mais son visage, la longueur, le bariolage de sa jupe révélaient sa race. Un juif en vit l'intérêt. Il lui proposa de servir dans son cabaret. Elle accepta. A son idée, cela valait encore mieux.

Elle resta quatre mois dans ce cabaret, espèce de cantine près d'un puits de mine surmonté d'un élévateur monstrueux. Regrettait-elle le bradiagui qui l'avait abandonnée ? Oui, à cause de cette choûba ; non pas comme homme ou comme

amant. Il était pareil à tous ceux de sa race : un saligaud. Seulement, dans cette cantine, ils étaient plus nombreux : d'autant plus brutaux, plus exigeants dans leur sensualité qu'ils étaient plus nombreux. Il fallait qu'elle les satisfît ; cela faisait partie du service. Et comme c'était une tzigane, on la faisait chanter. Son chant enflammait ces hommes sans les attendrir ; c'est alors qu'ils la désiraient le plus brutalement : quand les hommes sont ensemble, toute émotion des sens se mue en jalouse excitation virile. Mania songeait : « Et moi qui n'ai jamais voulu chanter pour Ossip ! »

Non, elle n'avait jamais voulu chanter pour lui : c'était drôle ! Maintenant, quand elle y pensait, c'était gravement, sans envie de rire. Mais auparavant ! Et c'était si drôle, aussi, son mariage avec cet imbécile, voilà quinze ans déjà, quand elle n'en avait que quatorze (tiens ! l'âge de son aînée, Tania, qui était restée à Loupcha) et qu'Ossip n'en avait que dix-sept : bien plus innocent qu'elle à cet âge-là, ce balourd !

... Elle y était arrivée avec le *tabor*, à Loupcha : selon son immémorial usage, qui constituait un droit, la tribu y venait camper tous les vingt-quatre mois à la même saison, un même jour, en juin... Tiens ! C'était aussi en juin qu'elle était partie quinze ans après, avec Fédor, le bradiagui : non par hasard, peut-être ; l'instant de l'année où son irrésistible instinct la rejetait sur la route.

Les paysans ne s'entendaient pas mal avec le *tabor*. Entre nomades et sédentaires s'était greffée, depuis des siècles, une sorte de symbiose. Le tabor avait sa place assignée sur le bien des Martinof. Le chef, « le roi », allait rendre visite au pomietchik : visite respectueuse mais sans témoignage de servilité : puisqu'il était « roi » ; puisque ses ancêtres et ceux du clan n'avaient jamais été serfs : des hommes libres, toujours !

«... Je les aime mieux que les Juifs, après tout, disait le comte Martinof, pour s'expliquer sa condescendance, qui n'était affaire que d'habitude, d'hérédité, de ce que « puisque les choses étaient comme ça, elles étaient comme ça »... Je les aime mieux que les Juifs : les Juifs sont aussi des nomades mais plus embêtants : parce qu'ils se fixent, et deviennent

riches. Ceux-là ne deviennent pas riches ; ils volent, bien sûr, mais ça se voit ! Pour les autres, ça ne se voit pas, ou c'est permis... Les tziganes ? Des Juifs qui n'ont pas réussi et ne cherchent pas à réussir. Je leur en suis reconnaissant. »

Ces tziganes étaient forgerons, fondaient, ciselaient des bijoux, aussi bien que des gourmettes ou des mors pour les chevaux. Ils s'y connaissaient, en chevaux : pour les acheter ou les voler ; mais ne les volaient jamais aux Martinof : manière de payer leur hospitalité. Ils étaient aussi maçons, briquetiers, par aventure. Ils rétamaient les casseroles. On ne sait quel goût les attire vers le métal, comme les abeilles vers le pollen, ou le géotrupe vers la bouse. Les femmes allaient vers les saules, tranchaient des tiges souples dont elles tressaient des paniers. Les vieilles montraient leur destin aux filles, aux femmes, aux hommes parfois, pour l'amour, les enfants, les récoltes, les bêtes, la guerre ou la paix. Elles avaient des charmes, des remèdes. Les jeunes dansaient, chantaient. Et Malou, déjà femme, et qui déjà n'était plus vierge, sans appartenir encore à aucun homme du clan en particulier, avait une voix qui semblait venir du ciel, comme celle de l'alouette aux derniers jours de l'été, aux premiers de l'automne, quand une, une toute seule, est montée si haut vers le soleil que pour les hommes elles n'existe plus que par son chant.

...Ossip était un drôle de corps. A dix-sept ans, il avait pris la place de son père, qu'un taureau avait tué d'un coup de corne, « sans le vouloir », affirmait son fils. Le fils vivait donc, silencieux, avec les bœufs, les vaches, les taures, les taurillons, les génisses dont il avait la garde. Ces bêtes avaient l'air de le comprendre, et il les comprenait. Il n'avait pas besoin des remèdes du tabor, lui, pour les soigner quand elles étaient malades. Il s'y connaissait. Mais la musique, mais n'importe quel son musical, non pas seulement le chant des oiseaux, rien que le bruit du vent, le soir, aux roseaux de la mare, le ravissaient. Il en restait imbécile. Il écoutait, ouvrant la bouche pour mieux entendre par l'oreille. Le chant de Malou le transporta.

Au moment où le tabor allait partir, à la tombée du soir il attira Malou dans son fenil, lui montrant des noix, des pommes,

gardées de l'automne dernier, même un quart de vodka. Elle commença par chanter, puis fut ivre et s'endormit. Ossip ne la toucha pas ! ce n'était pas ce qu'il voulait d'elle. Mais au matin, quand elle s'éveilla et voulut sortir pour aller rejoindre la horde :

— Chante encore, d'abord !

Mais Malou resta muette. Ossip attendit qu'elle changeât d'idée ; voyant qu'elle n'en changeait point, il sortit, verrouillant la porte derrière lui avec la grosse barre de bois mise en travers, qui servait de fermeture au fenil à l'extérieur : elle ne sortirait qu'après avoir chanté. C'était comme ça, son idée ! Malou lui avait griffé le visage et les bras, aucune importance. Il la garda ainsi trois jours et trois nuits, lui portant à manger de la cuisine « noire ». Mais Malou était encore plus têtue que lui. Elle le détestait, n'ouvrit pas la bouche.

Dans la cuisine noire, on sut tout de suite qu'Ossip avait une fille chez lui. Et qu'il l'eût gardée tout ce temps sans lui faire ce que les garçons font aux filles, ça n'était pas à croire. Ce fut aussi la conviction de la comtesse Martinof, qui bientôt apprit ce scandale. Elle avait des sentiments religieux. Elle considérait de son devoir de veiller à la moralité de ses « sujets », aux bonnes mœurs de ses paysans. Donc Ossip devait « réparer ». Elle en informa le pope. Le pope se gratta le menton à travers sa barbe longue.

— Hum ! Hum ! Bien sûr, bien sûr. Les gens ne doivent pas vivre dans le péché. Mais la fille n'est pas orthodoxe. Je ne puis marier que des orthodoxes, voyons ! Bien sûr, bien sûr. Ces tziganes, c'est de la graine du diable. Pas orthodoxe, je dis, alors comment lui donner le sacrement ?

— On l'instruira ! décida la comtesse, sans vouloir s'arrêter à l'objection.

Le pope hésitait toujours. On en référa au comte Martinof. Il haussa les épaules :

— Quand j'étais enfant, dit-il en français à la comtesse, je ne pouvais voir un moineau sans avoir envie de l'attraper. Ma gouvernante française conseillait : « C'est bien facile, il n'y a qu'à leur mettre d'abord un grain de sel sur la queue ! » Les enfants croient toujours ce qu'on leur dit : j'ai passé vertueusement des années à chercher à mettre un grain de sel sur

la queue des moineaux. Naturellement je n'en ai jamais pris un seul... Et c'est la même chose avec les hommes, les femmes aussi ! On veut toujours les attraper avec un grain de son sel et ça ne réussit jamais. Vous voulez attraper cette fille avec un grain de sel pour la mettre en cage : ce sera comme les soldats du roi de Naples. Vous vous souvenez : « Fichez-les en rouge, fichez-les en vert, ils ficheront toujours le camp. » Faites comme vous voudrez. Instruisez cette fille dans notre sainte religion ; mariez-la à ce bénêt d'Ossip : ça ne fera qu'un cocu de plus sur la propriété. Il y en a de mauvais poil, ça fait des embêtements. Mais je connais le garçon : il est trop bête ! Alors, alors... faites comme vous voudrez !

Quand il avait donné ses raisons, et souvent c'était d'assez bonnes raisons, il finissait toujours comme Ponce Pilate. A la fin, dès qu'il avait touché l'argent des moissons, il allait le perdre à Paris et à Monte-Carlo.

Donc, on « instruisit » Malou, et Malou se laissa faire. Ça lui paraissait une mauvaise plaisanterie, un caprice de ces gens-là. On la baptisa : autre farce. On la maria à Ossip : dernière farce. A ses yeux il n'y avait de vrai mariage que celui du tabor : quand le chef, roi-dieu, après que la fille a joui librement d'elle-même, la donne définitivement à un homme, et qu'on « casse le verre » devant elle. Ossip, lui-même, n'attachait pas grande importance à la cérémonie. Il se disait seulement : « Quand elle sera chez moi pour toujours, elle chantera ! » Mais Malou ne chanta jamais : ni pour lui ni pour personne à Loupcha ; elle lui en voulait, elle en voulait à tous ceux de la propriété, à ces paysans. Ossip, comme l'avait dit le comte, était une bonne bête. Il ne s'occupa plus que de son bétail, tout en restant bon pour elle, et pour les deux enfants qu'elle avait eus de lui.

Et maintenant, il fallait qu'elle chantât pour ces brutes : mais ce n'était pas comme avec Ossip : une fois qu'ils avaient pris leur plaisir, ces porcs ne lui étaient plus de rien...

Cependant elle se rappelait encore le premier : un roulier, lituanien probablement. Il était entré, ivre déjà, son grand fouet accroché entre les épaules, le manche d'un côté, la longue et lourde tresse de l'autre, terminée par une mèche cinglante.

Il avait bu encore. Il l'entendit chanter ; ses yeux brillèrent. La dévisageant, montrant un billet de cinq roubles, puis le plafond :

— Eh bien, on monte ?

Ça lui avait donné un coup. Elle regarda Abraham, le patron, qui ne répondit que par un signe. Un signe décisif qui voulait dire : « Quoi ? Tu es là pour ça ! » Elle était montée ; le roulier l'avait suivie. Curieux qu'elle ne se souvînt que de celui-là. Les autres, dans sa mémoire, rien que des ombres. Et presque comme une seule ombre, à eux tous.

Mais quand sa grossesse fut trop visible, qu'elle apparut alourdie, enlaidie, Abraham lui régla son compte, et la mit à la porte.

C'est alors qu'elle pensa à Ossip. Non pas tant à cause de lui mais parce que le tabor reviendrait à Loupcha. Cette caravane, cette fraction de la tribu ! Comme la vie était heureuse, chez les nomades ! Et si simple, facile ! Malou revoyait sa mère, toujours enceinte, un gosse pendant derrière son dos, un ou deux autres trottant derrière elle. Les petits accroissaient la population du clan sans que personne s'inquiétât de savoir d'où ils venaient — jusqu'au moment solennel du mariage où la femme devient la propriété d'un maître. On ne demandait pas, même à celles-ci, d'où sortaient leurs jupes bariolées, aux couleurs riches, ni l'argent qu'elles rapportaient. Tout appartenait à la fraction. La fraction avait les lois de la tribu, dures, traditionnelles, se perdant dans la nuit des temps, immuables et sacrées. C'était une patrie nomade, où tout était à tous, sous le commandement d'un chef descendu de chefs. Ossip, c'était un étranger. Un étranger qui l'avait volée à la tribu, sans que d'ailleurs il en eût l'intention. C'est pourquoi, en ce moment, elle lui pardonnait. Il aimait bien ses veaux. Et les enfants aussi, les deux qu'elle avait eus de lui. Elle éprouvait maintenant, à son égard, une indulgence qui pouvait durer aussi longtemps que la route.

C'est un soir, dans un pays de cultures, de jachères et d'herbages, qui ressemblait déjà un peu à Loupcha, de quoi, malgré tout, elle avait ressenti comme un obscur plaisir, qu'elle

fut prise des premières douleurs. Pour ne pas enfanter en plein air, et par crainte du froid de la nuit — l'hiver était venu, la neige épaisse, gelée, craquait sous les pieds — apercevant un fenil où l'on accédait par une échelle, Malou y monta. Au-dessous, c'était une étable odorante. Des vaches y ruminaient en dormant. L'air était tiède de leur vivante présence, et du foin où elle s'étendit, qui fermentait un peu. Elle souffrait mais retenait ses cris : on pouvait venir. Une chatte, la panse dilatée, vint rôder autour d'elle, mâchant des miaulements inquiets, douloureux. Malou essaya de la chasser. La bête, de son côté, semblait vouloir repousser l'intruse. N'était-elle pas chez elle, dans ce fenil ? Longtemps à l'avance elle avait fait choix de la place où elle mettrait bas ses petits : ce sont des précautions qu'on n'abandonne pas au hasard !... Malou, dans un besoin d'apaisement qu'elle se reprochait, transigea. Elle recula jusqu'à l'angle le plus éloigné de la soupente, puis tomba dans une agonie surhumaine ; mais elle retenait toujours ses cris.

L'enfant vint au monde au petit jour. Malou se délivra elle-même. C'était un garçon. Presque à portée de sa main elle vit la chatte qui allaitait six petits et ronronnait tendrement. Elle était délivrée, elle aussi, mais soulagée, débarrassée, heureuse ; arrondie autour de ces existences qui commençaient.

— Moumou ! appela doucement la tzigane, Moumou !

Ce ne fut qu'un instant. Elle retomba, écrasée de sommeil ; quand elle s'éveilla, la vie avait repris, dure, impérieuse, inexorable. Elle avait soif, oh ! soif ! la fièvre qui était venue. Auprès d'elle, le nouveau-né, dont tout le petit corps était nu, souillé. Malgré la tiédeur qui montait des vaches le grand froid du matin pénétrait dans le fenil. Instinctivement, Malou enveloppa le nouveau-né dans son serre-tête, mais sans y mettre nulle douceur : elle n'était pas comme Moumou...

En bas, il y eut des voix d'hommes et de femmes, c'était l'heure de la traîte. D'un mouvement souple, par une trappe carrée, la chatte descendit dans l'étable. Hommes et femmes se prirent à rire à sa vue. Un quart d'heure plus tard elle remonta, se léchant les babines, s'étendit de nouveau autour

de ses petits pour les allaiter, l'estomac plein. De nouveau aussi, elle ronronna, voluptueusement.

Contre cette bête heureuse, tout à coup Malou se sentit dévorée d'une haine farouche. Et elle, elle ! Que n'aurait-elle donné pour apaiser cette horrible soif de la fièvre, pour une écuelle de ce lait chaud dont la chatte s'était repue. Appeler ? On la chasserait, la vagabonde. On la chasserait, elle et son bâtard, qui mourrait. Mais pourquoi le laisser vivre ?... Involontairement — ou presque — elle allongea ses doigts vers le petit cou si frêle... Mais non, non ! Les gendarmes, la prison. Et la loi de la tribu, qui ne permet pas ça ! Mieux valait le reporter à Loupcha. Le domaine, à cet égard, c'était un peu comme la tribu. Au hasard des promiscuités, de même qu'au hasard du tabor, y naissaient des enfants dont nul ne se souciait de savoir qui était le père. C'était de la future main-d'œuvre. Depuis l'abolition du servage, les maîtres, au fond, n'avaient guère perdu l'habitude de compter « par âmes ». La terre d'Ukraine avait de quoi nourrir tout le monde. Si cette nourriture manquait de variété, de délicatesse, du moins elle suffisait aux gens : à chacun selon ses besoins.

Mais c'était loin, tout ça ! Pour Malou, il y avait ce besoin immédiat, atroce : boire, boire tout de suite ! Nourrir sa soif, à tout prix. Elle essaya de mordre dans le croûton de pain qu'elle avait noué dans un coin de son fichu. Ses lèvres desséchées s'y refusèrent. Elle vomit. A la tombée du soir ce fut encore l'heure de la traîte, que les vaches appelaient en meuglant. Et la chatte, encore une fois, redescendit, accueillie de la même façon, abreuvée, nourrie copieusement.

— Et moi, moi ? songea Malou. Moi, ils me laisseront crever ?

Elle délirait de fièvre, de rancune, de fureur. Les six chatons, les yeux encore fermés, roulés en une seule boule comme au temps où ils n'étaient pas encore nés, dans le ventre maternel, étaient là tout près...

Malou étendit la main, et les étrangla tous. Tous, les uns après les autres.

Elle se sentit vengée, satisfaite. La nuit vint. Péniblement elle se mit debout, retomba. Luttant contre ce vertige, se relevant, vacillante, par un effort de volonté, elle atteignit la

trappe, posa le pied, en bas, sur un râtelier, d'abord, dans l'étable, puis sur une auge, et roula dans la litière. Dans l'obscurité, elle chercha le pis d'une vache, qu'elle avait fait lever, d'un coup de pied. Longuement, goulûment, elle but.

Comme si la nourriture et la désaltérance lui avaient rendu des sentiments humains, elle pensa à l'enfant, là-haut, et lui donna le sein. La chatte, revenue, lécha longtemps ses petits, ne pouvant comprendre qu'ils fussent morts. Puis elle miaula désespérément, se coucha près des cadavres, leur offrant ses tétines inutiles. Redressée sur ses pattes, de ses yeux phosphorescents, dans la nuit elle parut chercher quelle chose, ou quel être, lui avait tué ses enfants.

— Idiote ! murmura férocement Malou.

Elle avait encore faim et soif, redescendit dans l'étable. Quand elle revint, la chatte avait trouvé quelque chose de chaud, de vivant, qui la calmait, lui donnait le change, peut-être : ce petit d'homme, ce mince morceau de chair tout nu. Elle tenait, sur ce petit ventre gonflé, ses deux pattes de devant. Malou s'y méprit. Elle eut un cri de rage : « Pas le mien, non, pas le mien ! Pas ça ! »

Empoignant la bête par la peau du cou, elle la jeta violemment par l'ouverture de la trappe.

Trois semaines plus tard, Malou était de retour à Loupcha. Elle entra dans la cuisine « noire » du deuxième koukr, la deuxième métairie à laquelle appartenait Ossip. Dans les grands domaines, il y avait trois cuisines : la cuisine blanche, où l'on apprêtait le repas des maîtres, près de leur habitation ; la cuisine noire, pour les serviteurs directement attachés à la maison ou à la métairie et dont la besogne ne les éloignait pas assez pour qu'ils ne pussent revenir ; enfin, mais surtout au moment des moissons, ou des grands labours, la cuisine « grise » qui n'était pas précisément une cuisine, puisque la nourriture s'y préparait n'importe où, au hasard des travaux. Mais à ce moment il n'y avait pas de cuisine grise, ce n'était pas la saison.

Ossip, le vacher, était donc assis dans « la noire », en train de plonger, comme les autres, sa cuiller dans la soupe aux choux.

Malou portait, à bout de bras, un vieux châle dans lequel vagissait faiblement quelque chose. Elle avait terriblement maigri ; elle se sentait à bout de forces. Mais ce n'est pas pour rien qu'elle était d'une race nomade. Les nomades sont doués d'une résistance incroyable. S'ils ne trouvent pas à manger, ils peuvent attendre des jours, sans manger, et continuer leur marche. Tout d'abord, Malou posa le châle sur un banc où il y avait de la place, le long du mur, et prononça d'une voix unie, comme s'il s'agissait d'une chose allant de soi :

— Tiens, Ossip, tu aimes les enfants, en voilà encore un !

Ossip s'arrêta un instant de mâcher les choux et le pain.

— Merci, Malou, fit-il bonnement.

C'était un homme qui comprenait lentement, pensait le plus souvent comme on pense en rêve, quand les idées qu'on a ne sont pas des idées mais des images qui se succèdent sans se joindre. Un simple d'esprit. Il ne parlait presque jamais, sauf le vendredi soir, le jour où il se soûlait ; et encore, c'était à sa casquette seulement. Du reste, pour le cadeau que lui faisait Malou, c'était sa manière de voir. Il ne faisait pas grande différence entre les enfants et les jeunes veaux ou génisses qu'il élevait : les enfants sont de petits animaux qui finissent par aller sur deux pattes. D'ailleurs, il aimait beaucoup ses veaux.

Mais, dans la cuisine noire, il y en avait pas mal qui ne pensaient pas comme lui. Il y eut des murmures, des protestations, surtout parmi les hommes qui croyaient devoir défendre l'honneur et la dignité de leur sexe. En tous cas, Ossip aurait dû commencer par administrer à Malou une bonne raclée, et voir après. Les femmes en menaient moins de bruit. Elles n'aiment pas les discussions, devant les hommes, sur la fidélité des épouses et la légitimité des enfants — quitte à en parler plus tard, entre soi, et sans indulgence car alors, on se rattrape. Mais ce sont des affaires qui ne regardent pas les hommes : ils ne disent jamais là-dessus que des bêtises, ils n'y comprennent rien.

Seule, la cuisinière se permit d'intervenir. D'une façon pratique : une large virago à moustaches grises, qui avait de l'autorité parce que c'était elle qui dispensait la nourri-

ture. Pour en finir, jetant un regard sur le paquet, elle interrogea brièvement :

— Garçon ou fille?

— Garçon, répliqua Malou, sans plus.

— Bon. Il pue. Il faut le laver. Pourquoi l'as-tu apporté ici?... Enfin, il faut savoir gré aux gens de n'être pas pires qu'ils ne sont. Mange, toi. On s'occupera de lui après. Faut qu'il s'habitue à attendre.

Ossip attendit aussi, poliment, que Malou eût fini de manger. Un aide-jardinier, Gregor Ivanovitch, se risqua à lui demander :

— Tout de même, pourquoi as-tu épousé ça?

— Pas de ma faute! dit-il seulement.

Il ne se rappelait plus ; il n'aurait pu expliquer.

C'est ainsi que, sans le savoir, il aspirait à la paix de l'âme, qui est le bonheur. Le bonheur, pour les hommes et les peuples, c'est de ne pas se rappeler. Ceux qui se rappellent, ils sont toujours malheureux. C'est ce qui arrive aux hommes et aux peuples qui se croient « instruits ». Alors c'est terrible. Alors c'est la révolution. Une révolution, ça débute toujours par le désir de revenir à une chose dont on croit qu'elle a été, et qui serait juste. Et ce n'est pas possible... Alors n'importe qui peut les conduire à autre chose.

...Malou s'était levée, rassasiée. Elle suivit Ossip, qui l'avait devancée, toujours sans parler, sans lui faire nul reproche. Il la conduisit, tout au bout du koukr, aux deux pièces qu'il habitait, près de son étable, près de son bétail, dont on sentait l'odeur. Il ouvrit la porte. Elle entra.

Dehors, sur le seuil de cette porte, à la lumière, il y avait un garçon de douze ans : de clairs yeux d'un bleu presque vert, une tignasse longue, blonde, presque rousse. Assis sur un billot de bois, il venait de tailler au couteau, maladroitement, une tête de cheval. Maintenant, il creusait des trous dans une flûte de roseau. Il ressemblait à Ossip mais avec un regard plus vif, un menton décidé. C'était son fils, le fils de Malou, Ossip Ossipovitch. Comme il allait vers elle, elle s'écarta.

Il y avait aussi, dans l'intérieur, Tania, sa fille, l'aînée. Près de quatorze ans. Déjà femme, déjà belle. Une vraie tzigane, celle-là, souple, brune de peau, les rèins droits, des

transparences rosées, nacrées, des yeux sombres. Malou lui sourit un instant.

— C'est Tania, dit Ossip. Elle a grandi, n'est-ce pas?

— Oui, elle a grandi...

Et tout à coup, regardant la seule Tania, où elle se reconnaissait, Malou chanta :

Alouette, alouette!
Tu es montée si haut, si droit
Dans le ciel, qu'on ne te voit plus...
C'était pour manger le soleil;
Tu chantais en le mangeant
Mais tu retombes, tu retombes
Comme une pierre,
Tu es par terre, tu te tais,
On ne t'entendra plus!

Ossip écoutait avec sa bouche et ses oreilles, comme seize ans auparavant. Tania écoutait, d'un air bizarre : monter, monter, pour manger le soleil! Le garçon écoutait, la tignasse sur les yeux, le garçon presque roux, aux yeux presque verts.

Mais ce fut la seule fois : plus jamais Malou ne chanta. Par rancune contre Ossip, ou contre le charretier lituanien, là-bas, au pays du charbon? Le savait-elle elle-même... Cependant le garçon aux cheveux presque roux allait parfois loin d'elle, jusqu'à la mare, avec sa flûte : il voulait se rappeler le chant; il n'y parvenait pas, il secouait sa tête dure et recommençait.

Il ne fut plus question de rien. Jamais.

Les jours sont les jours, les saisons sont les saisons. Les années? C'est de l'astronomie. Les peuples et les individus les ignorent. Il n'y a que les calendriers qui comptent les années...

PIERRE MILLE

VERS UN EMPRUNT FRANCO-BRITANNIQUE

En 1925, M. Caillaux, alors ministre des Finances, eut à résoudre un difficile problème. Les fonds d'État nationaux étaient cotés fort bas et il fallait néanmoins faire face aux échéances.

M. Caillaux eut une idée nouvelle dont l'application donna d'excellents résultats. Il émit un emprunt 4 p. 100, alors que le rapport des emprunts cotés à ce moment était d'environ 7 à 7 1/2 p. 100, mais à cet emprunt il donnait deux privilèges : une exemption d'impôt sur le revenu complète et une garantie de change sur la base de la livre à 95 francs. Le succès fut immédiat et ce 4 p. 100 1925, émis à 100 francs, a largement dépassé récemment le cours de 175 francs. Le porteur n'a rien perdu malgré la baisse de la monnaie ; l'État paie plus de francs aux possesseurs de ce type de rente mais pas un gramme d'or ne sort du pays.

En 1937, M. Auriol, se trouvant dans la même situation, n'innove pas mais émet un emprunt garanti payable sur la base du dollar ou du florin. 10 milliards furent souscrits en pleine crise sociale et l'emprunt en question a dépassé le cours de 200.

Là encore, l'État paie de gros intérêts en francs mais le circuit fermé joue, pas un gramme d'or ne sort du pays.

La preuve est ainsi faite que l'emprunt intérieur avec garantie ne ruine pas le pays, tout en augmentant le budget des dépenses-francs, par contre, l'emprunt extérieur mène au désastre quand il est fait dans une période de dépenses massives et de dangers extérieurs.

Les taux des emprunts de guerre français, encore cotés et non remboursés à New-York, qui sont à 7 p. 100, cotés au pair, témoignent qu'on ne place pas sans difficulté des emprunts extérieurs, dont on sait trop bien par surcroît qu'ils entraînent de grands sacrifices de métal précieux.

Ces exemples prouvent que le capitaliste français souscrit toujours à un emprunt national quand on lui donne soit une exemption fiscale, soit une garantie monétaire.

Par ailleurs, nous pouvons faire remarquer qu'entre cet emprunt de 1925 et celui de 1937, des ministres des Finances ayant déjà éprouvé des difficultés à équilibrer leurs budgets se trouvèrent à maintes reprises en présence de la nécessité de trouver des ressources, les uns en diminuant leurs dépenses (c'est-à-dire en pratiquant la déflation), les autres en recourant la conversion des rentes ou à de nouveaux emprunts.

Nous avons étudié dans la *Revue de Paris* la politique financière de ces ministres et il nous est arrivé de leur conseiller un emprunt exempt de l'impôt général sur le revenu. Ayant consulté à cet égard des membres importants et très qualifiés de l'École dirigeante, nous nous sommes toujours heurtés à la même objection ainsi formulée : « Votre proposition n'est pas acceptable car elle aboutirait à créer une classe de privilégiés, ce qui est incompatible avec la doctrine démocratique. » A quoi nous répondîmes : « Les souscripteurs de l'emprunt que nous préconisons ne constituent pas une classe de privilégiés car on ne peut donner un pareil nom à une « classe » où tous les contribuables sans exception ont la faculté d'entrer. » Cette réponse péremptoire n'appela aucune contestation des membres éminents de l'École dirigeante auxquels nous nous étions adressés ! Mais il y a encore une considération majeure, c'est que le taux du revenu de ces emprunts étant très bas, l'État bénéficie de ce fait d'une diminution du montant des rentes à verser égale ou supérieure au bénéfice qu'il retirerait du maintien de l'impôt sur le revenu.

L'époque dont nous parlons se place entre la création caillautiste du 4 p. 100 1925 et la création Auriol du 4 1/2 p. 100 1937.

Il a suffi que le principal porte-parole des finances du Front populaire occupât le ministère de la rue de Rivoli

pour que son emprunt à garantie de change et à exemption d'impôt sur le revenu ne rencontrât aucune des objections basées sur la création d'une classe de privilégiés.

Espérons que le ministère du Front populaire a porté dans les rangs mêmes de ceux qui l'ont soutenu un coup mortel à ces objections puériles et que le ministère de Défense nationale de MM. Daladier et Paul Reynaud ne les verra pas à nouveau surgir devant lui.

o o

Ce rapide exposé nous ramène à la situation actuelle. La France en guerre a à réaliser un double problème financier, à la fois extérieur et intérieur. En effet, les dépenses de tous ordres qu'entraîne une guerre sont faites, pour une grosse partie, à l'intérieur du pays et, pour une part importante, à l'extérieur.

L'expérience de 1914 est un précédent qui n'est guère valable pour notre époque. Tout a changé, les chiffres ont pris une ampleur inconnue, il faut créer et faire du nouveau pour parer à une situation nouvelle.

Les dépenses intérieures sont et seront financées, en grosse partie, par les énormes avoirs liquides et thésaurisés en francs. Les bons d'armement, les bons de la défense forment un placement temporaire que les banques peuvent souscrire sans crainte, sûres de pouvoir les escompter à la Banque de France.

L'inflation — plaie des finances modernes — a déjà été faite en grande partie. Le chiffre des billets émis ne correspond en rien aux besoins du pays et prouve qu'il existe une thésaurisation imposante.

La preuve est facile. Avant 1914, la France était considérée à juste titre comme un des plus importants réservoirs mondiaux de capitaux de placement. Pas un pays de l'Amérique du Sud, pas un état balkanique ne s'est équipé autrement qu'avec de l'argent français.

A cette époque, l'institut d'émission possédait environ 5 milliards et demi d'or en caisse et avait émis 6 milliards de billets. En multipliant ces chiffres par le coefficient 12, nous

arrivons à 66 milliards d'or et 72 milliards de billets. Or, le bilan de la Banque de France accuse actuellement plus de 97 milliards d'or et 145 milliards de billets émis. Quelle conclusion en tirer, sinon celle du bon sens? Nous avons plus d'or en caisse (sans compter le stock appartenant aux particuliers, inconnu mais non négligeable) et beaucoup plus de billets qu'en 1914. Ces derniers ne circulent pas tous, ils sont thésaurisés. Le public a pris depuis trois ans l'habitude de garder par devers lui des billets de banque. Le souvenir de la dernière guerre est encore vivace. Toute une génération se rappelle le moratorium d'août 1914. Banques entr'ouvertes distribuant chichement des aumônes aux déposants de gros capitaux. Bourse de Paris fermée, Bourse de New-York fermée, blocage total des capitaux. La guerre qui menaçait avait enseigné la prudence et le « Français moyen » avait pris ses précautions. Le chiffre de billets thésaurisés actuellement est difficile à connaître : il est hors de doute qu'il avoisine 50 à 60 milliards.

Or, comme toujours, les prévisions se sont avérées fausses. Le moratorium n'a pas eu lieu, les banques ont payé à guichet ouvert, la Bourse est en hausse et absorbe toutes les ventes de titres. New-York, Londres, Amsterdam, tous les marchés financiers fonctionnent. Le porteur de billets de banque se trouve dans une impasse. Les garder? Pourquoi? Le pire est arrivé, la guerre est là. Conserver ses capitaux liquides devient inutile et inopérant. Cette immense masse de liquidités va servir d'appoint pour financer intérieurement la guerre, elle va rentrer dans le cycle fermé. Les dépenses intérieures d'un pays en guerre ne sont pas fatalement dangereuses pour ses finances. Elles endettent une génération, elles ne la ruinent pas.

Tout différent est le problème extérieur.

Il est certain que la France et son alliée l'Angleterre vont avoir beaucoup de marchandises à acheter. Elles devront être payées, soit en change apprécié, soit en or.

Nous espérons que ces dépenses seront vérifiées et passées au crible. Nous ne devons pas tomber dans les errements de 1915 et 1916, où les commissions d'achat aux États-Unis achetaient à n'importe quel prix car nous manquions de tout.

La France, non envahie, avec son Empire intact et en plein rapport, l'Angleterre, plus forte que jamais, flanquée de ses Dominions, représentent une énorme source de marchandises dont l'achat ne nécessitera aucun mouvement d'or si, comme nous l'espérons, un clearing est institué entre l'empire britannique et l'empire français, grâce à la coopération si efficace du chancelier de l'Échiquier et de M. Paul Reynaud.

« Nous sommes unis dans la bonne comme dans la mauvaise fortune pour le sort des armes » a dit M. Spears à la radio, il doit en être de même au point de vue monétaire.

Seuls quelques éléments indispensables doivent être achetés et transportés. Des centaines d'avions américains, des camions citernes, quelques matières premières indispensables, mais rien de comparable avec ce dont nous avions besoin il y a vingt-cinq ans.

Le cuivre de Rhodésie et du Tanganyka représente plus que les besoins des alliés, la laine est trustée par le Gouvernement britannique qui possède les trois quarts du stock mondial, la demande en étain, en caoutchouc, une grosse partie des besoins pétroliers sont couverts par la production franco-anglaise ; il n'est pas jusqu'au riz, au café, aux phosphates, que nous ne puissions nous procurer ; le blé, le sucre, qui nous ont coûté si cher à la guerre précédente ne nous manquent pas dans une France intacte.

L'acier, dont nos besoins étaient fabuleux, est devenu pour nous un article d'exportation. Il ne sera plus nécessaire de faire la fortune des Bethleem Steel, de l'Inland Steel, dont les cours avaient centuplé pendant la période 1914-1917 (la Bethleem Steel, dont le cours en juillet 1914 était de 8 dollars, valait 625 en 1917).

Certains neutres, à nos frontières, ne demandent pas mieux que de nous fournir en mules de bât, en cuir, en minerai : l'Espagne avec Santander, Bilbao, Almaden et Penarroya ; l'Italie, avec sa jeune et puissante industrie entreront, grâce à ces achats, dans le cercle restreint des nations satisfaites pour le plus grand bien de l'Europe. L'abondance fait disparaître la mauvaise humeur.

Il faut résister contre un sentiment humain de facilité. Acheter aux États-Unis est agréable : tout est à pied d'œuvre,

matières et objets fabriqués, avions, automobiles, machines. Un chèque « cash », un bateau « carry » et le travail est terminé. Mais on ne doit pas aller trop loin dans cette voie, car la facture est élevée et c'est en or qu'elle doit être payée. Notre stock d'or doit pourtant rester au bercail pour conserver après la guerre la tenue du franc et des nouveaux billets émis.

Comment acheter en Amérique le strict nécessaire dont nous avons besoin, sans diminuer notre stock d'or ? Il y a un moyen. Nous pouvons faire erreur, mais nous avons la conviction du contraire : il faut payer en dollars et non en or.

Il est hors de doute que le paiement en or n'est même pas désiré par Washington. Quand on possède les deux-tiers du stock d'or du monde, on n'a aucune envie de détenir le troisième. L'Amérique est plus gênée que satisfaite des envois de métal de ces derniers temps et elle serait très heureuse d'être payée d'une autre façon.

Mais où trouver ces dollars ? Simplement les demander aux porteurs français et anglais de devises appréciées.

La loi du 17 septembre, que M. Paul Reynaud a édictée, demande aux Français une déclaration formelle des avoirs à l'étranger, avec « l'oubli des fautes passées ». Beaucoup l'ont mal comprise et ont vendu massivement des devises et titres étrangers pour ne pas avoir à les déclarer. Cela a certainement fourni au Trésor un appoint très important, nous le croyons même infiniment plus imposant qu'on ne le supposerait.

Les « francs » ainsi récupérés et revenus en France essaient de s'employer le mieux qu'ils peuvent. La hausse continue des titres français à la Bourse de Paris en est la preuve.

Nous devons nous préparer à une guerre longue, à des achats continus. Pour ne pas nous ruiner nous devons demander aux nationaux français et anglais une partie des devises qu'ils ont conservées, mais non pas en leur offrant, comme contrepartie, des francs ou des livres liquides, qui augmenteraient une circulation déjà pléthorique. Ces devises, il faudrait les échanger contre un titre d'emprunt d'une forme nouvelle et à garantie de change. Un emprunt franco-britannique libellé en monnaie appréciée, sur la base de l'or, paraît en effet possible.

Nous avons, au début de cet article, par deux exemples frappants, prouvé combien le capital français favorise les emprunts gagés ou munis d'une exemption fiscale.

L'Angleterre, elle-même, rompant ainsi avec une tradition centenaire, vient d'entrer dans cette voie. Le *Daily Mail* annonce le lancement prochain d'un emprunt de guerre de 150 millions de livres. Le taux d'intérêt en serait assez bas, mais des avantages seraient accordés aux souscripteurs pour l'impôt sur le revenu.[1]

La leçon a donc porté et, pour financer une guerre longue et dure, le Parlement anglais va entrer dans la voie des emprunts nets d'income-tax, inventés par M. Caillaux. Eux seuls fourniront les sommes nécessaires et massives que l'effort fabuleux de nos alliés nécessite.

Qui pourra dénier à un emprunt garanti par les deux plus grandes puissances financières du monde un succès sans précédent chez leurs ressortissants?

Ce n'est pas la première fois d'ailleurs que les deux signatures : France, Empire britannique, se trouveraient avaliser un titre d'emprunt, cela a été fait pour l'Égypte, la Grèce, le Vénézuéla ; sur sept signataires, cinq sont devenus insolvables, mais la France et l'Angleterre restent, et l'Égypte 3 p. 100 garanti, pour ne nommer que celui-là, est considéré comme un des meilleurs fonds d'État du monde.

Les deux pays ont également donné pour certains achats, en 1915, leur signature conjointe à l'Amérique. Pourquoi ne feraient-elles pas profiter leurs propres nationaux de cette garantie qu'ils ont donnée pour d'autres?

Nous devons faire front commun sur terre, sur mer et dans les airs, et aussi sur ce champ de bataille important, mais moins spectaculaire, que représentent le crédit, la monnaie et la fortune des deux Empires.

1. Nous apprenons au moment où nous achevons d'écrire cette étude que le projet anglais d'emprunt est différé et que sir John Simon, prenant exemple sur son collègue français, a conçu une création d'une sorte de bons du Trésor ou d'armement analogue à ce qui a été fait en France, d'un prix nominal de 5 livres. C'est un emprunt démocratique ouvert à toutes les bourses et dont le résultat doit être d'intéresser au financement de la guerre jusqu'aux plus petits capitalistes.

Le grand emprunt qui a été étudié par le chancelier de l'Echiquier sera émis en temps utile s'il est nécessaire comme il est probable. Nous souhaitons que notre suggestion d'un emprunt franco-britannique puisse s'amalgamer avec le projet de sir John Simon.

Il ne s'agit pas d'emprunts sur des marchés étrangers, ils sont ruineux et dangereux : ils laissent le champ libre à des tractations douteuses et à des commissions massives encaissées par des banques étrangères. C'est à l'intérieur même des pays émetteurs qu'il faut trouver ces souscriptions.

D'ailleurs, l'Amérique par la loi Johnson a fermé son marché aux émissions françaises et britanniques.

La France et l'Angleterre émettraient à Londres et à Paris, avec la double garantie de ces deux pays, un emprunt à 2 1/2 p. 100 ou 3 p. 100, net d'impôt sur le revenu, et payable sur le cours du dollar ou de l'or comme l'emprunt 1937.

La caractéristique de cet emprunt serait qu'il ne pourrait être souscrit qu'en or ou en devises appréciées. A l'origine même il ferait rentrer dans les caisses de la Banque d'Angleterre et de la Banque de France une masse imposante d'or monnayé, de lingots, de billets étrangers et de crédits en devises qui ne savent pas comment s'employer. Il ferait également rentrer dans l'économie nationale des deux pays des capitaux placés au dehors et que leur déclaration même rend vulnérables en cas de réquisition.

Qu'il soit bien entendu que la suggestion que nous faisons ici d'un emprunt franco-britannique exclut entièrement l'idée d'une réquisition, entre les mains de leurs porteurs, des valeurs étrangères qu'ils possèdent.

La cession de ces valeurs, en vue d'une souscription à l'emprunt d'État que nous préconisons, doit être absolument libre. Elle motivera de tels avantages par l'exemption d'impôts dont elle sera dotée que les capitalistes recevront une compensation complète à leur geste patriotique pour la perte de leurs valeurs étrangères et une sécurité absolue par l'acquisition de titres garantis par la France et par l'Angleterre. Le taux très faible de l'intérêt auquel ces titres seront émis compensera, d'autre part, la perte que feront les États émetteurs sur les impôts sur les revenus dont ces titres bénéficieront.

Le public y gagnerait, le capital y trouverait un placement utile et sûr, et enfin les deux pays alliés récupéreraient, grâce à lui, les sommes nécessaires pour financer les achats extérieurs, sans avilir la monnaie ni diminuer leur stock d'or.

Il ne créerait ainsi aucune perturbation sur les fonds

nationaux : nous n'assisterions pas à ces « arbitrages » qui consistent à vendre des fonds anciens pour acheter le nouveau, arbitrages qui gênent et déclassent des titres d'État souscrits antérieurement.

Nous avons établi il y a vingt-cinq ans une alliance militaire avec l'Angleterre. Malheureusement elle n'a jamais été suivie d'une alliance monétaire. Les luttes stériles et inutiles de vingt années ont simplement avili les monnaies sans aucun avantage pour l'une ou l'autre. Les deux armées, les deux marines, les deux monnaies et les deux crédits doivent établir un front commun qui formerait un tout bien difficile à battre.

G. L. E. F.

SOLDAT DU REICH[1]

DANS LA MAISON DU PENDU

DIEU sait tout, disait la sœur. Il voit tout et il nous suit dans tous nos actes, le jour comme la nuit.

Si cela est vrai, je ne voudrais pas être le bon Dieu. Observer tout le temps chaque individu, alors que depuis longtemps l'individu ne joue plus aucun rôle ! Quelle profession ingrate ! En somme, le bon Dieu devient de plus en plus superflu. Peut-être même a-t-il cessé d'exister car il se laisse tout faire sans réagir. Ou bien n'est-ce qu'une apparence ? En un mot, on n'y comprend plus rien car qui sait tout ce qui peut encore arriver ? Pas moi, certes. Qui aurait même pu imaginer, par exemple, que j'entrerais un jour en relations intimes avec la veuve de mon capitaine, mais là, ce qu'on appelle des relations intimes, encore que ce n'ait été que pour une nuit ? Qui aurait pu imaginer cette nuit ? Elle était pour moi-même tellement inconcevable que je me suis mis à réfléchir ensuite là-dessus. Et je me suis étonné de la simplicité de certaines lois auxquelles le monde obéit. Des lois avec lesquelles on ne plaisante pas. C'en est même effrayant parfois. Peut-être existe-t-il tout de même un être suprême ?

Si quelqu'un m'avait prédit que je coucherais un jour avec la veuve de mon capitaine, je l'aurais traité de farceur.

1. Voir la *Revue de Paris* du 1er Décembre 1939.

Je ne sais même pas si j'en avais vraiment envie. Sur le moment je me suis dit seulement qu'elle avait de longues jambes. Elle doit être plus grande que ne l'était le capitaine.

Oui ! Il m'arrive d'aimer les jambes des femmes, car elles n'ont pas de fin pour moi. Et elles peuvent si facilement passer par-dessus tout, comme si elles ne connaissaient aucun obstacle !

J'ai lu un jour un livre sur le langage des jambes. C'était un magazine et je le portai pendant quelque temps sur moi. L'adjudant-chef le découvrit et l'emporta chez lui. Son épouse le brûla dans la cuisinière.

« Une cochonnerie ! » avait-elle déclaré. Pourtant, ce n'était pas une cochonnerie, mais seulement un recueil de photos de femmes bien en chair, peu ou pas vêtues. Sur la couverture, il y avait un portrait en buste, avec cette légende : « La Dame à l'Hermine ».

Je ne pus m'empêcher de penser à cette image lorsque je vis la veuve de mon capitaine pour la première fois. Elle était en peignoir (bien que ce fût déjà l'après-midi). Elle habite au premier étage d'une petite villa. Au-dessous loge un chef de bureau en retraite. Au-dessus, c'est le toit. La villa est située très loin, à l'extrémité de la ville. C'est un faubourg tout neuf. Il y a cinq ans, c'était encore la campagne. Il n'y avait ni lumière, ni pavage, ni canalisation, rien que de l'herbe. Mais où le bétail venait paître, s'élèvent aujourd'hui des cottages coquets, car la terre continue de tourner et la vie n'est pas chiche de ses dons. Nous évoluons toujours vers le mieux.

Lorsque je quittai le train de banlieue, je sentis soudain qu'on était vraiment en automne. Là-bas, en ville, on aurait pu encore se tromper, mais ici le soleil vous regardait si tristement qu'on eût dit qu'il avait les yeux noyés de larmes. Les brumes s'amassaient à l'horizon, et les feuilles mortes tombaient en silence.

Un vieil homme les balayait lentement et les assemblait en tas. Qu'advient-il des feuilles mortes ?

Et toi, mon capitaine, où es-tu maintenant ?

Il ne faut pas que je pense à toi, sinon les feuilles mortes se mettront à tomber dans un silence plus grand encore.

Lorsque j'ai vu ta veuve pour la première fois, il était 6 heures passées. Mon train était bien arrivé ponctuellement à 17 h. 9, mais je ne me suis pas rendu tout de suite chez elle ; j'ai pris auparavant un verre de bière au buffet de la gare. Car, à franchement parler, je n'allais la voir qu'à contre-cœur. Qui sait, peut-être ignorait-elle ta mort ? Alors, c'est moi qui aurais dû la lui annoncer ? Elle m'aurait regardé avec des yeux épouvantés, et j'aurais dû trouver des mots de consolation ? Je m'en sentais incapable. Cela ne me souriait pas du tout ! Il faut te dire que je ne supporte pas les femmes qui pleurnichent.

Mes craintes étaient vaines. Dès que j'ai commencé à bafouiller, elle m'a interrompu et m'a dit qu'il y avait des mois qu'elle savait la vérité. Un lieutenant est venu lui annoncer, avec tous les ménagements convenables, que tu étais tombé au champ d'honneur comme volontaire. Au mot de « volontaire », elle a eu un sourire un peu amer, mais j'ai tout de même vu qu'elle avait déjà surmonté son premier chagrin.

J'avais donc bu mon verre de bière pour rien. Et quelle misérable bière !

Oui, à ce moment-là, j'étais bien loin de penser que je coucherais avec elle, et la nuit même. Et si quelqu'un m'avait annoncé cela, je lui aurais flanqué ma bière par la figure. Et non point parce que j'aurais trouvé déloyal d'entreprendre quelque chose avec la femme de mon capitaine. Car, en somme, je ne l'ai pas trompé, puisqu'il ne fait plus partie des vivants. Et, d'autre part, la chair est faible, c'est connu.

Tout en buvant ma mauvaise bière, je regardais la lettre portant la suscription : « A ma femme ». C'est comique de penser que la sœur infirmière ait pu croire que j'avais une femme. Une jolie plaisanterie, si j'avais été marié ! Je crois que je ne suis pas bien fait pour cela. En cette matière, mon capitaine, il en va de moi exactement comme de toi. Tu as été malheureux en ménage... Allons, ne proteste pas. Nous l'avions tous deviné. C'est pour cela que tu couchais avec nous, à la caserne, alors que ta femme habitait ici, en banlieue, dans la direction exactement opposée. Tu ne la voyais que les dimanches et les jours de fête. Vous ne vous

entendiez pas, c'était visible. D'ailleurs, nous n'imaginions même pas que tu pusses t'accorder avec une femme, tellement tu nous appartenais. Crois-moi, pour toi aussi la caserne était la seule patrie. Quand tu défilais devant nos rangs, nous avions tous conscience d'être tes enfants. Qu'était-ce que l'amour d'une femme, en comparaison? Un reflet sans consistance.

Mais tout de même, quand on est resté longtemps sans femme, alors, la nuit, viennent les rêves où l'on ne sait plus très bien si l'on est un homme ou une jeune fille...

Comme je l'ai dit, c'était un peu après 6 heures. Nous étions au salon, elle et moi. Son peignoir était largement décolleté et il y avait des cigarettes sur un guéridon. Elle en prit une et se mit à fumer; elle m'en offrit une et je fumai aussi. Elle portait des bas de soie noire et rien qu'à ce détail j'aurais pu deviner qu'elle savait déjà la vérité.

Son portrait était accroché au mur. Tu le connais. C'est une peinture à l'huile qui la représente couverte d'un manteau d'hermine. Peut-être est-ce cette hermine qui m'a suggéré, malgré moi, la comparaison avec l'image du magazine. Mais je ne lui ai dit cela que plus tard.

Cependant, je te prie de me croire : ce n'est pas moi, mais elle qui a commencé. Elle a joué le rôle actif. Elle m'a embrassé et m'a dit : « Pourquoi m'embrasses-tu? » Elle a déboutonné ma vareuse et m'a dit : « Que fais-tu là? » Elle m'a baisé sur la bouche et m'a dit : « Laisse-moi! » Elle s'est serrée contre moi et m'a dit : « Va-t'en... »

Mais elle ne fit tout cela qu'après le dîner. Car elle m'avait invité à dîner, vu que mon train était à 9 h 12. A ce moment-là, nous ne voyions pas au delà.

Pas moi, en tout cas. Elle? Peut-être que si. Hé! oui. Nous autres hommes, nous tombons sur le champ de bataille. Les femmes, elles, tombent à la maison. Nous, quand nous tombons, on nous met sous terre; les femmes se relèvent et se rhabillent.

Ton épouse aussi, mon cher capitaine. Ton épouse aussi. Mais pourquoi est-ce que je te raconte tout cela? Pourquoi? Pourquoi est-ce que je pense toujours à toi? J'ai presque l'air de vouloir me défendre. Dieu sait pourtant que je n'en

ai pas besoin. Je n'ai rien fait de mal, ni elle non plus... Et toi, tu es mort ! Allez ! Disparais !

Je puis dire que plusieurs des liens qui m'attachaient à toi se sont rompus depuis que je sais ce que tu as écrit à ta femme, que je l'ai lu de mes propres yeux. Pourquoi m'insultes-tu dans ta lettre ? Qu'ai-je donc fait ? Ne voulais-je pas te sauver la vie ? Pourquoi m'appelles-tu un infâme criminel ? Que signifie cela, capitaine ? Je veux croire que tu étais malade quand tu as écrit cette lettre et c'est aussi ce que j'ai expliqué à ta veuve. Je lui ai dit que, manifestement, tu n'avais plus tout ton bon sens. Tes nerfs ont dû t'abandonner et ton imagination a dû te jouer un mauvais tour.

En lisant ta lettre, elle devint d'abord de plus en plus pâle, puis de plus en plus rouge. Elle restait bouche bée, comme un enfant ahuri. Puis elle me regarda, d'un air non plus étonné, mais terrifié. Je n'oublierai jamais ce regard. Elle a des yeux gris clair, tu le sais. Ils me regardaient, ces yeux, mais il me semblait qu'ils n'exprimaient plus aucune pensée ou bien que tout se brouillait dans sa tête. Elle ne prononçait pas un mot et soudain je vis que la lettre se mettait à trembler dans ses mains. Je me sentais de plus en plus mal à l'aise. Je m'apprêtais à lui demander ce que tu avais écrit lorsqu'elle me prévint :

— Affreux ! dit-elle, mais d'une voix très basse.

Puis elle se leva et se mit à arpenter la pièce.

Qu'est-ce qu'il lui prend ?

Elle se plante tout à coup devant moi et plonge ses yeux dans les miens :

— Et... et il vous a donné cette lettre ?

— Oui ! C'est-à-dire... je l'ai prise dans sa main.

— Assez ! m'interrompt-elle d'un cri. Pas un mot de plus, espèce de sauvage ! C'est trop affreux... Pas un mot, pas un mot.

Elle se jette sur le sofa et se met à sangloter.

Je ne sais plus où j'en suis et un mot me vient à l'esprit : hystérique. Que faire ? Je l'ignore. Aussi je la laisse pleurnicher. Peu à peu, ses sanglots se calment. Enfin elle se relève, sèche ses pleurs avec un petit mouchoir et se mouche à la dérobée. Puis elle m'entreprend de nouveau :

— Écoutez ! Maintenant, il faut tout me dire. Oui, tout, tout !

Pourquoi, maintenant ?

— Ainsi, continue-t-elle, en faisant effort pour se dominer, vous lui avez arraché la lettre de la main ?

— Oui. J'avais remarqué qu'il tenait quelque chose de blanc à la main.

— Vous vouliez le sauver, n'est-ce pas ?

J'ai froid dans le dos, car elle a un sourire de folle.

— Oui, dis-je, je voulais le sauver.

— Mais vous êtes arrivé trop tard ?

— Oui, trop tard !

Elle sourit toujours.

— Et vous avez coupé la corde ?

— Coupé la corde ?

Je la regarde, ahuri. Elle ne sourit plus.

Coupé la corde ? Maintenant, c'est moi qui me sens devenir fou.

Elle ne me lâche pas des yeux.

— Racontez-moi tout, fait-elle sur un ton de plus en plus impérieux. J'ai le droit de connaître la vérité. J'étais sa femme légitime, et je ne veux pas qu'on vienne me jeter de la poudre aux yeux en me parlant de mort héroïque. Je refuse tout « ménagement ». J'exige la vérité, la vérité toute nue !

Elle est complètement folle, me dis-je.

— D'après ces lignes, il ressort clairement qu'il n'est pas tombé au champ d'honneur, mais qu'il s'est pendu.

Je bondis :

— Pendu ?

— C'est écrit noir sur blanc. De sa main ! Et maintenant je veux tout savoir, tout, tout !

— Mais il ne s'est pas du tout pendu !

— Ne mentez pas ! me crie-t-elle. Assez de mensonge.

Ah ! non. Je commence à en avoir assez, moi aussi. Je me mets à crier :

— Je ne mens pas. Qu'est-ce qui vous prend ? Il est bel et bien tombé au champ d'honneur.

— Tombé ? grince-t-elle. Elle éclate d'un rire glacial. Tombé, dites-vous ? Là, là ! Lisez sa lettre, sa dernière lettre ! Menteur !

Elle jette la lettre sur la table. Je regarde le papier, mais je ne le touche pas.

Elle s'approche de la fenêtre et regarde dehors. On entend le bruit d'un train, un train de banlieue.

— Eh bien ! lisez donc ! m'apostrophe-t-elle de nouveau d'un ton furieux. Lisez et ne vous montrez pas si lâche.

— Je ne suis pas lâche, dis-je.

La colère me prend. Je saisis la lettre et je commence à lire :

« Ma chère femme, avant d'entreprendre mon voyage dans l'éternité, je veux te remercier encore, te remercier pour tout ton amour et ta fidélité. Pardonne-moi, mais je ne puis plus continuer de vivre. Je mérite la corde. »

La corde ?

Qu'est-ce qu'il raconte là, le capitaine ?

Je poursuis ma lecture :

« Nous ne sommes plus des soldats, mais de misérables voleurs, de lâches assassins. Nous ne combattons pas loyalement contre un adversaire égal, mais sournoisement, ignoblement, contre des enfants, des femmes et des blessés. »

Je lorgne du côté de la femme.

Elle se tient toujours debout, près de la fenêtre, et regarde dehors.

Contre des femmes ?

Oui, c'est vrai.

« Pardonne-moi, écrit le capitaine, mais je ne m'adapte plus à notre époque... »

J'observe la femme du capitaine et je me dis : « Et toi, t'adaptes-tu à notre époque ? » Je continue de lire :

« C'est une honte ! Et ce qui me désole le plus, c'est la décadence de ma patrie. Car c'est seulement maintenant que ma patrie a perdu son honneur et, cette fois, pour toujours. Que Dieu me donne la force de faire une fin, car je ne veux plus continuer de vivre comme un criminel. Ma patrie me dégoûte. »

Elle le dégoûte ?

La femme regarde toujours par la fenêtre. Qu'est-ce qu'il y a donc, dehors, de si intéressant ? Sans doute rien.

Je l'observe et je pense au capitaine. A quoi rime tout cela ? Qui peut encore te comprendre ? Pourquoi ta patrie te dégoûte-

t-elle? Ainsi, c'est vrai, tu ne voulais plus être avec nous, avec tes soldats? Tu nous étais devenu étranger, nous le sentions alors, déjà... Tu te rappelles? Par exemple, lorsque tu as appris que nous avions... supprimé quelques prisonniers, tu en as fait un potin! Et pourtant, nous n'avions fait qu'employer un procédé un peu expéditif... Peut-être brutal, je veux bien, mais on ne gagne pas une guerre avec des gants. Tu devais le savoir. Mais tu nous as crié qu'un soldat n'est pas un assassin et que de tels procédés sont indignes du front. Indignes du front? Qu'est-ce à dire? Nous nous rappelons vaguement que c'est là une expression qui date de la guerre mondiale. Mais nous n'en comprenons plus le sens. Et tu as, de ta main, arraché au camarade qui avait eu l'idée de la petite exécution son étoile, l'étoile d'argent de son col.

Dis, capitaine, à quoi rimait tout cela, puisque, le lendemain, on la lui rendait, son étoile?

Et toi, tu t'es vu administrer un blâme sévère. Car nous savions tous ce qu'il y avait dans le rapport. C'est le lieutenant lui-même qui nous l'a dit.

« Les temps ont changé et nous ne vivons plus à l'époque des chevaliers. » Voilà ce qu'il y avait.

Capitaine, capitaine, tout cela n'a pas de sens. Crois-moi, je ne veux que ton bien. N'ai-je pas bondi derrière toi? N'ai-je pas voulu t'arracher à la mort? Maintenant, je sais pourquoi tu es allé au-devant de la mitrailleuse, maintenant je sais que je ne t'aurais fait aucun plaisir en te sauvant la vie. Mais mon bras n'en a pas moins écopé. Il n'est pas encore tout à fait guéri et peut-être ne le sera-t-il jamais. Comment peux-tu m'appeler un criminel, alors que je voulais te porter secours? Comment puis-je t'inspirer du dégoût? Car, moi aussi, je fais partie de la patrie. Et ta femme là-bas, à la fenêtre, pareillement.

A supposer qu'il soit vrai que vous vous êtes tout le temps chamaillés, elle aurait certainement préféré que tu reviennes sain et sauf.

A vrai dire, elle est encore relativement jeune et elle saura bien se consoler. Mais, c'est égal!... Même s'il est vrai qu'un homme en vaut un autre, tu n'aurais pas dû faire cela. Regarde, elle est dans tous ses états.

Je vais lui dire que tu ne t'es pas pendu. Je vais la tranquilliser. Je lui dirai que c'était une mitrailleuse ennemie... Et je le lui dis.

Elle m'écoute attentivement, puis demande :

— Est-ce bien la vérité?

— Oui.

Elle me regarde avec tristesse, de ses yeux clairs. Elle a un petit sourire las. Et, de nouveau, nous nous taisons.

Je m'étonne de la voir redevenue si calme. Tout à coup, elle me demande :

— Voulez-vous me promettre quelque chose?

— Bien volontiers.

— Je vous en prie, que le contenu de cette lettre reste entre nous.

— C'est promis.

Elle reprend la lettre, puis se tapotte les cheveux :

— Je vous dirai, commence-t-elle, qu'il me serait très pénible que le véritable motif de sa mort vienne à être connu. Je descends d'une vieille famille de fonctionnaires et d'officiers. Si l'on apprenait ce qu'il y a dans cette lettre effrayante, cela ferait un affreux scandale.

— A vos ordres!

— Ils seraient capables de ne pas lui laisser de repos, même dans sa tombe. Ils seraient capables de le déterrer et de le jeter à la fosse commune.

— Ce n'est pas impossible.

Elle me regarde avec effroi.

Ainsi, me dis-je, tu descends d'une famille de fonctionnaires et d'officiers.

— Vous voilà devenu mon confident, m'interrompt-elle dans mes pensées. Et, de nouveau, elle ébauche un sourire. Il ne dépend plus que de vous que tout cela reste entre nous. De vous seul, car le bon Dieu, lui, ne parlera pas.

Là-dessus, elle quitte la pièce. Elle va préparer le repas dans la cuisine.

Comme je l'ai dit, je devais dîner chez elle, puisque mon train ne partait qu'à 9 h. 12.

Me voici seul.

Les cigarettes sont restées sur le guéridon. J'en prends une

et l'allume. Dans la bibliothèque, il y a des souvenirs de la grande guerre : des ouvrages militaires, qui lui appartenaient, à lui ; et des romans stupides, qui lui appartiennent, à elle.

Des bruits de vaisselle viennent de la cuisine.

Qu'est-ce que nous allons avoir à dîner ? Sans doute, un repas froid. Peut-être une bonne assiette anglaise, du beurre, du fromage et du pain.

Dehors, il commence à pleuvoir, et les arbres grelottent, mais à l'intérieur tout est calme et il règne une douce chaleur.

Oui, l'automne est venu.

Il fait de plus en plus sombre et la lumière de la lampe éclaire la grande table qui occupe le milieu de la pièce. Ici, ils ont mangé ensemble, le capitaine et sa femme. Et tout à coup, je me dis : eh bien ! la voici, la vie confortable, cette vie que tu méprises tant.

As-tu raison ?

En même temps me revient le souvenir de mon père, en train de boitiller dans son caboulot et je commence à le prendre en pitié. Lui aussi voulait avoir un intérieur comme celui-ci. La jolie lampe, la bibliothèque, la bergère, le guéridon et la table de milieu. Et une femme qui remue la vaisselle dans la cuisine.

Est-ce que ma mère savait bien faire la cuisine ? Je l'ignore. Il faut que je lui fasse une visite. Voici des années que je ne suis plus allé sur sa tombe. Et soudain un sentiment singulier me saisit car il me semble que, moi aussi, je pourrais oublier mon pays à cause d'une femme, d'une femme qui reste à la maison et qui vous fait la cuisine.

Oui, l'amour passe par l'estomac.

Je ne puis retenir un ricanement et je me mets à arpenter la pièce.

Il y a une grande glace dans un coin. Je m'y vois, en train de marcher et une idée me traverse tout à coup : quelle démarche avait donc le capitaine ?

J'essaye de l'imiter. Je n'y réussis point. Si, pourtant, ces deux pas étaient bien ressemblants. C'est ainsi qu'il marchait : le corps un peu lourd, trapu. C'est bien ainsi qu'il devait marcher de long en large, en attendant le dîner.

Est-ce qu'il a dû attendre aussi longtemps que moi?

J'ai vraiment faim. Qu'est-ce qu'elle a donc à tripoter si longtemps sa vaisselle dans la cuisine? Je me prépare à fumer ma quatrième cigarette lorsqu'elle entre enfin avec un plateau.

Bravo! Il y a des escalopes avec de la salade.

Elle met la table sans un mot. Couteau, fourchette, cuiller : il y a tout ce qu'il faut. Tout cela rangé en bon ordre, comme les hommes dans le rang.

Je me sens, peu à peu, devenir le capitaine. Je m'assieds à sa place.

Peut-être se sent-on heureux quand on sait qu'on a une femme à la maison qui ouvre et ferme les armoires, qui tient tout en ordre. Oui, cela doit être bien agréable... quand on peut se le payer. Le bonheur est une pure question d'argent... Hum! Tout de même!

Le capitaine? Il pouvait se le payer, lui, ce bonheur domestique! Pourtant, il couchait à la caserne. Il ne voyait sa femme que les dimanches et les jours de fête. Ainsi, tout cet amour terrestre et céleste, c'est également de la frime. La vérité, c'est que je n'aime personne.

Pas même moi.

Au fond, je déteste tout le monde. Je commence à détester même le capitaine, à cause de sa lettre. A cause de son dégoût.

— Buvez-vous du vin rouge ou du vin blanc? me demande-t-elle.

— Je bois tout.

Elle verse du rouge, dans son verre d'abord, puis dans le mien. Je lève mon verre :

— A la santé de la maîtresse de la maison.

— Merci, fait-elle à voix basse. Mais elle ne fait que tremper ses lèvres dans le liquide.

Elle est très pâle. Nous mangeons en silence. Un carillon tinte dans le lointain. Je tends l'oreille.

— C'est la sonnerie de la gare, me dit-elle. Quand il fait noir, on peut l'entendre d'ici.

— Quel rapport cela a-t-il avec l'obscurité? dis-je, soulagé qu'elle se soit décidée enfin à parler, car ce repas en silence commençait à me donner sur les nerfs.

— On ne sait pas. C'est comme ça ! fait-elle. Et sans me regarder, elle continue :

— Il y a, ainsi, des choses inexplicables dans le monde, d'étranges mystères, des rapports inexplorés. Ne trouvez-vous pas ?

Et sans attendre ma réponse, elle poursuit, tout en picorant dans la salade :

— J'ai eu un jour un rêve sinistre. Je rêvais que j'étais étendue sur ce sofa, en train de lire un roman. Tout à coup, mon mari se précipite dans la pièce et me crie : « Viens ! Il est grand temps ! » Et le voici qui se met à me crier des injures, parce que je ne suis pas prête — oh ! des injures très grossières, car il pouvait, à l'occasion, se montrer fort impatient, bien qu'il fût un homme foncièrement bon. Je m'habille donc en hâte, mais je m'aperçois, alors, qu'il porte au front une blessure profonde, et qui saigne. Je pousse un cri de terreur, mais il sourit, met son doigt sur ses lèvres et murmure : « Silence ! Tu sais bien que les enfants dorment déjà... » Or nous n'avons pas d'enfants. Je le regarde, stupéfaite, et je lui dis : « Mon Dieu, Alphonse, qu'est-ce que tu as à la tête ? » Et il répond : « Ne dis pas de bêtises. Ce n'est pas ma tête, c'est mon cœur ! » Là-dessus, je me réveillai.

— Étrange, dis-je.

— Mais, le plus étrange, c'est que j'ai fait ce rêve le jour même qu'il a été tué.

— Très étrange, vraiment ! Et alors, il a disparu comme ça, tout d'un coup ? Je veux dire : dans votre rêve.

— Oui. C'est-à-dire qu'il est sorti par cette porte, mais en passant à travers le bois, comme s'il était devenu immatériel.

— Et où conduit cette porte ?

Elle me regarde un instant fixement, puis dit :

— Dans ma chambre.

Elle rougit. Pourquoi ? Elle vide son verre presque d'un trait. Tout à coup, elle reprend :

— Qu'est-ce que vous faites dans la vie ? Vous êtes étudiant ?

Moi ? Un étudiant ?

En ai-je donc l'air ?

Dois-je lui dire que, sans uniforme, je ne suis rien ? Que

mon casier judiciaire ne serait même pas vierge si le policier n'avait fait un faux pas sur la glace?

Je lui dis :

— Oui, je suis étudiant. Je me suis engagé au milieu de mes études et je suis parti comme... volontaire.

— Ah ! fait-elle. Et son visage s'assombrit.

Sans doute, le mot : volontaire lui a-t-il rappelé son mari.

Mais moi je souris, car je suis flatté qu'elle m'ait pris pour un universitaire. Ainsi, l'argent ne fait pas tout. L'air qu'on a pu recevoir en naissant joue aussi un certain rôle. Du coup, je puis lui parler comme si les mots et les phrases me venaient tout seuls. Au début, j'étais intimidé. Mais maintenant, tout en causant, je ne cesse de me répéter : « Tu vois, ce n'est pas difficile de dîner avec une dame de la société, étant entendu qu'elle te tienne pour un universitaire. »

Je bavarde avec elle sur tous sujets et même, un instant, je la fais rire aux éclats. Mais elle s'arrête au beau milieu de son rire et lance autour d'elle un regard effrayé, comme si elle s'était rendu compte qu'aujourd'hui il ne lui est pas permis de rire.

Je lui parle aussi de mon bras, qui n'est pas encore tout à fait guéri, mais je ne lui dis pas que j'ai été blessé parce que j'ai voulu sauver la vie à notre capitaine.

Pourquoi ai-je gardé le silence là-dessus?

Pourquoi ne lui ai-je pas avoué que mon bras continue de me faire mal, même quand je le lève pour boire? Et cela parce que j'ai voulu, avec une intrépidité folle, arracher son mari à une mort certaine.

Pourquoi ne me suis-je pas vanté d'être un authentique héros?

Je l'ignore moi-même.

Tout ce que je sais, c'est que j'entendais comme une faible voix intérieure qui me soufflait : « Ne prononce plus son nom, surtout pas son nom. »

Il n'a plus rien à faire ici.

Son ombre ne doit plus se projeter sur notre table.

Qu'il s'en aille ! Dehors !

Peut-être parce qu'elle a ri tout à l'heure?

Il ne faut plus qu'elle se ressaisisse.

Qu'il s'en aille...

Il se fait de plus en plus tard :

— Maintenant, dis-je, il faut que je m'en aille.

— Il reste encore du vin, fait-elle.

Or il y avait longtemps que je n'avais bu du vin. Il me monte à la tête et je me mets à raconter l'histoire d'une jeune fille qui me poursuivait de ses avances, mais que je n'aimais pas, parce qu'elle était trop jeune pour moi. Je remarque alors qu'elle m'observe et je m'arrête court, car elle sourit d'un air ironique.

La sonnerie de la gare se fait de nouveau entendre.

Elle dresse l'oreille et je la vois sursauter légèrement.

— Qu'est-ce qu'il y a ? dis-je.

— C'était votre dernier train.

— Le dernier ? Eh bien ! bonsoir.

Mais elle me rassure :

— Vous pouvez très bien passer la nuit ici, sur le sofa, pourvu que votre bras le supporte.

— Mais ce n'est pas possible !

— Pourquoi pas ? Vous ne me dérangez pas du tout, au contraire. Je n'aime pas rester seule dans toute la maison. Les locataires du rez-de-chaussée sont en voyage et ma bonne ne vient que demain matin. Et il passe souvent des mendiants bien inquiétants par ici.

— Des mendiants ?

Le mot me donne un coup au cœur, car je ne puis m'empêcher de penser aux cinq écus qui sont toujours dans ma poche. Et à l'homme auquel je ne les ai pas donnés.

Je m'aperçois dans la glace.

C'est seulement maintenant que je me rends compte que, de ma place, je puis m'y voir.

Je ne me plais point.

— Ces mendiants deviennent de plus en plus insolents, ajoute-t-elle.

LE CHIEN

Lorsqu'elle se fut retirée dans sa chambre, je me déshabillai. Je posai ma vareuse sur une chaise, mais je la remis bientôt car il faisait très froid.

En effet, une tempête s'était levée. Les rideaux remuaient, surtout celui de gauche et un courant d'air soufflait droit sur mon bras malade. Je m'enfonçai plus profondément sous la couverture qu'elle m'avait donnée. Je m'assoupis, mais me réveillai bientôt. La pensée de la lettre du capitaine ne me lâchait pas. La nuit s'avance. La tempête, maintenant, s'est installée sur le toit. On l'y entend courir en tous sens, à pas précipités. Cette lettre, cette lettre !

Dors, imbécile, et cesse de ruminer tes pensées.

Vois-tu les hautes montagnes qui entourent la table ?

Une ville brûle dans la glace.

Avance, avance donc sur le haut plateau. En avant, soldats de la dictature !

Les précipices bâillent à nos pieds, et en leur fond mugissent les torrents.

Nous avons pendu cinq civils. L'un après l'autre. Deux corbeaux passent dans le ciel... Qu'est-ce qu'il a, le capitaine ? On dirait qu'il ne prend aucun plaisir à faire la guerre.

Souvent, nous secouons tous la tête. Tu as déjà perdu beaucoup de ta popularité... Il y en a même qui murmurent.

Il est vrai que tu continues à nous passer en revue tous les matins, mais tu ne regardes plus que notre équipement, tu ne vois plus à travers, dans nos âmes. Parfois, nous nous sentons même complètement seuls, bien que nous soyons dans le rang. Comme si nous nous trouvions abandonnés dans une nuit menaçante, sans personne pour nous protéger.

Voici les corbeaux qui reviennent.

Nous pensons avec nostalgie aux beaux jours des revues, dans la cour de la caserne. Ah ! Si seulement il pouvait faire de nouveau son petit signe de tête, avec son air si assuré, parce que tout est en ordre, extérieurement et intérieurement.

Ah ! capitaine, où tout cela va-t-il nous conduire, où ?

Telles sont les questions que je me posais lorsque ta femme est brusquement apparue sur le seuil de sa chambre.

Elle était pâle comme un linge et elle tremblait.

Je sursaute.

Elle est à peine vêtue. Elle s'assied sur une chaise, appuie son front sur la table et se met à pleurer. Je demande :

— Qu'avez-vous?

— Je ne puis plus rester dans ma chambre, gémit-elle. Ce sont sans doute les nerfs, mais je ne puis plus rester seule. J'entends tout le temps des bruits, comme si quelqu'un tournait autour de mon lit.

— Qui donc?

Elle fixe sur moi ses yeux remplis de larmes et dit lentement :

— Un chien.

Un chien?

— Non! crie-t-elle tout à coup. Je ne veux plus retourner dans ma chambre. Je n'y retournerai jamais, jamais!

Elle sanglote de plus belle.

Je me lève, car je n'avais enlevé que mes bottes, et je lui offre mon sofa, mais elle veut dormir dans la bergère. C'est ce que je ne puis admettre et je la prends par l'épaule. Elle se retourne d'un air furieux et me donne un coup sur le bras. La douleur me fait perdre patience et je la bouscule.

— Qu'est-ce qui vous prend? hurle-t-elle.

— Silence, dis-je. Vous oubliez mon bras malade? Prenez le sofa et plus un mot.

— Plus un mot? répète-t-elle, d'une voix appuyée. Et elle ne me lâche plus des yeux.

Elle est là, devant moi, comme si elle était mon ennemi mortel. Muette et butée.

Je ne puis m'empêcher de penser au portrait à l'hermine. Mais je ne regarde pas le tableau. Le silence se fait de plus en plus lourd. Les enfants diraient qu'un ange vole maintenant dans la pièce. Je ne vois que sa bouche. Elle la tient entr'ouverte. Ses lèvres sont humides.

— Couche-toi, fais-je à voix basse.

Elle sursaute.

— Dites donc, vous! Qu'est-ce qui vous prend de me tutoyer?

L'ai-je tutoyée? Je ne m'en étais pas rendu compte. Je veux déjà m'excuser, lorsqu'elle me passe lentement la main dans les cheveux. Ses lèvres remuent.

— Que dites-vous?

— Rien.

Mais je sais qu'elle ment.

En effet, elle a dit :

— Que vas-tu faire de moi ?

LE RETOUR DE L'ENFANT PRODIGUE

A vrai dire, je ne voulais plus la revoir, la veuve de mon capitaine, et elle ne voulait pas me revoir non plus. Ce matin-là, lorsque je pris en hâte congé d'elle, dans le petit jour gris, pour ne pas manquer le premier train, elle se contenta de me dire :

— Oublions cela, mon ami.

Elle me prenait pour un étudiant.

Et encore aujourd'hui, rien que d'y repenser, cela me fait du bien.

Ce n'avait été qu'une de ces « aventures » comme il en arrive des millions, jour et nuit, encore que les circonstances puissent varier. Mais peut-être celles-ci ne sont-elles pas l'essentiel.

A dire vrai, j'étais heureux que l'affaire en restât là car nous n'étions pas faits l'un pour l'autre. Je ne saurais dire pourquoi, d'ailleurs. Était-ce sa peau ? Était-elle trop passionnée pour moi ? Quoi qu'il en soit, aucun lien intime ne s'établit entre nous ; tout ce que j'éprouvai, c'est une confirmation de mon ancien pressentiment que les dames de la société sont des femmes comme les autres. Cette confirmation acquise, je ne voulais plus rien savoir d'elle car même le portrait à l'hermine ne m'apparaissait plus que comme une illusion d'optique.

Mais c'est vrai qu'il y a dans notre vie des rapports inexplicables, avec lesquels on ne plaisante pas. C'est ce dont je me rends compte chaque jour davantage.

Je devais la revoir à l'occasion, il est vrai, d'une affaire toute différente.

Trois semaines environ après cette nuit-là, je me trouvai de nouveau dans la petite gare de banlieue.

— De la bière fraîche ? cria la jeune fille du buffet.

Non, merci, pensai-je, tu peux la boire toi-même, ta saleté.

Seul mon père était responsable de cette nouvelle visite que je voulais faire à la veuve du capitaine. Cette idée avait poussé sur son fumier. C'est lui qui m'avait mis cette puce à l'oreille, lui et personne d'autre !

En effet, mon bras n'avait pas guéri et il ne devait plus jamais guérir, car trop de nerfs avaient été déchirés.

Le jour qui suivit cette nuit-là, le médecin, pendant sa visite, s'exclama :

— Je ne comprends plus rien ! L'os va beaucoup plus mal.

J'eus très peur.

— Avez-vous donc soulevé, ou porté, ou tiré quelque chose de lourd ?

— Non ! dis-je avec un sourire forcé, bien qu'au fond de moi-même j'eusse voulu fondre en larmes.

— Gare aux imprudences ! fit le médecin. Et il passa au suivant.

J'aurais dû la réveiller lorsqu'elle s'est endormie sur mon bras. Mais je voulais la laisser reposer en paix. Et maintenant, c'est pour moi que cela va mal.

Ce monde est un monde ingrat.

J'aurais dû faire entrer le chien qui rôdait dans sa chambre. C'est alors que tu l'aurais vue bondir.

Que peut bien peser une femme de cette taille ? Elle était lourde comme un veau. Certainement soixante-dix kilos.

Je ne veux pas lui faire de reproches parce que mon bras ne guérira jamais — depuis avant-hier la chose est médicalement certaine — mais elle a ajouté, elle aussi, sa petite pierre, sa pierre au tas qui a définitivement broyé mon bras.

Oui, ce fut un coup dur pour moi lorsqu'il fut établi d'une manière irrévocable que je devais quitter l'armée.

Mais les coups durs endurcissent. Et c'est sans sourciller que j'ai dit : adieu, galons !

A vrai dire, on me permet de porter encore l'uniforme, mais pas pour longtemps. Seulement, en attendant... Je ne sais pas du tout, encore, ce qu'il adviendra de moi. Je sais seulement qu'on ne récolte pas le bien quand on sème le bien.

Il faut être méchant, égoïste et froidement calculateur. Ignorer tout scrupule. Car les gens ne se soucient pas de toi si tu les laisses dormir en paix. Si tu ne les réveille pas, ils ruinent ton avenir.

Ah ! si seulement je n'avais jamais eu l'idée de le sauver, ce capitaine. Ce chevalier vieux jeu, avec ses idées roma-

nesques. Qui avait les nerfs si sensibles que le cœur lui tournait quand il voyait quelque part des enfants morts. Vraiment, il n'était pas fait pour son époque. Si j'avais su cela plus tôt, j'aurais encore mon bras aujourd'hui. Car celui qui n'est pas fait pour son époque, on ne doit pas le détacher de la corde. Il n'a qu'à rester pendu là-haut, à son gibet volontaire, jusqu'à ce que les corbeaux l'aient dépecé.

Tu m'entends, capitaine?

Tu m'entends, là-dessous, dans ta tombe ?

Pendant que tu reposes sous le marbre des héros, je dois vivre misérablement d'une pension de mutilé. Ton nom est gravé en lettres d'or au Tableau d'honneur de notre pays. Mais moi, je dois me résigner à mon sort... Comment? Tu dis?

Attention ! Il ne faut plus grand'chose pour que je me mette à te haïr définitivement. Car tu étais un faible, qui ne pouvait même pas faire à sa patrie le sacrifice de fusiller pour elle quelques femmes ennemies... Oui ! Un faible.

Un type à qui son pays inspirait du dégoût.

Qui se soucie de moi, maintenant?

Je t'ai sacrifié mon avenir, mais tu me laisses seul et tu te fiches pas mal, dans ton cercueil, que je mange à ma faim ou non. Tu pourrais au moins m'apparaître en esprit et m'éclairer sur ce que je dois faire. Mais tu te soucies bien de te changer en esprit !... Tu continues tranquillement de pourrir, comme si de rien n'était.

Si je ne l'avais promis à ta veuve, j'aurais crié partout ce qu'il y avait dans ta lettre ; tout le monde aurait dû savoir que tu as marché à la mort comme un lâche, que tu as déserté le drapeau, que tu es un misérable, un gredin ! Oui, ils devraient te déterrer, t'arracher à ta sépulture de héros et te jeter dans la fosse commune, avec les assassins.

Je veux parler de ta lettre à tous ceux que je rencontrerai. Il faut que tout le monde sache quelle âme tu étais... Ma parole.

Cependant !... Hum !...

Ta chère veuve s'empresserait, naturellement de tout nier. Aucun parjure ne lui coûterait. Sans doute a-t-elle brûlé la lettre depuis longtemps. C'est une personne raffinée. Et

quelle figure ferais-je dans tout cela ? Peut-être même serais-je condamné comme calomniateur.

Mon cher ami, il s'agit d'être prudent. Pas de hâte ! Il faut bien réfléchir à tout, ne rien laisser au hasard. Tu reprends tout du commencement. Tu n'es plus dans le rang. Tu n'as plus personne à côté de toi, ni à droite ni à gauche. Tu es seul, tout seul. Mais cette fois, il faut t'y prendre plus habilement. Plus habilement ! Prends un crayon et fais le bilan de ce qui te reste. Il ne te reste qu'un seul être sur terre. Ton père. Ton cher père. Il t'a mis au monde, sans te demander ton avis... Il faut donc qu'il t'aide, dût-il en suer du sang. C'est vrai que tu ne l'aimes pas, mais peu importe. Exploite-le. Montre-toi aimable ! Ferme-la, quand il déblatère, selon sa sotte habitude, contre l'industrie des armements.

Qui sait, peut-être n'a-t-il pas si tort ! Car lorsqu'un marchand de canons fait le sacrifice de son bras, il ne perd pas en même temps ses commandes. Il continue de livrer. Des canons extra, des munitions et tout le fourniment. Une pension de mutilé n'est pas un problème pour lui. Donc, ne contredis point ton père. Après tout, c'est lui qui t'a engendré. En l'an 1917. Ç'a dû être pendant le carnaval, car c'est en automne que j'ai vu le jour.

Honore ton père qui est matière exploitable. Va vers lui, tombe à genoux et sollicite sa bénédiction. Il faut qu'il te donne de l'argent. Va. Tu connais le caboulot où il est employé. Va...

J'allai donc voir mon père dans sa banlieue. Le soir d'automne baignait de sa douceur les vastes places, et une nuit mélancolique envahissait lentement les rues étroites. Il n'y avait pas une lueur au ciel, comme si elles étaient toutes tombées, les belles étoiles d'argent.

Il faut maintenant tourner encore à droite, puis à gauche, et ensuite traverser. Et là, entre la laiterie et l'atelier photographique, tu retrouveras ton cher père.

Me voici devant le petit café-restaurant. Je déchiffre l'enseigne : *A la Ville de Paris*.

La *Ville de Paris* n'a que deux carreaux. Les rideaux sont tirés. Je regarde par une fente à l'intérieur. Il y fait sombre et triste. Je ne vois que peu de clients, mais chacun fume pour

deux. Ah ! Le voilà en personne, mon père. Il porte deux verres de bière et il les pose sur une table où trois chauffeurs jouent aux dés.

Il a très peu changé, mon père. Il n'a pas vieilli et il me semble même qu'il boite moins. Est-ce possible qu'une vieille blessure puisse encore guérir ? Ou bien est-ce la force de l'habitude ? A la longue, peut-être les muscles s'assouplissent-ils ? Ou bien, encore, est-ce ma mémoire qui me trompe ? Peut-être ne boitait-il pas autant que je le croyais.

L'un des chauffeurs paye. Mon père rend la monnaie et s'incline avec servilité. Oh ! oui. Il est resté le même. Un coolie qui vit de pourboires.

Il gagne certainement très bien sa vie.

Les pourboires, n'est-ce pas, ça finit par chiffrer. Même les plus petits. Peut-être possède-t-il déjà un palais.

Je ne puis retenir un ricanement. Est-ce que tu mènes de nouveau la belle vie du célibataire — les femmes, les cartes — comme avant la guerre ? Ta guerre ? Mais tout cela est loin, bien loin. C'était il y a au moins trois cents ans. A propos, quel âge ça te fait-il, aujourd'hui ?

Après un regard circulaire, j'entre à la *Ville de Paris*. Je m'assieds tout près de la porte.

Mon père ne me reconnaît pas d'abord. Il me prend pour un client et se dirige vers moi. Mais à trois pas de la table, il sursaute violemment et me regarde d'un air ahuri. Je lui adresse un sourire engageant. Enfin, il retrouve la parole.

— Toi ? balbutie-t-il.

— Oui. C'est bien moi.

Mais il ne bouge toujours pas. Il continue de me dévisager avec une attention presque pénible. Je me lève et lui tends la main :

— Bonsoir, père.

Il prend lentement ma main comme si elle était fragile et qu'il eût peur de la casser, et se remet petit à petit de sa surprise.

— C'est gentil de ta part de penser encore à moi, fait-il enfin. Qu'est-ce que je t'offre ? Que veux-tu boire ?

— Je me fie à ton goût.

Il sourit, flatté.

— Alors, je vais t'apporter quelque chose de tout à fait extra. Mais à une condition : c'est que tu me raconteras tout, de A jusqu'à Z.

Il cligne de l'œil d'un air entendu puis s'approche du comptoir. Je l'entends dire : « Pour mon fils ! »

— Oh ! fait une voix féminine et une tête bouffie de vieille femme se penche au-dessus de la caisse et me dévisage d'un œil stupide, comme si j'étais une bête curieuse.

Ah ! La patronne.

Je m'incline respectueusement et, satisfaite, elle rentre sa graisse. Mon père revient avec un verre de vin.

— Je ne puis pas m'asseoir, s'excuse-t-il. Je suis de service.

— A ta santé, dis-je.

— Non ! A la tienne !

Je vide le verre d'un trait.

— Ho ! fait mon père en riant. Quel trou !

— Il a raison, crie la tête de lard, François, versez-lui un second verre. Les braves militaires ont toujours soif.

François, c'est mon père. Il m'apporte un autre verre de vin, se penche à mon oreille et murmure :

— Tu as pris d'assaut le cœur de ce vieux dragon car, d'ordinaire, c'est l'avarice en personne. Mais, n'est-ce pas, on n'est point mon fils pour rien.

Il regarde fièrement à la ronde, puis ses yeux se fixent tout à coup sur mon col.

— Comment ? Nous avons déjà trois étoiles ? Trois étoiles d'argent ? Félicitations, félicitations...

— Merci ! fais-je en lui coupant la parole. Mais je ne les ai plus pour longtemps.

— Plus pour longtemps ?

Il me regarde comme si la foudre était tombée à ses pieds.

Je lui parle de mon avenir dans l'armée, du moins de celui que j'aurais pu avoir, car n'ai-je pas été le meilleur tireur de ma compagnie ? Mais un jour, je me suis engagé comme volontaire pour participer à la campagne d'épuration contre ces brutes bestiales, ces sous-hommes...

Il m'interrompt :

— Tu en étais aussi ?

— Mais, bien entendu.

— Ah !

Que veut-il dire, par ce « Ah ! ». Je n'en sais trop rien. Aussi je mentionne avec prudence le petit pays dont nous voulions nous emparer.

— Mais il est à nous déjà, me coupe-t-il de nouveau.

Je lui jette un coup d'œil méfiant. Y a-t-il de la raillerie dans cet « à nous » ? C'est qu'on peut s'attendre à tout, de lui. Il a si mauvais esprit !

Aussi, tout en poursuivant mon récit, je ne cesse d'observer mon père à la dérobée. Je parle des braves aviateurs que, personnellement, je ne puis sentir, mais qui remplirent avec une si extraordinaire précision leur tâche téméraire, je parle des villes et des villages étrangers que nous avons détruits, de l'infâme canaille qui a trop souvent eu l'audace de lutter contre nous les armes à la main, du baragouin que parlaient ces assassins, de leurs cabanes misérables et de leurs chiens galeux.

Il se tient debout et m'écoute attentivement. Tout à coup cela m'ennuie qu'il ne puisse pas s'asseoir et j'abrège mon récit.

Je parle de la blessure grave que j'ai reçue en voulant sauver la vie de mon capitaine, mais je me tais sur la lettre de celui-ci. Ce serait porter de l'eau au moulin de mon père. Naturellement, je ne souffle pas un mot, non plus, de la nuit que j'ai passée avec la veuve du capitaine car, en ces matières, j'agis toujours en galant homme. Je ne cite jamais de nom et sais rester dans les généralités.

— Hum ! fait-il, lorsque j'ai fini. Bien entendu, une balle au bras, ce n'est rien. Tout de même, mon pauvre garçon, tu as vraiment eu de la malchance ! En tout cas, pour l'immédiat, tu n'as pas à te faire de soucis. Si tu dois quitter l'hôpital demain ou après-demain, tu sauras que tu peux toujours trouver un abri chez ton père.

« Excellent, cela ! » me dis-je.

— Ce serait vraiment chic de ta part, fais-je tout haut.

— Mais non, cela n'a rien de chic, m'interrompt-il de nouveau. C'est tout naturel. Seulement, ce ne sera peut-être pas très confortable, car j'ai changé de chambre.

— Changé ?

— Oui. Celle que j'ai maintenant est plus petite, et même sensiblement plus petite que l'autre. N'est-ce pas, la situation

économique générale n'est pas des meilleures, bien que nous ayons conquis le pays.

Quoi ? Il a conquis le pays, lui aussi ?

Qu'est-ce qu'il bafouille là ?

— Mais toutes ces difficultés, ces grippages du moteur, cette gêne sont certainement momentanés. Nous cueillerons les fruits de notre victoire, tu peux être tranquille là-dessus !

Mille tonnerres ! Est-ce qu'il parle sérieusement ou bien se moque-t-il de moi ? Je commence à la trouver mauvaise.

— Je dois t'avouer que je m'étonne de t'entendre parler ainsi, dis-je enfin.

— Mais pourquoi donc ?

— Dans le temps, tu soutenais qu'une victoire finit toujours par aboutir à une défaite et qu'une seule puissance profitait en définitive de la guerre, qu'elle se terminât par une défaite ou par une victoire : l'industrie des armements.

— Imbécillité ! me coupe-t-il brutalement. Pour nous, tout cela n'est plus un problème. Grâce à Dieu, nous n'en sommes plus là. Faut-il te rappeler que, depuis le premier janvier, l'industrie des armements est sous le contrôle de l'État ? On peut même dire qu'elle est déjà, en quelque sorte, étatisée. La situation se trouve ainsi complètement changée. Aujourd'hui, c'est la communauté tout entière qui profite de chaque victoire, nous tous, moi, toi, le peuple tout entier. Qu'est-ce que tu as à me regarder de cet air si spirituel ?

Je le dévisage d'un air stupide parce que, tout d'un coup, je n'ai pu m'empêcher de penser : comment, c'est toi, c'est moi qui profitons ? J'ai pourtant perdu mon bras et tu as dû louer une chambre plus petite.

Non. Je ne veux plus penser à tout cela. Ça fait mal, de penser. Mais c'est peine perdue. Je vois venir une nouvelle question qui s'assied à ma table et ne me quitte pas des yeux, pendant que mon père continue de déverser sur moi le flot de ses paroles.

— Console-toi. Tout s'arrangera. Tout le monde a des soucis, les riches comme les pauvres...

Et pendant que ce flot déferle sur moi, je vois la question sourire d'un air ambigu. Elle se renverse contre le dossier de sa chaise, comme un maître d'école railleur : « Eh bien ! mon enfant, réponds donc. Qu'est-ce que la communauté ? »

Tout à coup, tout est noir devant mes yeux et il me semble que la voix de mon père m'arrive de très loin :

— Il est vrai que tu n'as rien appris, aucun métier, que tu ne t'es préparé à aucune carrière civile. C'est évidemment fâcheux. Car tu es trop âgé aujourd'hui pour débuter comme apprenti, et tu ne peux pas, non plus, prendre un emploi de manœuvre, il te manque la force de tes deux bras. Mais il en va exactement de même pour cent mille autres. Tu n'es pas le seul, et c'est bien ce qu'il faut te dire ! Tu es, hélas ! un enfant de la guerre. Les uns et les autres, vous n'avez rien appris de convenable, vous avez tout raté ; ou bien vous étiez trop jeunes lorsque la guerre a commencé, ou bien trop vieux... Mais, attends un peu !... Il me vient une idée... Et je crois qu'elle pourrait te sortir de cette impasse. Écoute-moi ! Écoute ton père et tu verras qu'il n'est pas aussi bête que tu le penses ! Tu devrais te chercher un protecteur.

— Un protecteur ?

— Oui. Peut-être qu'avec l'aide de Dieu tu pourrais trouver quelqu'un qui t'accorderait sa protection. Tu ne connais personne ?

— Non.

— Pas d'officier ou quelqu'un de ce genre ?

— Non, c'est-à-dire oui, je connais quelqu'un, mais ce n'est pas un officier, c'est une femme : la veuve de mon capitaine.

— Tu la connais ?

— Oui. J'ai eu l'occasion de lui rendre service un jour.

— Mais c'est merveilleux ! Celle-là te viendra en aide. Il faut qu'elle te vienne en aide ! Retiens bien ce que je vais te dire, mon enfant : dans la vie, on n'arrive que par les femmes.

Et c'est ainsi que je retournai voir la veuve de mon capitaine. Elle fut très effrayée, lorsqu'elle vint ouvrir, en m'apercevant. Mais elle se tranquillisa aussitôt dès que je lui eus exposé l'objet de ma visite. Et elle me promit sa protection. Elle connaît, en effet, le frère d'un conseiller de ministère. Peut-être pourrait-il me faire obtenir une place d'huissier ? Tandis qu'elle me promettait cela, je l'observais à la dérobée. Je m'étonnai qu'elle ait jamais pu me plaire.

Car, dans mon souvenir, je la voyais plus jeune de vingt ans.

L'ANIMAL PENSANT

J'habite maintenant chez mon père. Il part pour son travail vers midi et il ne rentre qu'à minuit. Sa chambre est vraiment pauvre. Une armoire, une table, un lit, deux chaises et un canapé boiteux composent tout l'ameublement. Le canapé, par ailleurs, est beaucoup trop court pour moi. En outre, j'ai de la musique pendant la moitié de la journée. En effet, à côté, loge une vendeuse en chômage, qui possède un gramophone enroué. Elle n'a que trois disques, rien que des danses. J'entends donc toujours la même musique, mais cela ne me gêne pas. Un peu de gaîté fait toujours plaisir.

Je lis un ouvrage sur le Thibet, le mystérieux empire du Dalaï-Lama, au sommet du monde. Mon père a reçu ce livre d'un de ses habitués, un jour que celui-ci ne pouvait pas régler son addition ; il avait perdu sa place à la suite d'un léger détournement de fonds. Le livre vaut un petit menu. Mais sans compote.

La vendeuse n'est pas jolie. Elle aura donc beaucoup de mal à trouver une nouvelle place. Si elle ne veut pas mourir de faim, il faudra bien qu'elle se vende elle-même. Et pour pas cher.

Car elle est trop maigre et sèche. Du moins pour mon goût. J'aime les femmes qui respirent la santé.

On dit bien, dans les journaux, que nous n'avons plus de chômeurs. Mais c'est de la blague. Car dans les journaux on ne parle que des chômeurs secourus. Comme au bout de très peu de temps, on ne touche plus de secours de chômage, on ne peut plus figurer dans les journaux comme chômeur. Même si vous vous tuez pour ne pas crever de faim, vous ne figurez pas dans les journaux, car il leur est strictement interdit de parler de ces choses. Vous ne pouvez y figurer que si vous volez ; et ce sera sous la rubrique : « Chronique des Tribunaux ».

Il n'y a pas de justice, c'est ce que j'ai déjà découvert. A cela, nos chefs eux-mêmes ne peuvent rien, même s'ils

obtiennent des succès miraculeux en politique étrangère. L'homme est une bête, et les chefs aussi sont des bêtes, encore que particulièrement douées.

Pourquoi ne suis-je pas doué, moi aussi?

Pourquoi ne suis-je pas un chef?

Qui est-ce qui décide de notre destinée? Qui est-ce qui dit à celui-ci : « Tu seras un chef. » ; à cet autre : « Tu seras un sous-homme » ; à la troisième : « Une vendeuse en chômage peu appétissante » ; au quatrième : « Un garçon de café » ; à la cinquième : « Une tête de lard » ; à la sixième : « La veuve d'un capitaine » ; au septième : « Tu me donneras ton bras » ?...

Qui est-ce qui commande, en ces matières?

Ça ne peut être un bon Dieu, car la répartition est par trop injuste. Si j'étais le bon Dieu, je ferais tous les hommes égaux. L'un pareil à l'autre : les mêmes droits, les mêmes devoirs. Mais tel qu'il est, le monde est une écurie.

La grosse sœur infirmière, à l'hôpital, disait toujours que Dieu veut quelque chose de chacun de nous. Je regrette aujourd'hui de ne lui avoir jamais répondu : « Et de moi, qu'est-ce qu'il veut de moi, ton bon Dieu? » Quel mal ai-je donc commis pour qu'il ruine perpétuellement mon avenir? Que me veut-il donc? Que lui ai-je fait?

Rien, absolument rien.

Je l'ai toujours laissé tranquille...

Le gramophone joue. Je lis, dans le livre sur le Thibet, la description du lac salé Tchargut-tso, mais mon esprit est ailleurs. C'est que, depuis qu'il ne me reste rien d'autre à faire, je n'ai plus peur de penser. Bien plus, j'y prends plaisir, même lorsque mes pensées me découvrent des déserts. Car lorsque je pense, je ne suis plus seul, je fais mieux connaissance avec moi-même. Il est vrai que ce que je découvre n'est pas bien beau.

Il m'est permis de continuer à porter l'uniforme. Je n'ai d'ailleurs rien d'autre à me mettre et l'année que j'ai passée à la caserne a été le plus beau temps de ma vie.

Peut-être aurais-je dû donner mes cinq écus au mendiant? Peut-être mon bras serait-il guéri aujourd'hui? Non! L'idée est trop bête.

Va-t'en !

Mon père disait que nous avions vaincu. Oui, il disait : « nous », comme s'il s'était battu, lui aussi. Et cependant, autrefois, il maudissait la guerre, sa guerre mondiale, parce qu'il l'avait faite. Mais la mienne le plonge dans un délire d'enthousiasme.

C'est bien toujours le même hypocrite !

Si je ne me fâche pas avec lui, c'est à cause de la chambre. Quand on est pauvre, il faut bien mentir un peu. On en a le droit. Peut-être est-ce même le seul droit que l'on ait.

Je m'approche de la fenêtre et regarde dehors. Deux enfants marchent sur le trottoir. Ils vont à petits pas raides... Tu as marché comme eux, toi aussi, autrefois.

Voici un cycliste. Et une vieille femme. Et un homme avec un sac d'alpiniste. Un monsieur avec un cigare. Un camion... Tout cela fait partie de ton peuple.

Regarde-la bien, ta patrie, c'est tout ce que tu as. C'est tout ce qu'il t'est permis d'avoir. Tu l'a protégée et maintenant, tu es un infirme. Je m'arrête court.

Protégée ?

Qui donc l'a réellement menacée ?

Le petit pays ?

Ridicule.

Le cycliste a vu le camion. Il se met à vaciller et, par prudence, met pied à terre, car la rue est étroite. Ma patrie aussi commence à vaciller. Les camions se font de plus en plus gros...

Mon père dit que l'industrie des armements est aujourd'hui étatisée. C'est donc l'État qui gagne. Et l'État, c'est le peuple. Alors, pourquoi est-ce que je ne gagne rien, moi ? Ne fais-je point partie du peuple ? Mais moi, je n'ai fait que perdre.

Patience ! Bientôt il n'y aura plus de quoi rire. Comme le soleil chauffe peu, déjà !

Mon cœur commence à geler.

Le journal dit que nous aurons bientôt de la neige.

Cette année, l'hiver sera précoce.

Nous chauffons déjà, mon père et moi.

Lui n'a jamais trop chaud, et moi je dors mal la fenêtre fermée. Cela provoque souvent des discussions.

Ça fait des semaines que j'habite chez lui, et j'ai le sentiment très net qu'il pousserait un soupir de soulagement si je disparaissais. Il n'en dit rien, cependant. De temps en temps seulement il me lance quelques flèches empoisonnées. En particulier, quand je me rase avec ses lames.

Mais que puis-je faire d'autre? Je n'ai pas de lames à moi.

Et je ne veux pas me laisser pousser une barbe. Non, jamais, jamais! Je veux vivre rasé, rasé de frais. J'aime mieux me priver de fumer.

Je m'écarte de la fenêtre et vais m'étendre sur le canapé mais l'ouvrage sur le Thibet, je le laisse sur la table.

L'exploration des taches blanches qui restent sur la mappemonde? Non! Aujourd'hui, je m'intéresse à d'autres sujets. Je renoncerais volontiers à toutes les expéditions, si la poste m'apportait enfin une petite lettre. Oh! Je me contenterais de quelques lignes :

« Vous êtes prié de vous présenter jeudi prochain, entre 10 et 11 heures, avec vos papiers et votre livret militaire, pour postuler une place d'huissier. » Signature : Illisible.

Et la signature illisible examinerait mes papiers, puis dirait : « Vous avez de la chance d'avoir de si hautes protections. Vous voici devenu un fonctionnaire de l'État, avec droit à une retraite. Mes compliments. »

Et le service serait des plus faciles. Trois fois par jour, aller à la poste chercher le courrier et l'expédier. C'est tout. Et je n'habiterais plus chez mon père, j'aurais ma chambre au ministère même. Elle est grande et claire, elle donne sur un parc élégant, avec des arbres fourrés de lierre.

L'uniforme est pendu dans l'armoire, je me suis acheté un complet bleu à crédit; je puis me payer cela, maintenant; ce n'est plus comme autrefois...

Le gramophone joue toujours.

Quand te vendras-tu, ma chère voisine? En tout cas, de moi tu ne recevras rien.

Quel dommage que la grosse sœur infirmière ne soit pas là. Je lui en raconterais des choses!

« Pourquoi soignes-tu les malades? lui demanderais-je.

Il y a des gens en bonne santé plus qu'il n'en faut qui ont besoin de tes prières. Prie plutôt pour eux, pour qu'ils ne soient pas obligés de se vendre, et laisse les malades être malades. »

Que répondrait-elle? Je le sais déjà. Elle me dirait : « Aime tes ennemis, mais déteste l'erreur. »

Qu'est-ce que l'erreur?

Je ne l'aime pas, ce mot!

On ne s'y retrouve point dans ce qu'il dit et, quand je l'entends, je revois toujours mon capitaine :

— Qu'est-ce qu'il y a donc qui ne va pas? me demande-t-il.

— A vos ordres, mon capitaine!... Il n'y a rien.

Je fais demi-tour...

Non, non, continue de penser. Ne sois pas lâche!

Il fait si froid que tu ne sens plus rien, ni piqûre, ni coup.

Allons, parle! Qu'est-ce qui t'agite ainsi?

Qu'est-ce qui ne te laisse pas de repos?

J'entends de nouveau la question qui s'approche de moi... Avait-il raison d'être dégoûté de sa patrie? Oui ou non? C'est entendu, c'était un gredin. Mais... avait-il raison? Un gredin peut-il avoir raison? Par exemple, lorsque nous avons vu, ce jour-là, nos aviateurs bombarder l'hôpital ennemi et nos mitrailleuses qui tiraient sur les fuyards, le capitaine a fait soudain demi-tour; il est passé derrière nos lignes. Il s'est mis à marcher de long en large, il paraissait plongé dans de profondes pensées. De temps en temps, il s'arrêtait et regardait vers le calme de la forêt. Il hochait alors la tête, d'un air de dire : « Oui! Oui! »...

Un autre exemple : lorsque nous avons « réquisitionné » ce qu'il y avait dans ce faubourg ouvrier il nous a barré le chemin. Il était tout blanc et il nous a crié qu'un soldat digne de ce nom ne pillait pas. Il a fallu que notre lieutenant, ce jeune chien, lui explique que le pillage était non seulement permis, mais ordonné par les autorités supérieures.

Alors le capitaine s'est éloigné.

Il a descendu la rue. Il ne regardait ni à droite ni à gauche. Au bout de la rue, il s'est arrêté. Je ne le quittais pas des yeux. Il s'est assis sur une pierre et il s'est mis à dessiner sur le sable avec son sabre... Et voici que soudain je ne puis m'em-

pêcher de penser au château hanté et à la demoiselle de la caisse qui griffonnait sur un bout de papier...

Elle ne voulait pas me regarder.

Eh ! oui Le château hanté !... Il ne doit pas avoir changé de place. C'est comique que je n'y aie point pensé plus tôt... Mais oui ! Les fenêtres sont grillagées et les dragons et les diables regardent au travers. Pour un peu, je l'aurais oublié. Et pourtant, je m'étais bien promis de retourner là-bas... Comment les choses se sont-elles passées ? Je m'en souviens, maintenant : je me suis acheté deux fois de la glace. La lune brillait, l'air était tiède et les chats faisaient leur concert. Mais je n'aime pas la glace, et peut-être la jeune femme n'est-elle qu'une demi-beauté : je ne connais d'elle que ce qui dépasse de la caisse. Peut-être a-t-elle des jambes en cerceau...

Non, non ! Cela n'est pas possible.

Rappelle-toi bien !

Elle griffonnait ses lignes et, un instant, il t'a semblé que tous les objets qui t'entouraient s'éloignaient de toi ; tu as cru que ton cœur allait s'arrêter. Pas une feuille ne bougeait aux arbres et du haut-parleur continuait de tomber la musique familière.

Ne voulais-tu pas lui écrire ? Mais bien sûr...

« Chère mademoiselle, voulais-je lui écrire, c'était hier jeudi et aujourd'hui, c'est déjà vendredi. Quand reviendrai-je ? Je ne le sais pas encore, mais vous resterez toujours ma ligne... »

Je ne puis m'empêcher de sourire.

Demain, je retourne là-bas.

ODON DE HORVATH.

(Traduit de l'allemand par Armand Pierhal).

(A suivre).

LONDRES EN GUERRE

LA NUIT BLEUE

Sur le quai de la gare du Nord, je trouve Londres. Autour de moi, des uniformes anglais, l'odeur du tabac d'outre-Manche et le marchand de journaux qui vend le *Daily Mail*. Dans la nuit qui tombe, des petites lumières qui se lèvent, ce sont les fanaux des trains et la cendre des pipes. L'ombre descend, ouatée de brouillard et de fumée. Vingt jeunes filles aux longues jambes me dépassent pour monter dans le train. Ce pensionnat revient de Florence et, sur les manteaux vert-chou qui regagnent Londres et Manchester s'accroche le lys rouge, souvenir des rives de l'Arno. Elles débordent d'art et de patriotisme. Un général anglais, qui les dépasse de la tête et qui arbore une de ces belles casquettes dorées à bande rouge, insigne de ses fonctions, complète ce paysage anglais.

Dans ma poche, je touche mon billet, mon passeport, mon ordre de mission. Est-il possible qu'il ait fallu perdre tant de temps à la recherche de ces précieux papiers pour passer en Angleterre, quand l'Angleterre était si proche? Les antichambres du quai d'Orsay sont si larges, elles semblent infinies; les petits bureaux de la Préfecture de police sont si encombrés, ils paraissent infranchissables; les corridors des Invalides sont si mystérieux, on a l'impression que jamais on n'en trouvera le bout... Et maintenant, sans quitter Paris, en pleine gare du Nord, c'est déjà Londres.

Je suis monté, moi aussi, dans mon compartiment, sous la sombre et rare lumière du globe bleuté, je n'aperçois que des masses. Les deux messieurs en face de moi parlent polonais sur un ton de diplomate, l'autre, un peu plus loin, essaye des mots syriens pour un voisin qui lui répond en yiddish. Près de la fenêtre, cet Hindou pourrait sans doute parler anglais mais son voisin, qui arrive de Bâle, ne comprendrait pas. Cette assistance bariolée, par un fait étrange, remplit le compartiment du train de Londres de son odeur d'Europe centrale : vieilles bottes relevées d'un peu de cuir de Russie et largement assaisonnées de boue. Je serais dépaysé si la grosse dame à côté de moi n'était née native de Bray-sur-Somme et n'emmenait avec elle le chien de chasse de son fils, mis en pension à Paris, et retiré pour cause de neurasthénie. Le chien sauve tout. Il rétablit cette excellente odeur d'automne, de terre et de chien mouillé qui nous convient car elle est proche de celle de la guerre. Dans un instant, quand les soldats envahiront notre compartiment et resteront debout parmi nous, eux et le chien, tout imprégnés du terroir français, constitueront notre atmosphère.

Dans la nuit qui nous entoure et qui nous enserre, le train en marche n'est plus qu'une vague lueur bleue. Les jeunes Anglaises, dans le compartiment voisin, à la lueur d'une lampe de poche, lisent à haute voix une page de Ruskin sur Savonarole. Le gros chien a mis sa tête sur mon genou et il s'endort en rêvant aux perdrix qu'il ne prendra pas cet été, tandis que moi, je songe à l'Angleterre qui se rapproche.

UN DÉJEUNER A LA FRANÇAISE

Il est une heure et mon ami, l'officier écossais, veut aller déjeuner. Irons-nous chez Simpson, manger philosophiquement de vastes quartiers de viande arrosés de jus, que les chefs vous découpent avec des mouvements mesurés et savants sur leurs grands réchauds à roulettes ? Non, la guerre a corrompu Simpson. Depuis que les dames l'ont envahi, quelque chose d'un peu aigre a troublé la sérénité de la grande pièce sombre aux boiseries brunes. Irons-nous à « l'Ecu de France », où

tout le monde s'empile en ce moment? On y entend jargonner toutes les langues de l'univers, même l'anglais, et les garçons vous servent avec des gestes français. Mais, pour entrer à l' « Écu de France », il faut défiler dans ce petit passage étroit, resserré entre un bar où l'on sert des cocktails et de petites tables où des dames, vieilles et jeunes, scrutent sans pitié le visage des arrivants.

Nous irons prudemment au Savoy.

Au milieu du trouble de la guerre, le Savoy respire la paix. Comme jadis, dans sa cour vitrée, les énormes Rolls-Royce défilent. Comme jadis, on y coudoie les dames portugaises qui ne parlent que français et les princesses américaines qui reviennent de Korakoram. Comme jadis, on y retrouve les messieurs un peu vieux, trop bien vêtus, en compagnie de jeunes hommes un peu pâles. Comme toujours, le maître d'hôtel vous pose, en français, les questions traditionnelles et vous glisse avec un sourire le nom du plat qu'il convient de commander.

On cause, et nos propos ressemblent à ces lettres que les journaux anglais impriment quotidiennement à côté des articles de fond, celle du clergyman qui raconte la découverte d'une poterie pré-romaine dans le champ de choux de son fermier, celle du général en retraite qui réclame le secours des humains pour les chiens victimes de la guerre et pour les chats abandonnés dans les appartements vides de Londres, celle de la dame provinciale qui s'émerveille sur les faits et gestes d'un hérisson familier de son jardin et devenu savant à force de fréquenter son fox-terrier, mais surtout, innombrables, celles de tous les marchands, de tous les acheteurs de thé, de café, de chocolat, de clous de girofles, de lard, qui s'indignent contre les procédés employés par le Gouvernement pour organiser la production et contrôler la consommation. Le *Times* de ce matin ne déclarait-il pas : « On réclame un contrôleur pour contrôler ce contrôle »? Et tout calme que soit le *Times*, il mettait cette phrase en caractères de manchette.

Bien qu'il soit soldat et capitaine, mon ami est plein de ce sujet. Il tire de sa poche, l'un après l'autre, les papiers de la « Ligue pour rétablir la liberté » (Liberty Restoration League).

« Nous n'avons pas encore battu Hitler. Nous y arriverons, puisque nous sommes en train d'arriver à battre notre bureaucratie. Le Gouvernement a voulu s'adjuger tout le commerce de l'essence, le commerce du poisson, l'épicerie, les savons, le lard, le thé et le reste ; mais nous l'en avons empêché, s'écrie mon ami avec enthousiasme. La Ligue, dit-il, en citant son papier, ne cesse de réclamer au Gouvernement une reconnaissance plus formelle, plus nette et plus générale, des droits personnels et des responsabilités individuelles. Nous, Anglais, nous serons des soldats tant qu'on voudra, nous serons des combattants car cela ne nous ennuie pas mais nous ne serons pas des machines. Et, surtout, on a bien pu nous forcer à la guerre mais on ne nous forcera pas à la peur. »

Le capitaine tire un autre papier : « Voyez, dit-il, Hitler a voulu effrayer l'univers mais à un certain moment, on croirait que nous nous sommes faits ses complices », et il me lit un autre paragraphe d'une autre circulaire de la « Ligue pour rétablir la liberté » : « *Nos villes sont les mieux protégées du monde contre les attaques aériennes, tant par la géographie que par les mesures de défense militaire. Pourtant, on a organisé et installé la crainte de ces raids aériens dans tout le public anglais, et en particulier à Londres ; cette peur est inconnue des autres peuples en guerre. Allons-nous, nous autres, nous rendre ridicules, nous faire railler par les neutres et l'ennemi, comme on le voit en ce moment dans leurs journaux et dans leur radio ?* ». « Puisque nous nous battons pour la liberté, dit le capitaine, il vaut mieux qu'elle ne soit pas un mot mais une réalité. Nous arriverons à dominer l'Allemagne si nous dominons le désordre intellectuel et social dont l'univers est menacé, ce désordre que Staline et Hitler emploient comme l'arme la plus efficace pour user l'Angleterre. »

Dans la vaste salle claire, l'on n'entend que le cliquetis des fourchettes et le murmure des voix soigneusement baissées ; parmi les tables chargées d'argenterie et ornées de bouquets de fleurs, les maîtres d'hôtel circulent à pas feutrés ; mon regard parcourt la salle à manger. Elle respire la force, elle évoque la durée. Chacun y est solidement installé sur sa

chaise, et chacun de ces êtres porte en lui une telle masse d'habitudes ancestrales compactes que rien ne pourra les ébranler. On ne vainc pas un peuple dont l'âme est si dense. Je hoche la tête et j'écoute, tandis qu'un orgue de Barbarie entonne sur le Strand, proche de nous, les premières mesures de *Sambre-et-Meuse*.

LA RUE SANS PEUR

Dans le soleil du matin les boutiques de Piccadilly brillent. Au-dessus d'elles scintillent les jolies saucisses d'argent qui gardent Londres. Ça et là, un pan de mur étincelle sous une couche de vermillon ; ce sont de grandes affiches rouges à lettres blanches : « Nous sommes avec vous dans la lutte pour la liberté ! », « Nous irons jusqu'au bout ! » etc. Ces bons et forts sentiments s'affirment, sans détonner, au-dessus du brouhaha quotidien dont la rue est emplie. Ils s'harmonisent avec la couleur des autobus, avec leur démarche majestueuse et sûre parmi les taxis et les petites voitures ; ils font corps avec cette foule où ressortent les uniformes, où chacun, même les civils, est pourvu d'un masque.

Londres en guerre n'a pas perdu le sens du convenable ; les hommes ne sont pas moins bien vêtus, les femmes ne s'habillent pas avec plus de négligence, rien de désordonné ni de bariolé n'a pénétré la cité. Au contraire, les uniformes sont plus sobres, toutes les nuances du kaki, à peine relevées çà et là par un bouton brillant, une décoration chatoyante, un pompon soyeux. Ce peuple fait la guerre mais il ne s'y abandonne pas. Les masques eux-mêmes témoignent de la retenue universelle et de la domination que chacun garde sur son destin. Cette petite boîte de carton, attachée par une ficelle, que porte l'ouvrier devant moi, c'est son masque, et le joli étui de cuir fauve qui se balance sur le côté de cet homme distingué, c'est son masque ; la dame que je croise a enfermé son masque dans un sachet de soie verte, et les employés de la boutique où j'entre les ont placés dans des étuis en moleskine que vend au coin de la rue le vétéran manchot de la dernière guerre.

On voit peu de soldats, et les femmes en pantalon bleu marine évasé ne suffisent pas pour ôter à la rue son air familier. Rien ici qui décèle le trouble, la crainte ou la haine. Ce peuple est sans colère. Point de gestes brusques, point de voix qui s'élèvent au-dessus du murmure ordinaire ; les vendeurs de journaux eux-mêmes vous vendent la guerre sans emphase. J'en fais compliment à mon compagnon, un étudiant d'Oxford.

— Oh, dit-il en levant les épaules, cette guerre peut nous ennuyer, elle ne nous étonne pas ; si Hitler a cru cela, il s'est trompé.

Pour secouer un peu cette noble indifférence, je raille :

— Hitler ne vous a pas étonnés, mais avouez que Lindbergh vous a surpris !

— Bien entendu, comment pouvions-nous prévoir qu'il se conduirait en goujat ? Nous l'avions reçu, hébergé, protégé contre ses compatriotes, la presse et la publicité de son pays ; il rentre chez lui pour user de cette publicité et de cette presse contre nous. Cela a pu nous surprendre et ce n'est pas la seule chose d'Amérique qui nous ait surpris. Mais n'est-ce pas toujours ainsi ? Dans une famille, ce qu'il y a de plus surprenant, ce sont les cousins germains.

— Rendons-leur justice ; ils vous enverront des avions, ce qui n'est pas un médiocre service.

— Ils nous en vendront un grand nombre, mais nous avons les nôtres qui sont fort bons.

— Je le sais, repris-je à mon tour, et c'est même la plus grande différence que je puis se constater entre le Londres de juillet 1939 et le Londres de novembre. En juillet, vous ignoriez ce que serait votre aviation ; le danger aérien était une préoccupation, un malaise nerveux ; maintenant, vous savez que votre flotte de l'air est excellente, et vous traitez le danger aérien comme une affaire analogue à toutes les autres.

A la hauteur de Fortnam et Mason, nous nous arrêtons un instant ; cette boutique, qui vend les plus jolis plats de bois tournés, les thés les plus parfumés et les chaussures les plus harmonieuses de l'univers, est un des symboles de l'éclectisme exigeant, du matérialisme perspicace dont Londres peut s'enorgueillir. Du magasin sortent par bouffées les odeurs

alléchantes de cuirs bien tannés, d'imperméables résistants et de fruits exotiques. Un officier de marine nous dépasse puis s'arrête pour considérer avec gravité des couverts de voyage étalés à la devanture. Au moment où je vais parler à mon ami de la flotte anglaise et de sa campagne, à l'instant où je commence la phrase, je vois son regard vague se détourner puis se fixer sur le couple qui nous précède. C'est un très jeune homme, dont les énormes chaussures et l'uniforme un peu trop large font encore ressortir la gracilité blonde. Il marche, appuyé sur une fille de son âge mais un peu plus forte et brune. Ils sont en train de se faire des adieux, c'est-à-dire qu'entre de longs silences, ils discutent le moyen d'employer les quelques shillings qu'ils possèdent, avant de se séparer. Ils descendent Piccadilly et, sans le savoir, nous les suivons. Sur la tête du garçon, un gros béret kaki à pompon vert se dandine. Il accentue la blancheur de son teint et l'éclat vague de ses yeux gris. Le soldat a trouvé ce qu'il cherchait. Il s'arrête, immobile, devant la vitrine d'un photographe. Garnissant toute la vaste fenêtre, des centaines de visages nous font face. Installées en éventails, comme les cartes dans la main d'un joueur, les photographies s'étalent. Ce sont des conscrits ; avant de partir pour le front, ils sont entrés dans cette boutique, eux et leurs fiancées. Ils ont posé devant l'objectif. En quittant leur maison, ils ont donné leur portrait à chaque membre de leur famille et le photographe, fier de son travail patriotique, a gardé pour lui une vingtaine d'épreuves. Maintenant, elles décorent son magasin : leurs jeunes visages, que la vie n'a point encore formés et que la guerre a déjà fixés, nous sourient avec ce regard absent qu'ont les voyageurs et les passants.

Quelle étrange chose que cette présence indéfiniment répétée de gens qui sont partis, et cette gentillesse indistincte offerte à l'univers par des jeunes gens à qui d'abord l'univers commence par offrir l'ombre de la mort, l'épreuve du feu, du sang et de la boue !

Longuement, nous nous promenons à travers les rues de Londres mais, d'un carrefour à l'autre, ce ne seront plus les boutiques de libraires, où s'empilent éditions rares et gravures orientales, ni les fleuristes, avec leurs orchidées et leurs

chrysanthèmes, ni les chemisiers, avec la floraison multicolore de leurs cravates, qui nous retiendront. Rien de tout cela désormais ne nous semblera plus réel mais partout, toujours, les vitrines des photographes peuplées de cette immense foule en uniforme, habitées par tous ces visages que nous n'avons jamais rencontrés, que peut-être nous ne rencontrerons jamais mais qui nous posent de leurs yeux sans colère la question à laquelle nous ne pourrons jamais répondre.

LA MALLE DE FRANCE

On a longuement traîné sur les quais. Pendant des heures, on a échangé avec les inspecteurs de police, les douaniers, les agents diplomatiques, les représentants du Ministère des Finances ces conversations rituelles qui, en temps de guerre, règlent le cours des humains et qui garantissent aux États que les citoyens n'emportent et n'apportent rien. Maintenant, nous avons passé à bord et sur le navire chacun s'installe. Avec des soins paternels, les marins circulent de l'un à l'autre et assujettissent sur votre manteau les ceintures de sauvetage. Fixées juste en dessous de vos aisselles, elles vous donnent un aspect difforme et vous séparent du bas de votre corps d'une façon irrémédiable. Désormais, il n'existe plus pour vous que le ciel et l'horizon lointain. Désormais, il vous est impossible d'embrasser d'autres humains. La ceinture de sauvetage vous installe dans une solitude pleine de dignité. Elle est très gênante pour les personnes que la nature a douées d'un calibre important mais elle rajoute ce qui leur manque aux personnes trop maigres, et elle est une grande joie pour ces petits enfants qui galopent d'un bout à l'autre du pont, sans que leur nourrice ni leur mère puisse recouvrer assez d'agilité pour les attraper. Le regard fixé sur tous les points de l'horizon, les marins font le guet autour de nous. Un vent sec a nettoyé les vagues qui se hérissent distinctes, leurs arêtes nettes sous le ciel gris clair. Le blanc sillage du navire semble un ruban d'argent.

Soudain, les marins font un geste et le paquebot, sans s'arrêter, sans ralentir, accomplit un brusque crochet qui nous bouscule les uns sur les autres. J'aperçois, assez proche de nous, une sorte de grosse boule noire que roulent les flots de la mer : une mine flottante. Hier, on en a vu seize durant les instants brefs de la traversée. Aujourd'hui, nous en rencontrerons quelques-unes. Elles ne nous arrêteront pas ; elles ne nous retarderont pas ; elles donneront à notre voyage sa dignité. Elles rendront à l'Angleterre son prestige que les habitants du continent européen méconnaissent parfois. Habiter une île, ce n'est point simplement se tenir à l'écart des dangers et des complications propres à l'existence d'un grand continent, c'est aussi accepter une discipline de solitude qui vous définit et vous conditionne. Quoi que nous fassions, nous autres Français, notre cœur et notre esprit résonnent toujours de ces bruits éclatants dont les échos se répercutent à travers les plaines et les montagnes de l'Europe. Mais, à notre rivage, ils s'arrêtent. La brutalité des vagues, la force sournoise des courants, le déchaînement imprévisible des tempêtes coupent ces communications subtiles qui nous unissent ou nous opposent à l'Allemagne, à l'Espagne, à l'Italie, à tous nos frères terriens. Bien des Français ont senti en Angleterre cette sorte de silence. Pour ma part, j'en ai toujours goûté la qualité positive et la puissance créatrice. Même quand il l'ignore, l'Anglais réussit à s'affirmer plus nettement et plus fortement que les habitants de l'Europe continentale ; même quand il a peu de personnalité, l'Anglais est plus différent des peuples continentaux que ne le serait un être exceptionnel de France ou d'Italie. Aussi porte-t-il en lui une force de résistance extraordinaire. L'Anglais tient, parce qu'il se tient.

Le moment arrive où le navire est à mi-chemin des côtes d'Angleterre et de celles de France. Les hautes falaises crayeuses brillent encore à l'ouest, et déjà la masse compacte des terres surgit à l'est...

BERNARD FAÏ

MARCHAND ET SES MÉMOIRES

Pour quiconque étudie de près l'histoire de la Captivité, la figure de Louis Marchand apparaît comme la plus belle, la plus sympathique de toutes celles des personnes qui accompagnèrent Napoléon à Sainte-Hélène.

Né en 1792, il avait vingt-trois ans seulement lors du départ pour l'exil. Quatre ans auparavant, en 1811, sa mère, première berceuse du Roi de Rome, avait obtenu qu'il fût un des douze jeunes gens désignés, parmi les familles attachées au service personnel de l'empereur, pour remplir les fonctions « d'huissier dans les appartements ». Au moment du tirage au sort, l'attention de l'empereur avait été appelée sur lui par madame de Montesquiou, gouvernante des Enfants de France ; tout en refusant de l'exempter du service militaire, il lui avait payé, sur sa cassette, un remplaçant.

Marchand accompagna Napoléon pendant le voyage à Dresde et il se trouvait auprès de lui, à Fontainebleau, lors de l'abdication. A cette époque, le grand-maréchal du palais Bertrand le choisit pour remplacer Constant, qui venait d'abandonner honteusement ses fonctions de valet de chambre de l'empereur. Il suivit Napoléon à l'île d'Elbe, pendant que sa mère, fidèle comme lui dans la mauvaise fortune, accompagnait à Vienne celui qui allait s'appeler le duc de Reichstadt.

Sa physionomie était agréable, ses manières excellentes, son attitude discrète sans aucune servilité. Il jouissait d'une santé parfaite, d'une résistance physique extraordinaire.

C'était surtout un homme de cœur, d'une conscience à toute épreuve, ainsi qu'en devait témoigner son existence entière.

Au retour de l'île d'Elbe, il conserva sa place pendant les Cent-Jours. Puis, à l'heure de la débâcle, pas un instant il ne songea à quitter son poste. Il partit pour l'exil aussi naturellement qu'il serait resté aux Tuileries, sans aucun esprit de retour ni de bas intérêt, avec un attachement total à ce maître auquel il s'était donné pour toujours corps et âme.

Durant toute la captivité, son unique pensée fut de prodiguer ses soins à l'empereur, plus respectueux encore, plus attentionné maintenant envers lui qu'il ne l'avait été jadis au temps de la splendeur. En récompense de son dévouement jamais en défaut, il éprouva bientôt la joie de constater que, de son côté, son maître s'attachait à lui, le traitait en ami plutôt qu'en serviteur, comme il devait le lui prouver à la fin en le nommant un de ses exécuteurs testamentaires.

A l'inverse des compagnons de l'empereur qui, s'ils ne partirent pas tous, envisagèrent tous plus ou moins à un moment donné l'éventualité d'un départ possible, pas une minute pendant ces cinq années et demie il n'eût l'idée de s'éloigner de l'île maudite. Napoléon s'en rendait compte et se demandait si au dernier jour son fidèle valet de chambre ne se trouverait pas seul pour lui fermer les yeux. A la suite d'une des nombreuses disputes entre Gourgaud et Montholon, excédé de ces tiraillements, ne laissa-t-il pas échapper ces mots : « Autant j'aime à vous voir près de moi si vous vivez bien ensemble, autant vous m'êtes importuns si vous ne pouvez partager avec moi le peu de jouissance qui nous est laissé ; autrement, j'aime mieux vous voir tous partis. *Seul avec Marchand, j'en serai plus tranquille.* »

Après la mort, Marchand revint en France où, avec Bertrand et Montholon, désignés comme lui par l'empereur, il s'efforça, sans y parvenir complètement, de faire exécuter les dernières volontés de celui-ci. Il avait quelques économies, auxquelles s'ajouta une partie de la gratification accordée par le testamen impérial. Il acheta une maison de campagne, sur la commune de Perrigny, et, en 1823, à l'instigation des Montholon, il épousa la fille du général de Bruyer.

En 1840, membre de l'expédition chargée de ramener de

Sainte-Hélène les restes de Napoléon, il assista à l'ouverture du cercueil : pendant une minute, il éprouva la poignante émotion de revoir intact le visage de son maître, absolument pareil à ce qu'il avait été dix-neuf ans auparavant, lors de la mise au tombeau.

Sous le second empire, quand Napoléon III réalisa certaines prescriptions de son oncle restées en souffrance, Marchand eut à intervenir en qualité d'exécuteur testamentaire. Pour ce qui le concernait personnellement, il vit compléter le legs qui lui avait été fait. Le second empereur lui confirma le titre de comte que semblait lui avoir conféré le premier par une phrase du testament et le nomma officier de la Légion d'honneur. Il mourut en 1876.

■ ■

Pendant tout le temps passé au service de Napoléon, Marchand n'a pas écrit son journal : « J'aurais craint, dit-il dans la préface du *Précis des guerres de César*, j'aurais craint de manquer au respect et à la fidélité dont nous étions tous pénétrés pour la personne de l'empereur en me permettant d'en tenir un sans son autorisation. »

Plus tard seulement il a rédigé ses *Mémoires*. Avec le sentiment plein de délicatesse et de modestie qu'il n'était quelque-chose que pour avoir approché de l'empereur, il les a bornés au temps pendant lequel il fut auprès de lui puis à celui où il eut encore à le servir, soit en allant chercher ses cendres soit en aidant à assurer l'exécution de ses dernières volontés. En dehors de ces périodes, il s'efface complètement, ne donne pour ainsi dire aucun renseignement sur lui-même, comme s'il n'avait vraiment vécu que lorsqu'il était dans l'ombre du grand homme.

Ces *Mémoires*, encore inédits, se composent de plusieurs parties écrites à des dates différentes.

La première commence au moment où il entra au service de l'empereur, en 1811 par conséquent, et va jusqu'au retour de l'île d'Elbe. La seconde retrace les Cent-Jours. La troisième est consacrée à Sainte-Hélène. Puis vient le récit de l'expédition de 1840 et enfin, sous le titre de « Une page de plus à

mes souvenirs », suivent des renseignements sur l'exécution du testament de l'empereur.

Nous ne nous occuperons ici que de la partie relative à Sainte-Hélène. C'est de beaucoup la plus volumineuse et la plus importante au point de vue historique, malgré l'intérêt incontestable des autres.

Pour retracer ses *Souvenirs* sur Sainte-Hélène, qu'il a bien rédigés lui-même et dont la dernière page est datée du 18 octobre 1842, Marchand n'avait, à l'en croire, aucune note personnelle. Quelques ouvrages déjà publiés pouvaient cependant rafraîchir en partie sa mémoire. Deux surtout, parus dès 1823, lui permirent certainement d'évoquer divers événements dont les auteurs des livres en question avaient été témoins en même temps que lui-même : ceux de Las Cases et d'O'Meara. Mais ces deux personnages avaient quitté l'île, l'un à la fin de 1816, l'autre au milieu de 1818, en sorte que pour les dernières années il n'avait aucun guide sérieux, ce qui rend ses *Mémoires* encore plus précieux.

A l'inverse des autres mémorialistes, de Las Cases, de Gourgaud, de Montholon, d'O'Meara, Marchand ne reproduit pas les conversations de l'empereur sur tel ou tel sujet, bien que souvent elles aient été tenues en sa présence : il dit ce qu'il a vu plus qu'il ne répète ce qu'il a entendu. Se bornant volontairement à un rôle plus modeste, il se contente d'initier le lecteur aux détails, souvent les plus intimes, de la vie de l'empereur.

Veut-on quelques exemples?

■ ■

Quand le *Bellérophon*, sur lequel, au sortir de l'île d'Aix, l'empereur venait de se livrer à la bonne foi de ses anciens ennemis, arriva devant Plymouth, on ne connaissait pas encore la décision prise par le Gouvernement anglais. Un moment, Napoléon s'était leurré de l'espoir de débarquer en Angleterre, peut-être même de pouvoir gagner l'Amérique. Bientôt cependant des rumeurs commencèrent à circuler. Le nom de Sainte-Hélène fut prononcé. Deux factionnaires avaient été installés devant la porte donnant sur la cabine de l'empe

reur. L'un d'eux, un Irlandais, profitant de ce qu'on ne le regardait pas, attira l'attention de Marchand, esquissa un signe de croix pour lui inspirer confiance en montrant qu'il était catholique, et murmura : « No good for Empereur ! Sainte-Hélène ! » Quelques instants après, la nouvelle lui fut confirmée par le maître d'hôtel du commandant du navire, qui revenait de terre, et Marchand se souvint alors qu'à l'île d'Elbe le bruit avait bien déjà couru d'une déportation envisagée par le congrès de Vienne.

Lord Keith ne tarde pas à monter à bord pour annoncer officiellement à l'empereur la mesure arrêtée à son égard. Comment ce dernier supportera-t-il le coup ? Un moment, Marchand est très inquiet.

Très calme en apparence, en quelques mots énergiques, Napoléon proteste qu'il est l'hôte de l'Angleterre, non son prisonnier. Puis, retiré seul dans sa cabine avec le grand-maréchal Bertrand, il donne l'ordre à Marchand de porter chez celui-ci quelques caisses contenant des bijoux ou de l'argent et de revenir. A son retour, Marchand trouve l'empereur seul, les rideaux en soie rouge de la fenêtre tirés. Napoléon a ôté son uniforme. Il veut se reposer, dit-il, et il prie Marchand de prendre un Plutarque sur la table, de continuer à lui lire la *Vie des Hommes illustres*, dont il a interrompu la lecture. Dans cette demi-obscurité, devant ces préparatifs, un doute s'empare du fidèle valet de chambre. Il sait que son maître porte depuis quelque temps, cousu sur ses bretelles, un sachet contenant un poison violent, donné jadis par son médecin Corvisart pour lui permettre d'échapper, le cas échéant, à des ennemis aux mains desquels il tomberait. L'heure n'a-t-elle pas sonné de s'en servir ? Étranglé par l'émotion, par l'inquiétude, il se tait. « Lis », lui ordonne d'une voix ferme l'empereur, étendu sur son lit. Et Marchand se met à lire, s'efforçant de maîtriser son trouble. Au bout d'une demi-heure, arrivé à la fin du chapitre sur la mort de Caton, l'empereur l'interrompt, se lève, très calme, revêt une robe de chambre... L'orage est passé !

Au moment de monter du *Bellérophon* sur le *Northumberland*, qui devait transporter Napoléon à Sainte-Hélène, un officier des douanes visita les bagages de l'empereur, en

présence de Marchand qui fut obligé d'échanger contre un reçu 80 000 francs en or, trouvés dans une caisse. Cette somme devait, il est vrai, être affectée dans la suite à l'usage du prisonnier. Avant la visite, on avait eu soin de cacher aux Anglais une autre somme, de 250 000 francs celle-là, que l'on répartit en huit ceintures, confiées chacune à un des Français. A l'arrivée à Sainte-Hélène, les huit ceintures furent remises à Marchand, qui resta, jusqu'à la fin de la captivité, le dépositaire de ce petit trésor, appelé par l'empereur « sa poire pour la soif. » A la fin de chaque mois, Marchand y ajoutait les économies réalisées sur les dépenses de la maison — quand il y en avait —, en sorte qu'à la mort de l'empereur, la réserve ainsi constituée montait à 300 000 francs : ils formèrent le fonds du premier codicille du testament de Napoléon. Cet or était placé dans une caisse, dont Marchand gardait la clef, et qui restait sur le bureau de l'empereur.

Que ce fût sur le *Northumberland* ou à terre, aux Briars, où l'empereur passa les six premières semaines de son exil, ou à Longwood, partout, en procédant à l'installation de son maître, Marchand s'efforçait, suivant son expression, « de le mettre dans ses habitudes ». Il disposait sur une commode, sur une table, sur la cheminée, à portée de sa main, les objets dont Napoléon se servait ordinairement, de même que les différentes pièces de son nécessaire et le beau lavabo d'argent, œuvre de Biennais, que l'on avait eu le soin d'emporter de l'Élysée. Il attachait au mur les petits portraits du Roi de Rome ou de Marie-Louise et s'ingéniait pour meubler de son mieux les misérables chambres où était désormais condamné à vivre celui qui avait occupé les palais des capitales de l'Europe !

Quand, le 10 décembre 1816, l'empereur arriva à Longwood, que depuis son débarquement dans l'île on aménageait hâtivement, il éprouva l'agréable surprise de trouver tout prêt un bain. Lui, qui en faisait un si fréquent usage, n'avait pu en prendre depuis son départ de la Malmaison, c'est-à-dire depuis plus de cinq mois. La baignoire était primitive : une grande caisse de bois, confectionnée par les charpentiers du *Northumberland*, doublée de plomb ou de zinc. Ses dimensions énormes compliquaient singulièrement la situation car

l'eau était rare sur le plateau. Il fallait aller la chercher dans des tonneaux, à un demi-mille, et la chauffer dans une chaudière trop petite. N'importe ! L'empereur, nous dit Marchand, éprouva à entrer dans ce bain « une joie d'enfant. »

Quelques jours après, on se procura à Jamestown un autre récipient moins grand dont on se servit en attendant l'arrivée d'Angleterre d'une véritable baignoire. Quant à la caisse d'abord utilisée, elle constitua dans le jardin un petit bassin.

L'empereur, on le sait, restait fort longtemps dans son bain. A Sainte-Hélène surtout, où le temps, hélas ! ne le pressait guère, il y passait souvent plusieurs heures consécutives, laissant couler un petit filet d'eau pour entretenir la chaleur. Ces bains prolongés, disait-il, atténuaient « une douleur sourde dans le côté dont il commençait à se plaindre ». Comme il ne pouvait demeurer longtemps inactif, fréquemment il appelait un de ses compagnons, Las Cases ou un autre, et causait avec lui, quand même il ne travaillait pas ou procédait à quelque dictée. Il y prenait parfois son déjeuner ou y lisait. Marchand lui avait fait fabriquer une petite table d'acajou que l'on fixait par des crochets sur les côtés de la baignoire et qui se mettait à la hauteur que l'on voulait. Il pouvait déposer dessus une tasse, une assiette, un livre ou des papiers.

La chambre de Marchand, prise sur le grenier, était juste au-dessus de celle de l'empereur et seul l'en séparait un mince plancher. Au début, il n'y couchait pas. La nuit, pour répondre au moindre appel, il s'étendait sur un matelas dans la petite pièce précédant la salle de bain. Saint-Denis et Noverraz alternaient entre eux pour être également à la disposition de l'empereur de nuit aussi bien que de jour. Il arrivait, en effet, souvent que l'empereur dormait mal, se réveillait au milieu de la nuit, appelait alors et demandait son « flambeau couvert », essayant de lutter contre l'insomnie par la lecture ou le travail.

Dans sa chambre, brûlante dès que dardait le soleil, contre les rayons duquel le toit constituait un abri insuffisant, Marchand avait installé des placards pour y ranger les effets de l'empereur. Il conservait également chez lui, dans des caisses

de maroquin, le service à dessert de Sèvres représentant différents champs de bataille, des vases et un cabaret de vingt-quatre tasses, de Sèvres également, dont l'empereur interdisait l'emploi courant par crainte de les casser.

Un jour — le 10 janvier 1816 — un mois après l'arrivée à Longwood, l'empereur gravit avec peine et descendit avec plus de peine encore la sorte d'échelle de vaisseau par laquelle on accédait à cette chambre. Il eut la curiosité d'inspecter sa garde-robe. Il revit ainsi son manteau de Marengo — sur lequel après sa mort on étendra son corps — et son costume de Premier consul, en velours cerise, brodé d'or et de soie, reliques d'un passé prestigieux qu'au moment de quitter la France, Marchand avait mises dans les bagages de l'exilé, parmi les objets les plus précieux.

L'empereur devait une fois encore grimper dans ce galetas, pour voir son fidèle Marchand qu'il savait malade. Il le trouva couché, dans une chambre si chaude, bien que portes et fenêtres fussent ouvertes, qu'il ordonna de le descendre au rez-de-chaussée et de lui dresser un lit dans la bibliothèque. Pendant tout le temps qu'il y resta, Napoléon, en allant de sa chambre au salon par la salle à manger, ne manqua pas, chaque jour, d'ouvrir la porte de communication entre cette pièce et la bibliothèque pour prendre des nouvelles du malade. Sachant que des bains étaient prescrits, l'empereur voulait qu'on utilisât sa propre baignoire, la seule qui se trouvait à Longwood. Par respect pour son maître, Marchand s'y refusa obstinément : le docteur, dit-il, en ferait venir une en bois de l'hôpital de Jamestown.

Ce docteur était le médecin anglais Verling, désigné par Hudson Lowe pour succéder à O'Meara mais que l'empereur, ne l'ayant pas demandé soi-même, refusait d'accepter et même de voir. Verling habitait Longwood, sans jamais pouvoir rencontrer son impérial client. Il espéra qu'au cours d'une de ses visites à Marchand il aurait enfin l'occasion de se trouver en présence de l'empereur. Ce fut en vain. Il s'étonnait de son peu de chance, ignorant que chaque fois que l'empereur devait sortir de sa chambre et traverser la salle à manger, on fermait à clef la porte par laquelle aurait pu passer le médecin.

Quand au bout de trois semaines, Marchand reprit son ser-

vice, il avait une fort mauvaise mine. « Tu as été touché », remarqua l'empereur qui, très sceptique en matière de médecine, ajouta : « Les médecins anglais sont habitués à traiter les chevaux. Avec de l'eau de poulet tu serais sorti de là, sans le secours de ce qu'ils appellent des remèdes héroïques. » A partir de ce moment, dans la crainte d'une rechute, Napoléon ne permit plus à Marchand de coucher sur un matelas en travers de sa porte et le força à passer ses nuits dans son lit, où un autre valet de chambre allait le chercher en cas de besoin.

Noverraz et Saint-Denis, surnommé le mameluck Ali parce qu'il avait succédé à l'authentique mameluck Roustan, assistaient Marchand pour le service personnel de l'empereur, notamment pour tous les soins de la toilette. L'empereur se levait généralement de bonne heure, sauf, ce qui arrivait malheureusement assez souvent, quand après une nuit trop mauvaise il essayait de prolonger son sommeil le matin. Dans les premiers mois de son séjour à Longwood, il montait assez fréquemment à cheval le matin. Mais il renonça bientôt à cet exercice, devenu monotone par suite du manque de variété et d'étendue du terrain à parcourir, et alors, après sa toilette du matin, toujours minutieuse, il se contentait de passer une robe de chambre ; bien souvent il ne s'habillait que dans l'après-midi. Le soir, il avait une singulière manière de se dévêtir : il enlevait ses vêtements à la hâte, les jetait au hasard et souvent c'était au vol qu'il fallait les saisir. Il se couchait et s'il voulait causer quelques instants avec la personne qui l'avait accompagné en sortant du salon, il faisait mettre son flambeau couvert dans la pièce voisine de sa chambre, dont on laissait la porte ouverte. Au bout d'une demi-heure, de trois quarts d'heure au plus, il s'endormait. On avait soin pour la nuit que sa chambre fût dans l'obscurité la plus complète.

La première fois — c'était aux Briars — que l'empereur reçut le docteur O'Meara pendant qu'il procédait à sa toilette, il était en gilet de flanelle. « Voilà, docteur, lui dit-il, ce que vos libellistes anglais appellent la cotte de mailles dont ils prétendent que je m'affuble par crainte des attentats ! Et voilà le chapeau, en montrant celui qui était sur une chaise, qu'ils affirment être doublé d'acier ! » « C'est par de semblables

mensonges, ajouta-t-il, que vos compatriotes sont abusés sur mon compte. » Et comme le médecin protestait, assurait que la vérité commençait à percer, que notamment les personnes l'ayant approché depuis son arrivée à Sainte-Hélène étaient entièrement revenues de leurs préventions contre lui et se déclaraient toutes enchantées de son gracieux accueil : « Elles s'imaginaient donc que j'étais une bête bien noire », dit-il en riant.

En plus de ceux que nous avons cités, le personnel français de la maison se composait de quelques hommes très sûrs, remplissant les fonctions de maître d'hôtel, valet de pied, huissier, cuisinier, piqueur, etc. En outre, pendant la première année, douze matelots anglais du *Northumberland* furent attachés au service de l'empereur mais aucun à sa personne proprement dite. Un fut employé à l'office, deux à l'argenterie, trois à la cuisine, six à l'écurie, où se trouvaient quatre chevaux de voiture et six de selle. Quelques Chinois furent affectés à des travaux de nettoyage ou de jardin. Si Anglais et Chinois étaient nourris à part, les Français formaient deux tables : celle de Marchand, pour lui et le maître d'hôtel, et la table d'office, à laquelle s'asseyaient, en plus des domestiques de l'empereur, ceux de ses compagnons. Tout était parfaitement réglé, sous la haute administration de Montholon, qui s'était peu à peu chargé d'une direction ressortissant plutôt des attributions du grand-maréchal Bertrand. Chacun connaissait ses devoirs : tous s'en acquittaient avec la plus complète bonne volonté.

A la table de l'empereur, à laquelle étaient conviés ses compagnons, le maître d'hôtel assurait le service. Le chef d'office plaçait lui-même le dessert. Ali et Noverraz, l'un à droite, l'autre à gauche derrière l'empereur, le servaient seul, laissant à d'autres le soin des divers convives. Quand l'empereur prenait un repas dans sa chambre, ce qui arrivait fréquemment, surtout le matin, le maître d'hôtel accompagnait les plats jusqu'à la salle de bain, qu'il fallait traverser, et les remettait au valet de chambre de service. Dans ce cas, Marchand les présentait lui-même à l'empereur.

Le rôle de Marchand ne se bornait pas à ces fonctions de valet de chambre proprement dites.

L'empereur, on le sait, écrivait rarement lui-même. Sa main ne suivait pas le mouvement trop rapide de sa pensée. Son écriture était illisible, pour lui-même comme pour les autres. Aussi, dictait-il. Il dictait à Las Cases, à Gourgaud, à Montholon, à Bertrand. Dans les débuts surtout, plusieurs copistes n'étaient pas inutiles pour mettre au net les dictées recueillies par l'un ou par l'autre. Si Las Cases utilisait le plus souvent son fils pour ce rôle de copiste, Marchand et Saint-Denis, qui avaient l'un et l'autre une écriture très lisible et une instruction suffisante, furent aussi employés. Le départ de Las Cases, puis celui de Gourgaud laissèrent à Montholon et à Bertrand seuls le soin de servir de secrétaires à l'empereur. Tout naturellement, à partir de ce moment et bien que désormais les dictées fussent moins nombreuses, que le travail se ralentît considérablement, l'empereur employa davantage Marchand, lui dicta directement et ne se borna plus à lui laisser recopier un chapitre écrit par un autre.

Ces dictées avaient lieu de jour et parfois de nuit, au cours d'une insomnie. La première fois que Marchand prit ainsi la plume, surpris par la rapidité du débit de l'empereur, il voulut lui faire répéter une phrase. « Continuez, » se contenta de dire l'empereur sans s'interrompre. Marchand se le tint pour dit. Bientôt, pour gagner du temps, au lieu de se servir d'une plume qu'il fallait tremper dans l'encre — le stylo n'était pas inventé ! — Marchand eut soin de disposer devant lui une douzaine de crayons taillés d'avance.

Marchand a ainsi recueilli quelques-uns des fragments qui figurent dans les *Mémoires* de Napoléon, notamment le chapitre sur « le suicide », celui sur « Mahomet », et surtout le *Précis des guerres de César*. « Tu pourras, remarqua l'empereur, dire à tes enfants que tu as écrit cet ouvrage sous ma dictée. » Il ne figure pas cependant dans les deux premières éditions des *Mémoires*. Publié à part par les soins de Marchand, en 1836, il a été reproduit dans le tome 32 de la *Correspondance de Napoléon Ier*.

Marchand remplissait aussi souvent auprès de son maître l'office de lecteur, et cela depuis les premiers jours de la captivité. Il lui lisait quelques pages, soit pendant un de ses

interminables bains, soit surtout le soir, quand il était couché, ou la nuit, s'il ne pouvait trouver le sommeil.

Ce travail de secrétaire, ajouté à ses autres obligations, laissait d'autant moins de temps libre à Marchand que l'empereur, homme essentiellement d'habitude, le faisait appeler souvent pour une raison ou pour une autre. Aussi ne quittait-il que bien rarement les limites de Longwood. Dans ses courtes promenades sur le plateau, il emportait généralement un calepin, des crayons, une boîte à aquarelle aussi, achetée en passant à Madère. Il dessinait bien et prenait force croquis. Il prit ainsi entre autres une vue de la maison et du jardin, remarquablement exacte, paraît-il, et la donna au jeune Tristan de Montholon, sans cesse auprès de lui pour lui demander un dessin. Ravi, l'enfant porta l'aquarelle à ses parents. Quelques jours après, Balcombe, le propriétaire des Briars, chez qui l'empereur avait passé les six premières semaines de son séjour à Sainte-Hélène, la vit et la trouva si intéressante qu'il en offrit 25 livres. Le jeune Tristan ne voulut pas s'en dessaisir. Quand madame de Montholon revint en Europe, en 1818, elle eut soin de l'emporter... malheureusement ! Peu de temps après, en effet, elle disparut au cours d'un incendie qui éclata chez madame de Montholon, pendant son séjour à Bruxelles.

Une autre vue de Longwood, dessinée par Marchand et donnée par lui à l'empereur, le 1er janvier 1820, existe toujours et se trouve, croit-on, chez le propriétaire du manuscrit des *Mémoires* de Marchand. Elle a été assez souvent reproduite. Elle donne de la maison et surtout du jardin un aperçu intéressant mais qui, pour l'ensemble, laisse à qui n'a pas vu les lieux une impression de grandeur bien différente de la réalité.

Le bruit courut un jour que sur un navire arrivé à Sainte-Hélène se trouvait un botaniste, jardinier à Schœnbrunn, envoyé par l'empereur d'Autriche pour étudier la flore de l'île. Marchand, qui jamais n'allait en ville, demanda l'autorisation de se rendre à Jamestown. Il trouva le botaniste encore couché dans la maison où il était descendu et lui demanda, assez naïvement, s'il n'apportait pas une lettre de Marie-Louise pour l'empereur ! Naturellement, il n'en

avait aucune mais, en grand mystère, le botaniste lui en remit une pour lui, Marchand, confiée par la mère de celui-ci qui, nous l'avons dit, avait suivi le Roi de Rome à Vienne. Marchand remonta en hâte à Longwood, tout joyeux, tout ému aussi, entra chez l'empereur, tenant à la main la lettre qu'il n'avait pas voulu ouvrir, se doutant qu'elle contenait peut-être un message dont il n'était pas le destinataire. Devant l'empereur, il la décacheta. Sous l'enveloppe, il trouva une lettre pour lui, de sa mère, et un papier soigneusement plié, avec ces mots écrits dessus : « Cheveux du Roi de Rome ». L'empereur s'en saisit : c'était une adorable boucle de cheveux blonds. L'empereur la contempla longuement puis, sur son ordre, Marchand la plaça dans le nécessaire, auprès d'une mèche de cheveux de Joséphine qu'après la mort de cette princesse on avait envoyée à l'île d'Elbe. Dans la suite, quand Napoléon sera mort, ces deux mèches resteront entre les mains de Marchand, pieusement conservées dans un reliquaire.

Par une indiscrétion, Hudson Lowe eut connaissance de l'introduction clandestine d'un message à Sainte-Hélène : il renvoya aussitôt en Europe le botaniste coupable du double crime d'avoir apporté à un père des cheveux de son fils, à un fils une lettre de sa mère.

L'empereur eut de bonne heure le sentiment que ses jours ne se prolongeraient pas longtemps. A diverses reprises, il le dit à ses compagnons.

Dès 1816, quand on parla de lui construire une nouvelle maison, baptisée d'avance Longwood New House, pour remplacer la bicoque vraiment trop misérable de Longwood Old House, et qu'on lui en montra le plan : « J'aimerais beaucoup mieux, dit-il, quatre ou cinq cents volumes : j'en jouirais. Il faudra cinq ans pour bâtir cette maison, et alors j'aurai besoin d'un tombeau. » Cinq ans après il mourait. On construisit cependant cette maison, qu'il ne devait jamais habiter et qui s'élève à quelques centaines de pas de l'ancienne. Bien qu'il s'y intéressât fort peu, convaincu de ne jamais avoir à l'utiliser, il lui arrivait parfois de jeter un coup d'œil distrait sur les travaux en cours. Un dimanche, quand elle était presque sur le point d'être terminée, il en parcourut les différentes pièces, seul avec Marchand. Il visita même

la cuisine et l'office, « ne se doutant pas, remarque Marchand, que les pierres sur lesquelles il marchait serviraient à la construction de son tombeau. » Effectivement, quand il mourut, pour construire sa tombe, véritable forteresse de pierre, dans laquelle les Anglais prirent autant de précautions pour enfermer son corps et rendre impossible un enlèvement clandestin qu'ils en avaient pris de son vivant pour prévenir une évasion, on se servit, à défaut d'autres matériaux, de dalles prises dans la cuisine de Longwood New House. Quatre d'entre elles, on ne l'ignore pas, sont actuellement aux Invalides.

Peu à peu le vide se faisait autour de l'empereur. Sans aucune illusion à ce sujet, il sentait, sans le dire, les pensées de tous dirigées vers l'Europe, il savait que pour eux sa mort serait la délivrance. « Avant deux ans, laissa-t-il échapper un jour, vous retournerez en Europe. Vous y retrouverez vos familles ; vos parents vous entoureront et voudront connaître jusqu'à la moindre circonstance de mon existence sur ce misérable rocher. Vous y jouirez de la considération attachée aux gens de bien... »

A la fin de 1816, Las Cases partit le premier. Puis, en 1818, successivement Gourgaud, madame de Montholon et son fils, O'Meara lui-même, son médecin. Le jour du départ de madame de Montholon, son mari l'accompagna jusqu'au bateau. L'empereur resta seul à Longwood. Pour la première fois, il se promena avec Marchand dans le jardin. Promenade mélancolique, suivie d'une soirée non moins mélancolique. « Ce qui se passe chez les Montholon, murmura l'empereur, se passera bientôt chez les Bertrand. La pauvre grande-maréchale n'est-elle pas aussi souvent malade? Habituée à être entourée, elle ne se fait guère à notre existence. Elle jette souvent les regards sur le passé... » Et cette soirée se déroula dans un tête-à-tête assez bref : à neuf heures, après s'être fait lire quelques pages du *Mahomet* de Voltaire, l'empereur congédia son serviteur.

L'idée de la mort n'effrayait aucunement Napoléon. Il y avait été si souvent exposé — bien plus de fois qu'on ne l'imagine généralement ! « N'est-elle pas un bienfait pour moi? avouait-il un jour à Marchand. Je ne ferai rien pour l'avancer mais je ne tirerais pas la paille pour vivre. » Et comme après

quelques jours de malaise sa santé semblait s'être rétablie, ce dont Marchand le félicitait : « N'en crois rien, mon fils, lui dit-il en lui pinçant l'oreille, avec ce geste familier, indice chez lui de faveur et de bonne humeur. Je n'ai plus longtemps à vivre. C'est là, ajouta-t-il, en montrant la région du foie. La nature m'accorde un moment de répit mais la mort reprendra le dessus pour m'abattre complètement. »

Afin de lutter contre cette douleur dans le côté, en plus des bains prolongés, il se frictionnait et se faisait frictionner fortement avec de l'eau de Cologne. Son médecin O'Meara lui avait prescrit des pilules, en avait préparé quelques-unes d'avance et les avait laissées à Marchand avant de quitter Sainte-Hélène, ainsi qu'une solution pour frictionner, en cas de besoin, les jambes de son maître. « Pour ceci, répondit l'empereur quand Marchand lui parla de ces deux ordonnances, c'est bon, mais pour tout ce qui doit entrer dans mon estomac, tu peux le jeter au feu. » Napoléon ne croyait pas à l'efficacité des remèdes, il en avait horreur. Le seul qu'il acceptait, qu'il provoquait même quand il en sentait le besoin, c'était la diète.

Le 1er janvier de cette année 1821 qu'il devait commencer et non terminer, chacun, selon l'habitude, lui offrit ses souhaits.

— Et toi, dit Napoléon à Marchand, que me donnes-tu pour mes étrennes?

— Sire, l'espoir de voir votre Majesté se rétablir bientôt et quitter un climat si contraire à sa santé.

— Ce ne sera pas long, mon fils, ma fin approche. Je ne puis aller loin.

Et comme Marchand lui disait quelqu'une de ces phrases par lesquelles on endort un malade : « Il en sera, répondit l'empereur, ce que le Ciel voudra. »

Dans les dernières semaines, à la fin de mars 1821, Antommarchi, devant la répugnance de l'empereur à prendre de l'émétique, jugée indispensable par le médicastre, proposa à Marchand de « préparer une boisson émétisée et de la mettre sous la main du malade sans l'en prévenir. » Marchand refusa de se prêter à cette tromperie.

Bertrand, qui connaissait la proposition et en ignorait le

refus, entrant quelques instants après dans la chambre, commit l'imprudence de demander à l'empereur comment il se trouvait de cette boisson. L'empereur, qui ne se doutait de rien auparavant, appela Marchand : « Depuis quelle époque, Monsieur, s'écria-t-il, en cessant de le tutoyer, vous permettez-vous de m'empoisonner en mettant sur ma table des boissons émétisées? Est-ce ainsi que vous justifiez ma confiance? Sortez ! »

Marchand se disculpa, expliqua qu'il avait refusé l'offre d'Antommarchi. La colère de l'empereur se retourna contre le médecin, et comme celui-ci déclarait que c'était mettre ses jours en danger de ne pas prendre ce remède : « Eh bien, Monsieur, riposta l'empereur, vous dois-je des comptes? Croyez-vous que la mort pour moi ne soit pas un bienfait du Ciel? »

Le 3 mai cependant, l'avant-veille de la mort, Marchand se laissa convaincre par Montholon et par Bertrand et consentit à délayer dans un peu d'eau du calomel dont le nouveau médecin Arnott déclarait l'usage absolument indispensable. L'empereur avala péniblement le breuvage, croyant prendre de l'eau sucrée, mais s'aperçut presque aussitôt de la supercherie. « Tu me trompes aussi, » murmura-t-il en jetant sur Marchand un regard à la fois triste et affectueux. Marchand en fut bouleversé. Une demi-heure seulement plus tard il se rassura, quand le malade lui demanda un peu d'eau rougie. « C'est bien bon, dit l'empereur, c'est bien bon. » Marchand comprit que son maître avait pardonné.

En prenant ses dernières dispositions, Napoléon n'oublia pas son serviteur. Non seulement il le désigna pour être son exécuteur testamentaire avec Bertrand et Montholon, non seulement il lui légua une somme de 450.000 francs, mais quinze jours avant sa mort, le 20 avril, s'étant fait apporter par lui un collier de diamants qu'au moment de quitter la Malmaison la reine Hortense l'avait supplié d'emporter : « Cette bonne Hortense, lui dit-il, me l'a donné en pensant que je pourrais en avoir besoin. Je crois sa valeur de 200.000 francs. Cache-le autour de ton corps. Je te le donne. J'ignore dans quel état sont mes affaires en Europe. C'est la seule valeur dont je puisse disposer. » Et il ajouta :

« Marie-toi honorablement. Fais ton choix dans les familles des officiers ou soldats de ma vieille garde. De retour en France, tu feras en sorte de voir l'impératrice et mon fils. Lorsque celui-ci aura atteint sa quinzième année, tu lui remettras les objets dont je te fais dépositaire pour lui et vous l'engagerez à reprendre son nom de Napoléon. »

Cette dernière prescription, on le sait, Marchand fut dans l'impossibilité de l'exécuter. Quant au collier de diamants, il le remit dans le nécessaire où il était auparavant, ne pouvant se décider à le porter sur lui. Cette générosité de l'empereur, il l'écrit, le gênait terriblement. Il craignait que l'on n'attribuât à de l'intérêt l'empressement avec lequel il soignait son maître.

■ ■

Les *Mémoires* de Marchand sont remplis d'anecdotes du genre de celles dont on vient de lire un aperçu. Le style en est simple, clair, exempt de toute recherche d'une vaine littérature. Les événements y sont racontés de façon très vivante, sans que l'auteur essaye de produire des effets ou de se mettre en valeur. Leur intérêt est considérable, non par suite de révélations sensationnelles que l'on y chercherait vainement, mais par leurs détails, infiniment touchants à force d'être méticuleux, sur la vie journalière de l'empereur. Ce n'était pas, on le sent, un homme que servait Marchand : c'était presqu'un dieu auquel il avait consacré son être entier.

Mais tout cela n'est pas de l'Histoire, dira-t-on, c'est tout au plus de la « petite histoire » ! Avec Napoléon, il n'y a pas de « petite histoire ». L'homme est si formidable qu'il grandit tout ce qu'il touche. Pour la période surtout de la captivité, pendant les cinq années de son agonie, les faits les plus menus en apparence prennent de l'importance. Par leur succession, quelque insignifiants qu'ils puissent parfois paraître, ils nous aident à mieux comprendre la grandeur d'âme de cet homme tombé de si haut, réduit à se débattre au milieu de détails lamentables après une existence si prodigieuse.

Aussi est-il infiniment regrettable que l'on ne se décide pas à publier ces *Mémoires*. Ce serait une belle page écrite pour

la gloire de l'empereur, une page sinon capitale du moins fort intéressante ; ce serait une importante contribution apportée à l'histoire de la captivité. Cette publication a été annoncée, ici-même, il y a quelques années. Pourquoi le détenteur du manuscrit ne se décide-t-il pas à lui donner la publicité à laquelle, de son vivant, a pensé Marchand lui-même ?

Une copie de ce magnifique document existe à Paris, dans une bibliothèque publique, ignorée du public, à peine connue des historiens qui s'occupent plus spécialement de Napoléon. Deux seulement de ceux-ci lui ont fait discrètement quelques emprunts : Frédéric Masson, pour son *Napoléon à Sainte-Hélène*, et M. Octave Aubry pour son *Sainte-Hélène*, admirable synthèse de tout ce que l'on peut puiser sur la captivité dans les sources françaises et même anglaises.

Un des malheurs dont souffrit Napoléon à Sainte-Hélène fut certainement de vivre dans la promiscuité complète de personnages de second, de troisième plan, comme étaient les compagnons de son exil. Aucun n'est vraiment supérieur, ni par l'intelligence ni par la science. Parmi eux toutefois, il s'en trouve un, sans qualités cérébrales peut-être transcendantes mais qui l'emporte assurément sur les autres par le cœur, par le dévouement, par le désintéressement : c'est Marchand — et dans de pareilles circonstances c'est beaucoup. Ses descendants honoreraient grandement sa mémoire en publiant les *Souvenirs* écrits par lui non pour se glorifier soi-même mais pour laisser un témoignage de ce qu'il a vu et par là servir son maître au delà du tombeau.

ERNEST D'HAUTERIVE

POTENTIELS DE GUERRE

La guerre actuelle a posé un problème qui, du temps de Napoléon, même secondé par Daru, pouvait passer pour accessoire : l'économique. Le vice-amiral Castex, dans une préface magistrale à un livre récent consacré à l'*Économie de guerre* par M. André Piatier, a montré comment la guerre est « une ». Un Viennois, M. Stéphan Possony, a pu écrire, récemment, un ouvrage très suggestif sur l'*Économie de la guerre totale*. En effet, pas plus que la guerre terrestre, la guerre aérienne ou la guerre politique, la guerre économique ne forme un compartiment isolé des autres, constituant un tout autonome. Une littérature énorme a paru, à ce sujet, en ces dernières années ; elle a eu une vogue considérable, surtout en Allemagne, où Ludendorff avait été un des précurseurs et initiateurs de cette science nouvelle : la *Wehrwissenschaft*, qui a essaimé et a donné depuis peu naissance à la *Wehrwirtschaft*.

La guerre « totale » n'est pourtant pas une notion si nouvelle et inédite. Elle est apparue dans toutes les luttes vitales, luttes d'extermination où il s'agissait, pour les belligérants, de vivre ou de périr. Telles furent les guerres anglo-hollandaises du XVIIe siècle, de caractère uniquement maritime, et, aussi, celles où il s'est agi de sauver l'Europe d'un « perturbateur » aspirant à l'hégémonie, qu'il s'appelât Charles-Quint ou Guillaume II ou Adolf Hitler.

L'ensemble des guerres de la Révolution et de l'Empire

fournit un exemple, déjà suffisamment caractérisé, de guerre totale. Souvenons-nous de la fameuse proclamation de la Convention du 24 août 1793 : « Les jeunes gens iront au combat ; les hommes mariés forgeront les armes et transporteront les subsistances ; les femmes feront des tentes, des habits et serviront dans les hôpitaux ; les enfants mettront le vieux linge en charpie ; les vieillards se feront transporter sur les places publiques pour exalter le courage des combattants. »

Sous Napoléon Ier, les adversaires ont cherché à se terrasser dans l'ordre économique et financier. L'Angleterre tenta de tirer le maximum de rendement du blocus maritime et Napoléon riposta par le blocus continental, qu'il qualifiait de « la plus formidable machine de guerre qu'on ait jamais combinée ». Le Comité de Salut public, Pitt et Napoléon ont été, eux aussi, sans s'en douter, les protagonistes de la « guerre totale ». Vers 1807-1809, l'Angleterre eut plus de six cent cinquante mille hommes sous les armes, pour une population de neuf millions d'âmes. Si cette notion s'affaiblit, par la suite, au cours du XIXe siècle, c'est que ce dernier ne fut jalonné que de guerres relativement courtes : seule, la guerre de Sécession américaine, insuffisamment étudiée et connue, forme comme un trait d'union entre les luttes gigantesques du Premier Empire et de 1914-1918.

Un des aspects essentiels de la guerre totale est la lutte économique. « S'il est rare, écrit le même amiral Castex, que l'arme économique puisse, à elle seule, obtenir la décision, s'il est certains exemples, rares aussi, où ses effets sont négligeables, on peut dire que, dans la généralité des cas, elle contribue puissamment au succès, en préparant le terrain ennemi, en le minant, en le rendant plus sensible à la défaite militaire et en facilitant celle-ci quand, ce qui arrive presque toujours, cette sanction par les armes reste absolument indispensable. Il est incontestable que les coups portés sur les champs de bataille, lorsqu'ils s'adressent à un organisme affaibli par ailleurs, ont une portée accrue et très supérieure à ce qu'elle aurait été si le dispositif adverse avait conservé l'intégrité de sa résistance matérielle, physique et morale. »

L'histoire de la guerre de 1914-1918 est l'illustration de

cette théorie. La guerre que nous vivons en est une autre, peut-être encore plus probante.

C'est, du reste, ce que semblaient avoir compris avant nous les Allemands. Avec leur esprit systématique habituel, ils ont élaboré une philosophie et une science de ces questions ; ils les ont même professées dans des chaires de leurs principales universités. Ils ont mis sur pied une véritable science de la stratégie économique.

Nous avons suivi cet exemple et, sous l'impulsion de penseurs et de théoriciens comme le vice-amiral Castex lui-même qui fut, on le sait, le premier directeur et animateur du Collège des Hautes études de Défense nationale, où collaboraient les représentants qualifiés des principaux ministères et organismes militaires et civils (et qu'il faudra peut-être bien rouvrir, ainsi que les principales écoles d'études supérieures militaires, si la guerre devait durer longtemps), nous avons, en France, étudié la « stratégie économique » avant de la pratiquer dans le réel, en compagnie de nos Alliés britanniques, eux aussi préparés à cette tâche par les expériences et enseignements de leur célèbre « Collège de Défense impériale ». La guerre économique, la stratégie économique qui en est l'instrument, la servitude économique qui en est la conséquence, se manifestent, avec toute leur intensité, dans les luttes forcenées où l'on s'efforce d'abattre l'adversaire par tous les moyens. La guerre actuelle est une de celles-là et les Allemands nous le prouvent, à chaque instant, en faisant intervenir dans la lutte des instruments de guerre inédits, auxquels les Alliés ripostent par le resserrement progressif, et impitoyable, de leur étreinte économique.

L'interdépendance de la stratégie économique et des stratégies militaires présente de multiples faces. Dans son domaine propre, la première prend des mesures capitales pour la défense du pays : elle accroît ses ressources, fait face à ses besoins multiples, interdit les exportations de denrées utiles à la guerre, contrarie le ravitaillement de l'ennemi sur les marchés extérieurs. Elle impose même, souvent, sa volonté à la stratégie militaire, et surtout à la stratégie navale. C'est à cette dernière qu'elle demande, en effet, d'assurer les communications maritimes et d'attaquer celles de l'adversaire :

stratégie économique et stratégie navale sont comme deux sœurs jumelles. Le militaire est même, fréquemment, contraint, quelle que soit son arme, de se plier à la servitude économique. M. André Piatier a même pu dire, avec raison, « que le soldat doit maintenant se faire économiste ».

Ce n'est pas d'aujourd'hui. N'a-t-on pas dit d'Amsterdam du temps jadis qu'elle était « bâtie sur des carcasses de harengs », et les guerres menées par la Hollande n'ont-elles pas eu souvent comme objet principal la protection de la pêche de ce démocratique poisson? Napoléon n'a-t-il pas mis en œuvre tous ses moyens militaires pour assurer l'efficacité de la machine de guerre économique de son invention qu'était le blocus continental? Pendant la guerre de Sécession américaine, les Fédéraux entreprirent la conquête de la vallée du Mississipi, pour une part, dans le dessein d'intercepter le ravitaillement en blé des Confédérés, qui leur parvenait du Texas et de l'Arkansas. De même, Ludendorff, en 1917-1918, bâtit son système de « paix orientales » avec la Russie et la Roumanie, avec l'espoir, d'ailleurs fallacieux, d'en tirer céréales, viandes, fourrages, chevaux et pétroles. Le début de cette guerre révèle des préoccupations et des besoins analogues chez les dirigeants du boulimique Reich.

Aussi l'un des éléments essentiels, dans la préparation et l'acquisition de toute victoire, est-il l'évaluation des ressources des différents combattants, de ce qu'on appelle, d'un mot devenu à la mode, leur « potentiel de guerre ».

Les Allemands, habiles jongleurs en statistiques, n'ont pas manqué de se livrer à ce sport. Il est de règle de faire dire ce qu'on veut à la statistique, en général, et à la statistique économique, en particulier. L'Allemagne est une véritable virtuose en ce jeu balancé puisqu'elle proclamait, avant la guerre, tantôt, qu'elle était dans l'impossibilité de se procurer les matières premières indispensables à son existence, et qu'il lui fallait la moitié de l'Europe et des colonies, tantôt, au contraire, qu'elle possédait des approvisionnements tels qu'elle était en état de soutenir « n'importe quelle guerre ».

Les statisticiens allemands n'ont pas, d'ailleurs, manqué de jauger le potentiel économique de celui de leurs adversaires que l'auteur de *Mein Kampf* a toujours considéré

comme le plus important à abattre, la France, à laquelle il prodigue, encore aujourd'hui, sur le front, des gentillesses de propagande, cousues de fil blanc et, bien entendu, intéressées. C'est ainsi qu'en 1937, le lieutenant-colonel Leyers publia, dans la revue officieuse, mais d'une haute tenue scientifique, qu'est la *Militär Wissenschaftliche Rundschau*, deux articles sur « l'industrie des armements en Europe ». Il y déclarait notamment : « L'industrie privée française est organisée de telle sorte qu'elle peut se transformer rapidement en industrie de guerre. S'il est acquis que, étant donnés ses énormes besoins, l'industrie lourde française manque, dans une certaine mesure, de charbon et de coke, il n'est pas douteux non plus que ce déficit soit facile à combler en cas de guerre et que la France possède l'industrie des armements la plus puissante, non seulement d'Europe mais du monde entier. » Dans le *Völkischer Beobachter*, le capitaine von Zeska ne craignait pas non plus d'affirmer que « la France, avec son industrie de guerre, est non seulement capable de satisfaire à tous les besoins de son armée, mais encore, et dans une large mesure, aux besoins de ses alliés ».

En 1935, l'organisme, célèbre en Allemagne et dans le monde entier, connu sous le nom de *Institut für Konjunkturforschung*, — nous empruntons ces renseignements à l'excellent ouvrage paru, quelques semaines avant la guerre, sous la signature de M. André Labarthe : *la France devant la guerre, la Balance des Forces* —, avait tenté de dresser le tableau des proportions qui reviennent à chacune des principales nations dans le domaine de la capacité industrielle. Il attribuait, à cette époque, 44 p. 100 aux États-Unis, 11 à 12 p. 100 à l'Allemagne, 10 p. 100 à l'Angleterre, 7 p. 100 à la France, 14 p. 100 à l'U.R.S.S., 3 p. 100 à l'Italie. Les grandes démocraties, États-Unis, Angleterre, France, totaliseraient donc 61 p. 100. Il est du reste certain que la part de l'Empire britannique s'est encore accrue, en ces toutes dernières années, par suite de l'équipement industriel intense de grands dominions comme le Canada, l'Australie, la Nouvelle-Zélande.

La situation s'est également améliorée, à certains égards, en faveur du Reich, du fait de l'annexion de l'Autriche, du rapt de la Tchécoslovaquie et de la Pologne. L'utilisation de

certains «potentiels», comme le russe et l'américain, reste grevée de nombreux aléas. M. A. Labarthe part du fait, à son avis fondamental, que « la capacité totale d'une économie n'est pas la somme des capacités propres des différentes branches de cette économie ». De même, « le potentiel économique n'est pas la somme des possibilités de production mais la somme des possibilités de production qui peuvent être mises en œuvre ». Rien de plus délicat, par conséquent, que l'évaluation exacte du potentiel de guerre d'un pays déterminé.

Il semble tout d'abord que les nécessités de la guerre moderne absorberont la totalité des forces économiques nationales. Mais le général allemand Thomas a bien été obligé de convenir, dans un article intitulé « Plans économiques et défense nationale », de la revue *der Vierjahresplan*, de janvier 1939, qu' « il se produira exactement ce qui se produit actuellement pour les grands programmes d'utilité publique dont l'exécution se heurte, sans cesse, à des impasses et trouve finalement ses limites dans les disponibilités en matières premières ou mi-ouvrées ». M. Possony est encore plus pessimiste puisqu'il déclare qu' « aucune nation n'a un volume de production suffisant pour faire face, même approximativement, aux besoins d'une guerre », ce qui n'empêche point, d'ailleurs, les hommes de s'entre-tuer quand ils en ont véritablement envie.

S'il est vrai qu'il soit encore possible, en Allemagne même, de procéder à de nombreuses mutations ou transformations techniques qui augmentent encore la production de guerre, il n'est pas moins exact que l'activité des industries française et britannique est bien plus loin que l'allemande d'être portée à la limite du potentiel de guerre : elles ne sont pas encore, de l'avis de M. Labarthe, poussées au niveau de « surmenage » de l'Allemagne, et c'est fort heureux.

De plus, nonobstant le mépris magnifique professé par les États totalitaires à l'égard de l'argent, et surtout de l'or, la France et l'Angleterre possèdent des stocks d'or encore considérables qui leur ouvrent des possibilités presque infinies d'approvisionnement extérieur. Les stocks visibles en millions d'onces d'or fin étaient en 1938 : pour les États-Unis, 414,5 ; pour l'Angleterre, 76,8 ; pour la France, 69,4 ; pour

l'U.R.S.S., 33,0 ; pour la Tchécoslovaquie, 2,7 ; pour l'Allemagne, 0,8, sans parler des investissements nationaux à l'étranger ; ceux de la seule Grande-Bretagne se chiffraient par 3 000 millions de livres sterling.

La situation géographique de l'Allemagne accroît encore ses chances d'échec dans le cas d'une guerre contre une coalition démocratique. Une revue militaire italienne, *Nazione militare*, écrivait, en mai 1935 : « Le fait que ses principales sources de matières premières sont situées sur ses frontières, pays rhénan, Haute-Silésie, Westphalie, constitue pour l'Allemagne un désavantage certain... Dans le cas d'une guerre longue, tout dépendrait des livraisons en matières premières que certains États baltes voudront consentir. »

Il est donc essentiel, pour un pays en état de guerre, de pouvoir ravitailler et entretenir le potentiel économique national et, pour l'adversaire, d'y mettre obstacle. Aussi, pour des pays aussi vastes et riches en matières premières que les États-Unis et la Russie, la défensive constitue, de l'avis de l'écrivain militaire allemand, le docteur Paul Rupprecht, « la forme la plus forte du combat ». Il en va de même pour la France, grâce à sa ligne Maginot et à son alliance avec l'Angleterre qui lui garantit l'arrivée de ses importations en charbon et en pétrole. « La situation de l'Allemagne est tout à fait différente. La guerre mondiale l'a démontré », avouait le même écrivain dans le *Militär Wochenblatt*, du 16 décembre 1938.

On voit donc quel rôle joue dans un empire comme le nôtre une marine capable d'assurer la liberté des communications extérieures. Les ressources que l'Empire français peut mettre à la disposition de la métropole sont, sans doute, inférieures à celles de l'Empire britannique. Mais M. Guy Lacam, dans son *Inventaire économique de l'Empire*, affirme que « la France, aidée par ses colonies, pourrait subvenir presque intégralement à ses besoins en matières alimentaires » [1].

Alors que les centres industriels allemands ne peuvent reculer dans l'espace et sont justiciables de destruction aérienne inéluctable, les colonies, en premier lieu l'Afrique

1. Cette question sera traitée prochainement dans un article de la *Revue de Paris* par M. G. Bouthoul.

du Nord mais aussi le Canada, l'Inde, l'Indochine pourraient, grâce à leur éloignement, échapper pratiquement à la menace aérienne et, du jour où la métropole les aura équipées en industries de guerre, notamment aéronautiques, augmenter considérablement le potentiel de guerre des mères-patries française et britannique. La vieille formule de la métropole-atelier, recevant ses matières premières de son Empire, sera remplacée par la doctrine nouvelle d'une industrie se créant sous d'autres latitudes.

Toutefois, l'Allemagne a cherché à augmenter, par tous les moyens possibles, son potentiel de guerre depuis 1933. Le Reich acculé à l'offensive foudroyante, pour essayer de prendre ce qui lui manque devait attaquer avec le maximum de moyens. « Les besoins de la guerre, écrit le général Thomas, n'ont d'autre limite que la capacité de production du pays en sa totalité. » Toutefois, le docteur Grüning, dans de symptomatiques articles de la *Militär Wissenschaftliche Rundschau*, redoute que la baisse de la production nationale, en temps de guerre, ne soit de 10 p. 100, 20 p. 100 et peut-être même 30 p. 100. Ceux qui ont menacé le monde démocratique avaient négligé sans doute cet effet des premiers coups de canon.

M. André Labarthe a essayé de jauger les forces de notre adversaire. Il commença par le problème de la main-d'œuvre. Toutes les ressources de la nation ont été mobilisées, le 22 juin 1938, par le décret Gœring. L'Allemagne en manque à tel point, dans l'industrie, malgré l'appoint des femmes et des artisans, que trente mille ouvriers agricoles ont été appelés d'Italie, que cent quinze mille prisonniers de droit commun sont employés dans les usines ou les carrières et que les Polonais sont transportés en masse dans le Reich agricole.

Les excès de la préparation militaire et sportive ont tari le recrutement des ingénieurs et des chimistes qualifiés. La grande association technique V.D.I. (Association des ingénieurs allemands) a poussé le cri d'alarme : depuis 1928, le nombre des étudiants a diminué de moitié dans les universités. L'industrie manque, cette année, de dix huit mille ingénieurs. Les persécutions juives ont enrichi le potentiel intellectuel

américain, anglais, français, appauvri celui du nazisme : c'est la revanche de la révocation de l'édit de Nantes.

M. A. Labarthe a également passé en revue la puissance des principales industries de guerre. Il nous est impossible de le suivre dans tous les détails de sa recherche. Il a cependant surpris, chez les représentants les plus officiels de la statistique allemande, notamment ceux de l'Institut de Conjoncture, des aveux significatifs. La plupart des entreprises ont atteint un chiffre de production maximum ; s'il était encore accru, cela entraînerait une augmentation de frais généraux dépassant l'accroissement des profits.

Le surmenage de la main-d'œuvre, l'effort considérable demandé au cours des années 1937 et 1938 ont fait sensiblement baisser le rendement individuel ; la diminution de la valeur technique des ouvriers nouveaux, hâtivement recrutés, a aggravé la chute du rendement des entreprises, indépendamment de l'augmentation des charges sociales, des impôts, des cotisations obligatoires aux organisations corporatives de toute nature.

Si l'on prend, comme exemple, la seule production de charbon, on peut craindre pour l'Allemagne de graves baisses de rendement pendant cette période de guerre, provenant de ses difficultés de transport, et surtout du manque de wagons. A cette déficience, le Reich essaie de remédier par le développement de son système de canaux : stratégiquement, les transports de charbons qui, sur 184,5 millions de tonnes, proviennent, pour 150 millions, des régions occidentales, devront utiliser les mêmes voies et moyens de communication qui desserviraient le front de bataille : c'est un handicap qui pourra être fort dangereux.

La supériorité de l'Entente est, à cet égard, écrasante, si l'on songe que la production des seuls États-Unis fut portée à plus de 600 millions de tonnes par an pendant la dernière guerre et que le charbon indispensable au front serait, pour une grande part, importé sous forme de matériaux, partiellement ou totalement manufacturés. La situation de l'Allemagne est encore moins favorable pour ses approvisionnements en métaux.

Malgré l'annexion de l'Autriche et la création des aciéries

de Linz, l'Allemagne ne pourra subvenir à ses besoins en minerai national que jusqu'à concurrence de 50 p. 100 de sa production industrielle. La moyenne de la teneur en fer de ses minerais baisse constamment. *Sans le minerai suédois, l'Allemagne ne pourra pas mener une guerre longue.* Au contraire, les trois pays démocratiques, France, Angleterre, États-Unis, pourraient assurer une production en fer et acier dépassant 90 millions de tonnes par an.

Parmi les matières essentielles à la guerre figure l'acide sulfurique, employé comme auxiliaire dans la nitration au cours de la fabrication des explosifs. Là aussi, la dépendance où se trouve l'Allemagne envers l'étranger lui cause de graves préoccupations : la raréfaction de l'importation des pyrites, au cours de la guerre d'Espagne, suscita déjà de vives inquiétudes. Que sera-ce au cours de la guerre?

Enfin, un facteur essentiel de la supériorité française est celui de l'excellent état sanitaire des armées et des populations civiles, en face de populations allemandes et allogènes de plus en plus sous-alimentées. L'Allemagne paiera donc pour l'aveuglement de son équipe dirigeante, sourde à tous les conseils de la sagesse économique. Elle perdra la guerre, par les armes, mais aussi à cause de l'infériorité de son potentiel économique.

EDMOND DELAGE

LES AMOURS DE LA PÉRICHOLE

M. Ventura Garcia Calderon, le célèbre écrivain péruvien, vient d'écrire une biographie de la Périchole dont la traduction doit paraître bientôt en France. La jeune actrice, que *le Carrosse du Saint-Sacrement* de Mérimée devait rendre fameuse en Europe, était née dans la partie la plus montagneuse du Pérou, aux environs de Huanuco. C'était une « serrana ». Quand ses parents vinrent s'établir à Lima, la petite n'avait que cinq ans. On ne sait presque rien de son enfance. Sa vie ne passe dans le domaine de l'histoire qu'au moment où le nouveau vice-roi du Pérou, un grand seigneur d'origine catalane, Manuel de Amat fait son entrée triomphale à Lima (14 octobre 1761). La Périchole est âgée alors de vingt-deux ans.

Je ne suis pas certain que la première rencontre efficace se soit passée tout de go, comme on le prétend, au théâtre, ce Royal Colisée de la très noble et loyale ville de Lima, qui avait remplacé l'ancien, le très vilain corral. Vieux ou nouveau, propre ou sali par les épluchures d'oranges, le public y court pour son plaisir et ce lieu dévergondé n'offusque personne, pas même le vice-roi, qui y va souvent se reposer des fatigues du pouvoir.

Sa loge à huit places est à gauche pour que personne ne puisse être à sa droite. Grandeur oblige. Sous le baldaquin de velours écarlate, la perruque traitée au vinaigre afin que l'éclatante blancheur des boucles apparaisse, Sa Seigneurie a grande allure et gêne un peu. Aussi fait-il parfois semblant de se retirer au fond de sa loge, ce qui veut dire qu'on le considère comme absent et que tout le monde peut fumer jusqu'à son retour. Les mauvaises langues prétendent qu'il y est mieux à son aise pour regarder les jolies femmes. D'ailleurs

elles sont, comme lui, au premier étage, car l'orchestre est réservé aux hommes. Je veux bien qu'il ait remarqué la Périchole au théâtre mais le premier choc a dû se passer au palais.

On s'étonne que le vice-roi aille si souvent au spectacle. Nos aïeux n'étaient pas si difficiles que nous, peut-être parce qu'ils avaient plus d'imagination. Que l'on joue du Calderon ou du Lope de Vega, la pièce et l'endroit importent peu. On y va pour rire bruyamment, pour être vu, pour critiquer le costume des autres, parce qu'on fréquente une comédienne, — et le menu peuple est seul à son aise dans cet endroit crapuleux où les farces ont gardé les licences du moyen âge.

Un Espagnol médisant de la fin du XVIIIe siècle qui nous a laissé un livre assez piquant sur *Lima au dehors et au dedans*, constate que c'est toujours l'ancien corral d'Espagne bruyant et malpropre, où les comédiens (des mulâtres souvent) sont assez médiocres. Tout y semble à contre-sens : les jours de deuil, on y joue des comédies héroïques ; à l'entrée du vice-roi, on donne volontiers des pièces funèbres qui finissent par ces danses de diables très prisées par la populace. « Tu vois, nous dit l'auteur, beaucoup de madames qui ne comprennent rien à la pièce et n'ont d'autre souci que de constater ce que les autres femmes portent, si celle-là a un chapeau, si son *faldellin* est un peu usé. Nul ne regarde ce qui se passe sur la scène et d'ailleurs, on n'entendrait rien dans ce *murmullo estupendo*, ce brouhaha extraordinaire. »

Certes, depuis le XVIIe siècle, le local est un peu plus convenable, mais Lima a gardé le goût des pièces mâtinées d'histoire et d'allégorie où le diable a son rôle. Hier encore, ne jouait-on pas sur le parvis des églises des œuvres comme *le Roi Nabuchodonosor*, *l'Arche de Noé*, ou *le Phénix des Espagnes*, *Saint-François de Borja* qui, commencées à cinq heures de l'après-midi, finissaient à onze heures du soir?

Nous voyons d'ici don Manuel dodeliner de la tête, car il a trouvé un nouvel aliment à sa passion de tout réformer. A-t-il tant aimé le théâtre au Pérou parce que sa maîtresse fut une comédienne, ou l'a-t-il cherchée précisément parce qu'il partageait le goût des Péruviens pour les spectacles? Mystère que nous n'essaierons pas d'éclaircir pour le moment. En attendant qu'il signe son décret de Moscou, ce règlement

du théâtre de Lima qui est de 1771, il va mettre au point les choses sur une autre scène, son palais même.

On y a toujours joué la comédie. Et même un vice-roi ne dédaigna pas d'être son propre auteur, et don Manuel de Oms y Santa Pau y donna son opérette : *le meilleur bouclier de Persée*. Auparavant, don Juan de Urdayde, capitaine de son métier et favori des muses, y fit applaudir un sujet qui aurait beaucoup plu à notre Micaëla : *l'Amour est un hasard à Lima*.

Au palais, c'est beaucoup plus intime qu'ailleurs et tout se passe dans une ambiance de bonne compagnie. Après telle *loa* dans le but de flagorner une auguste princesse d'Espagne, on y donne de « fameuses comédies », *les Aspics de Cléopatre*, ou *la Jalousie, même imaginaire, mène à la ruine*. Je vois très bien Micaëla avec les aspics de l'Égyptienne ou terrassée par le jaloux qui défend son honneur.

La représentation finie, on sert la collation.

Cela veut dire, avec de croustillantes gaufres et des biscuits poudrés de sucre, un chocolat sans pareil dans tout le royaume, roboratif, oléagineux, épais et sentant la vanille, tant et si bien que cela requiert des rafraîchissements comme cette boisson d'ananas un peu acide, juste assez fermentée, qui grise comme une liqueur. Des cerises y surnagent que l'on peut offrir à une jolie femme, en tout bien, tout honneur, lorsqu'elle nous a fait le vif plaisir de venir jouer au palais.

C'est en offrant des douceurs sucrées ou un verre d'amontillado que je vois d'abord le veillard galantuomo. Micaëla est venue au palais y jouer des choses un peu plus sérieuses que d'habitude mais on n'a pas oublié ses triomphes dans les petites saynètes où elle excelle. Vous souvenez-vous de l'autre soir? C'était, rythmé par le public qui battait des mains la mesure, un infernal zapateo. La danseuse tape le sol avec les plus petits pieds du monde et l'étranger de passage et le public et le vice-roi même qui a vu des *sartanas* à Barcelone, s'étonnent que ces deux petits souliers fassent un si large bruit de crotales, aillent si vite et si juste en cadence, tandis que les hanches ont ralenti et que les bras, là-haut, décrivent une si nonchalante arabesque.

Le corps a trois mouvements : tourbillon des pieds, roulis

du buste et appel indolent des bras, le mouchoir en mains, tandis que monte et s'évapore au ciel un sourire qui n'est pas seulement dans la figure, tout cela faisant un ensemble de grâce que l'on a trouvé irrésistible. C'est l'heure où les hommes un peu pâles se demandent : « Qui est-elle ? »

Toute la ville commence à le savoir, c'est Micaëla, cette petite débutante que le bas peuple applaudit. Les patriotards, il y en a déjà, disent que pour frapper du talon avec cette adresse, il faut être Péruvienne de naissance. C'est sans doute là que le vice-roi à reçu le *flechazo*, le fatal coup de foudre. Il y a de pires infortunes.

Elle est venue en visiteuse avant de revenir en maîtresse souveraine. Lui s'étonne de retrouver pour lui plaire les mots oubliés de sa jeunesse. Son madrigal à la bouche et son verre d'amontillado à la main, il gongorise comme tout le monde, cependant que Micaëla sourit de façon ambiguë. Devina-t-elle tout de suite que ce vieillard bien conservé serait la grande aventure de sa vie ? Se laissa-t-elle impressionner par le rôle de favorite ?

Je ne la crois pas si ambitieuse que ça.

★ ★

Ce besoin de pouvoir absolu que les hommes tâchent d'assouvir dans la politique, les femmes le placent dans l'amour. On n'arrive qu'en titubant, avec de savantes reprises, avec des échecs qu'il faut subir en silence à obtenir cet amollissement, cette veulerie, qui font du peuple ou de l'amoureux un héros à l'envers, et l'automate de l'obéissance passive dont le modèle a été créé, détail piquant, par les jésuites que notre Amat exilera. Obéir est alors une joie aussi inhumaine que commander. Quel délice quand on peut réussir un soir, pour se donner à soi-même la mesure de sa force, la scène suivante dont je n'assure pas la date, mais l'exactitude !

Minuit. Sauf les chats de Lima qui chantent leur complainte aux étoiles et tel débauché rentrant tard aux chandelles, tout le monde dort. Une zone de guitares au loin marque la frontière du faubourg où des négresses dansantes esquissent, le

mouchoir en main, quelque pas lascif. Ici, sur la grand place, le veilleur de nuit élève chaque demi-heure sa cantilène pour annoncer que les étoiles virent doucement vers l'aube.

Dans son immense lit colonial à colonnes torses, incrusté de nacre opalescente, Mademoiselle Périchole ne peut pas dormir. Elle vient de répéter pour son seigneur et maître une scène de la pièce qu'elle jouera bientôt. Ce n'est pas une simple allégorie avec des saints et des sorcières et le diable local qu'elle a fréquenté à Huanuco. C'est une pièce de Calderon. Son vice-royal amant, qui rêve pour elle une destinée supérieure à celle d'une chanteuse légère, trouve les licences de l'amour bonnes ici, entre quatre murs. En public, il ne veut pas de genre inférieur et cascadeur.

Elle est toute menue dans son immense camisole à dentelles de Flandre, les cheveux tombant en tresses sur la poitrine, rappelant l'époque où elle était à Huanuco une petite fille indienne comme les autres. « Qu'est-ce que tu as donc, *palomita?* »

Il l'appelle *petite colombe*, ainsi que tous les amoureux du Pérou, Indiens compris. « Ma Reine », dit-on en Espagne. Ici on a traduit *l'urpillay* des chansons indiennes et leur diminutif d'amour qui a toujours un son de plainte.

Palomita boude un peu parce qu'il fait chaud, parce que ces grandes tirades de théâtre, un peu compliquées, lui donnent la migraine. A-t-on idée de parler si prétentieusement? Si c'est la façon des Espagnoles, on comprend qu'on s'en moque à Lima. Comme c'est malin de contourner les phrases au lieu de s'exprimer simplement avec les yeux allumés et des roulements de hanches. Le public aime ça. Mais toutes ces subtilités entortillées du sentiment et du langage, toutes ces tirades où le vers s'irise et se gongorise, on s'y empêtre exactement comme si l'on portait la *garde-infant* de la cour d'Espagne.

Certes, son seigneur la voudrait un peu plus espagnole et ressemblant à ses « bien plantées » de Catalogne. Par contre, elle le voudrait moins capitaine général, surtout ici, en tenue de lit qui n'avantage pas les vieillards. On s'est disputé un peu, on s'est réconcilié dans une heureuse lassitude à deux. Malgré la chaleur, ou à cause d'elle, on va commencer à se

redire de ces vérités ardentes, orageuses et malsonnantes qui précèdent l'envol d'une assiette d'argent dans l'infini. L'attaque de nerfs viendra aussi avec les inconvénients de la déchirure d'une étoffe si chère, arrivée par le dernier galion. Sa seigneurie s'en inquiète, déjà s'empresse : « Miquita, Mijita ! »

Ces diminutifs caressants, si voisins, veulent dire : « Ma petite Micaëla » et « ma petite fille ».

Il y a là un reste de chocolat aussi bon à prendre chaud que froid ; on a gardé dans un alcarazas ce rafraîchissement d'ananas qui fermente un peu et dont quelques cerises rehaussent le goût acide. Non, non, elle ne veut pas en entendre parler. Elle boirait une simple gorgée d'eau, mais de la vraie, de la seule qui puisse la désaltérer, celle que jour et nuit déverse la fontaine de bronze de la place. Elle est très belle, cette fontaine que la Renommée couronne de sa trompette, et ses flots souterrains arrivant de loin ont une saveur très particulière d'eau qui vient en cascades des glaciers des Andes.

Il est des jours de grâce et de mollesse où les amoureux ne refusent rien. Instant psychologique où l'on peut tout leur demander, malgré cette journée qui fut pleine de largesses. Elle a eu une petite Vierge catalane, icone dorée si joliment gauche, car le peintre primitif se souvient de Byzance ; elle a eu ce splendide éventail en filigrane de nacre où l'artiste a reproduit la scène de don Quichotte faisant jurer le chevalier vaincu que sa dame est la plus belle du monde.

« Dors, Mijita », a-t-il beau murmurer comme on berce un enfant.

Non ! Elle ne dormira pas ce soir si son Manolito, son petit cœur, ne tire lui-même un verre d'eau à la fontaine de la place Royale.

Comment ? A-t-il bien entendu ? Il écarquille les yeux, prêt à se fâcher, tandis qu'elle a mis la main sur son sein comme si elle étouffait. Il est possible qu'elle soit enceinte déjà du petit Manuel qu'elle mettra au monde. Et le grand seigneur du Pérou qui connaît sa Lima comprend qu'il s'agit d'un *antojo*, c'est-à-dire d'une chose irrésistible.

C'est très sérieux, un *antojo*, et les mots d'envie subite ou

de caprice le traduisent mal car il s'agit d'un besoin irrépressible, moral plutôt que physique, l'envie des femmes grosses. De fait, elle ne le sera que plus tard, en 1760, mais c'est tout comme.

Son illustrissime Seigneurie, le docteur don Diego del Corro, archevêque de Lima, avait demandé à un savant tout un traité sur cette question importante qui fut déjà étudiée par Eroto dans son livre *De Passionibus Mulierum*. Un *antojo* est, à Lima, une sorte de loi non écrite et d'abus toléré, à tel point que seule, une *antojada* ou femme, subissant cette brusque envie d'agir à sa guise, peut visiter un couvent de moines si elle en exprime le désir. Un petit coussin adroitement placé pour imiter un léger embonpoint lui sert d'excuse. Trompe-t-elle son monde, le théologien que nous suivons est catégorique : « En cas de doute, je suis d'avis qu'on doit croire ce que dit la *antojada*. Si elle feint et nous trompe, elle ne trompera pas ce Seigneur qui scrute intimement les cœurs. » De grands pontifes, paraît-il, ont abondé dans ce sens.

Nous gagerions que le grand guerrier n'a pas eu le temps de lire la dissertation que nous citons ici, ni tous ces auteurs latins qui la font si savante. Il a eu d'autres soucis, et le siège des villes l'a éloigné de cette stratégie des femmes que l'on commence mal à soixante ans. Tout amoureux conscient de sa faiblesse lui cherchera des excuses de bonté. Puisqu'il s'agit d'une envie de malade, il est séant de s'exécuter. Ce n'est pas facile que tout un vice-roi en simple appareil, un bougeoir à la main, une jarre d'argent dans l'autre, s'engage par les couloirs et les recoins d'ombre de son palais, le palais de Pizarro ou tant de fantômes rôdent encore.

Le soldat de garde qui dormait tout habillé, sa hallebarde de traviole, s'est réveillé en sursaut et a failli faire un malheur, car on reconnaît mal les seigneurs sans perruque ni bâton de commandement. Le fantôme bougonnant qui lui enjoint d'ouvrir la porte se fait reconnaître enfin. Lui, il se gardera bien de dire son projet au subordonné qu'il prie de s'éloigner. Malcontent, traînant un peu la jambe, jurant en pur catalan, don Manuel de Amat, capitaine général, a rempli son pot comme ces laitiers marrons qui baptisent le lait sur la place publique.

Miquita ne s'esclaffe pas, ne triomphe pas bruyamment car elle a poursuivi ce soir une expérience de pouvoir absolu. Son règne totalitaire commence. On peut tout demander aux hommes quand on les a rendus ridicules.

★ ★

De très loin et sur la foi de quelques anecdotes dont je viens de noter la plus piquante, ces amours semblent une passade. Elles ont duré depuis l'arrivée du vice-roi jusqu'à son départ (1761-1776). Pour Micaëla, cela fait treize ans de souveraineté absolue en négligeant les petites escarmouches intimes et en escomptant les deux années de brouille vers la fin du règne, de 1773 à la réconciliation du 17 septembre 1775. Gagnez des batailles, bâtissez des palais et des églises, cela peut servir à votre avancement, mais la postérité qui oublie volontiers les constructeurs et les guerriers garde toujours un faible pour les amoureux. Nous-mêmes... Aux yeux de l'Histoire cela compte beaucoup d'avoir embrassé les jolies filles.

Avouons tout de suite qu'il méritait mieux que cela. S'il a dépassé l'âge des barbons, il ne le montre pas trop. Peu de vice-rois ont été plus attentifs à développer la ville, à la rendre plus belle et plus confortable. On s'attendait à un guerrier, on a par-dessus le marché un civilisateur qui possède le goût royal de construire. Aujourd'hui, il serait un maire réputé. J'ai sous les yeux un *bando* signé et paraphé par son fidèle Martiarena et où chaque ligne serait à citer, si on avait besoin de mettre l'accent sur son rôle de bienfaiteur municipal. Un de ses principaux soucis, assure-t-il, est d'orner Lima et de la rendre digne d'être la capitale d'un si puissant royaume. Plus d'ordures aux portes, pas de fantaisies personnelles sur la chaussée et les trottoirs. Ces ânes de Lima, à la fois victimes et bourreaux qui stationnent trop en ville, ne pourront plus le faire. La nuit, ces rues lugubres seront éclairées convenablement.

Vous vous trompez fort si vous pensez que ces nouveautés vont plaire à tous, les vieilles villes aimant assez leur

crasse, leurs ruelles sordides, cet égout par exemple, qui, placé au centre des rues liméniennes d'alors, charrie si commodément les immondices. Qui s'en plaint et avait-il besoin, le Catalan, de vouloir changer cela? Les gens du commun qui vont à pied en ont pris leur parti. Quant aux « personnes décentes », comme on les nomme déjà, elles vont en calèche et possèdent un mouchoir parfumé à l'eau riche, comme cette vice-reine qui le portait à son petit nez chaque fois que l'odeur du juif brûlé l'incommodait...

Années bien pleines où cet homme de bonne volonté s'efforce de plaire par tous les moyens en son pouvoir. On dirait pourtant que ses initiatives se tournent toutes contre lui. Il fonde en 1765 une Maison des Pauvres. Or, tous ces mendiants ambulants, qui encombrent la ville, sont furieux car ils préfèrent à l'asile leur impudent vagabondage. S'il élève un *Coliseo de Gallos*, disons une place pour jeux de coqs, on l'accuse de vouloir flagorner la canaille dont on connaît le goût pour ce spectacle. S'il a fourni les fonds d'une belle église consacrée au Christ des Miracles, le protecteur populaire contre les tremblements de terre, on chuchotera qu'il l'a fait pour plaire à sa maîtresse.

Et celle-là donc! Pourquoi l'avoir choisie d'une si humble origine? Il n'a pas voulu pour favorite, à supposer que l'amour soit un choix, une de ces jolies précieuses dont les doigts gardent souvent une petite tache d'encre parce qu'elles viennent de parfaire un sonnet en arabesque, — car Lima regorge alors de jolies femmes qui écrivent, comme la fameuse Amaryllis, des poèmes qui émurent Lope de Vega.

Il l'a prise illettrée et métisse, sans nul doute pour s'approcher des petites gens. Les *linajudas* n'aiment pas beaucoup ce dédain ostentatoire et c'est peut-être une des raisons profondes de cette haine croissante qui ne chômera pas. A fréquenter Micaëla, Amat gagne le goût de la vie facile et populaire aux tons violents comme le piment des mets péruviens. On l'a vu porter une guitare à la main pour qu'elle chante son air favori. Les combats de coqs, il n'en rate pas un. Cette liaison prend même un air débonnaire et bourgeois qui offusque les gens du monde. Passe encore de bâtir, mais semer à son âge!... Un enfant lui est né en 1769, sept ans avant sa retraite

et Manolito porte son nom. On l'habille, ce petit homme, en grand d'Espagne, le collier de San Genaro en bandoulière et la grand'mère de lui crier, quand l'enfant jouant au grand air peut prendre un coup de soleil : « Éloigne-toi, car tu es fils d'une grosse tête. » Votre malice a tort de penser que cet enfant n'est pas de lui, ce qui aurait plu aux persifleurs. Le Tout-Lima nous aurait indiqué le nom du père si le doute était permis.

Enfin, cette Micaëla ! Parlons-en. Comme tout serait facile si elle était capable de modérer ses incartades, ses caprices. Mais c'est trop demander, il le sent. Elle ajoute à la grâce déroutante des Liméniennes je ne sais quelle instabilité dans la folie. Tout en grondant, Amat s'amuse un peu car tant d'illustres hidalgos qui se gaussent de lui partagent son sort dans le privé. Les autres femmes de Lima, on le sait, font aussi ce qu'elles veulent de leurs maris. C'est le prédécesseur d'Amat qui a écrit à son roi cette phrase étonnante, après avoir voulu, en vain, appliquer aux Liméniennes la très rigoureuse défense de porter le déguisement : « Je me rendis à cette difficulté et étant peu courageux, j'ai laissé là les choses en chargeant les prêcheurs de persuader les maris qu'ils défendent à leurs femmes de se promener *tapadas* (couvertes). Or, comme j'ai vu que chaque mari ne peut pas vaincre la sienne femme, j'ai perdu l'espoir de les vaincre toutes. »

On ne peut guère avouer avec plus d'esprit la défaite du pouvoir vice-royal se brisant contre la volonté des Liméniennes.

Certains hommes s'attachent aux femmes en fonction des souffrances subies, ce qui est peut-être le plus cruel paradoxe de l'amour. Si Amat réprimande Micaëla pour la forme, il prend de plus en plus son parti. N'est-elle pas un peu sa petite alliée dans le sens le plus imprévu de ce terme charmant? Maintenant il s'amuse à la voir singer la vanité ostentatoire des grandes dames, parodier leur démarche sautillante, leurs airs de grandeur lorsqu'elles ne semblent pas dans leur calèche apercevoir le menu peuple. Et quand il souffre d'une irrévérence des grands, nous entendons la voix railleuse de Micaëla qui constate : « Rien à faire, les personnes décentes ne te supportent pas, mais le peuple t'aime. »

Le peuple acclame la favorite à la porte du théâtre et applaudit son maître qui, à la plaza de taureaux, fait, le chapeau en main, le tour de l'arène comme un torero victorieux. Par amour du peuple, il assainit la ville, construit un Colisée, devient dévôt. Dans tel petit livre de l'époque, sur l'Immaculée Conception de la Vierge (1773), nous lisons que le jour festival « a été payé par la fervente dévotion de S. E. le vice-roi don Manuel de Amat. »

Cette entente cordiale d'une vie irrégulière et d'une piété exemplaire ne serait pas chose nouvelle ni surprenante et l'accord pourrait bien durer si l'expulsion des Jésuites ne venait pas gâter les choses.

Les Jésuites ne sont pas toute la religion mais ils en sont le corps stratégique. Cet état-major, composé de spécialistes, est passé maître dans le dénigrement dirigé. Amat allait l'apprendre à son désavantage.

Un curieux *romance* de l'époque, resté inédit jusqu'au début du XIXe siècle et que le poète Carrasco a révélé, nous fait assister à la scène. Cet Amat n'y alla pas de main morte ! Il vient de recevoir l'ordre d'expulsion, mais une réaction violente étant toujours à craindre chez ces maîtres de la précaution, les Jésuites, il fera procéder sournoisement, en dissimulant ses forces de police, tandis qu'il part au théâtre pour écouter une pièce de Calderon.

On joue ce soir *Le plus grand monstre, la jalousie.* Ceux qui le voient applaudir, saluer, accorder une œillade aux jolies femmes, ne peuvent pas se douter que, rentré au palais et après avoir fumé un des gros cigares qu'il affectionne, il dépêchera, à trois heures du matin, quelques soldats pour réveiller les dormeurs séance tenante. Ces dormeurs sont ses conseillers et ministres d'État. A lire le *romance*, il faut croire qu'un ministre n'a jamais la conscience tranquille.

Dans la nuit noire, on a frappé aux grands marteaux de porte. Tenu par la bride, un cheval attend chaque ministre qui se doit de ne pas discuter l'ordre, car les manquants seront punis de trahison. Est-ce que les fantaisies d'un maître mal réveillé sont toujours à craindre dans les régimes d'autorité où tous les ministres ont souvent quelque peccadille à se reprocher ? C'est la débandade ! Celui-ci court vers les hautes

terrasses, celui-là grimpe les murs de la maison contiguë, aidé par sa fidèle négresse. Les moins hardis sanglotent : « Ma dernière heure est venue » ou se laissent aller à un si grand désarroi qu'ils se frappent la poitrine avec un soulier. — Voici encore le fuyard tombé, sans le vouloir, dans la maison des *refugiadas*, c'est-à-dire la prison des femmes de mauvaises mœurs. Toutes de crier « au voleur ! » parmi les hurlements et les sauve-qui-peut.

Seuls quelques rares courageux ont pris, à cheval, le chemin du palais, la perruque mal assurée et la mine déconfite. Devant Son Excellence qui s'excuse pour la forme, ils sont tous là à écouter le décret d'expulsion des Jésuites, dont ce farceur d'Amat leur fait lecture. Après quoi, il donne à chacun un exemplaire, les chargeant tous de pourvoir à son exécution. Cela doit être mené à bien dans le plus grand secret.

C'est une sorte de forteresse que le grand couvent de la Compagnie. Et le *romance* ne nous dit pas si c'est le chef, expert en ruses de guerre, qui a conseillé la tactique à suivre. Cette tactique, la voici. D'une voix dolente, un confesseur est demandé d'urgence à la porte pour un mourant de la ville et, quand le prêtre va se mettre en route, les hallebardes l'encerclent. Une voix commande : « Vous êtes arrêté, mon père ». Le prisonnier se met à crier pour avertir ses frères, l'alarme se répand, la cloche s'ébranle, et voici la Compagnie au complet. Le délégué du vice-roi qui a dû, chemin faisant, corriger un peu sa mise, donne lecture du décret à tous ces prêtres tombés à genoux et qui embrassent le sol par humilité, disant d'une voix ferme : « Seigneur Dieu, notre Père, que ta volonté soit faite. » Si ces hommes subtils n'ont pas réglé d'avance la scène, elle ne manque pas de grandeur. Tout ce monde ahuri est mené, sous bonne escorte, au couvent de Saint-François d'où les Jésuites du Pérou partiront ensemble un jour prochain pour l'Italie.

Le poète anonyme qui raconte, en raillant, la fuite et la déconfiture des ministres d'État, trouve ici des accents plaintifs : « Nul cœur ne manquera de défaillir devant cette amère souffrance. Enfin, ô ma Muse, tais-toi, puisque c'est le roi qui l'a voulu. »

Le silence se fait ; on ne parlera de ces expulsés qu'à voix basse, mais croyez-vous que cela va rendre plus facile les rapports d'Amat avec ses gouvernés ?

* *

La guerre est déclarée. On n'a pas attendu pour la faire cette expulsion incongrue. Petite guerre à coups d'épingles qui s'envenime, qui amuse peut-être don Manuel comme les autres qu'il a gagnées. Plus tard, il humiliera les femmes du monde en les faisant danser avec sa Périchole.

L'homme des bivouacs comprend mal d'abord une telle bataille qui a usé de plus vaillants que lui et dans laquelle les gens du monde sont passés maîtres. Évidemment, il n'est pas question de lui dire les choses en vrac ; pour les gens du commun, il serait imprudent de le braver. A l'instar de celui de Versailles, notre régime d'alors est une vice-monarchie absolue tempérée par les quolibets. Le jeu est ici beaucoup plus serré qu'en France. On se moque beaucoup des pouvoirs constitués dans ces deux centres de médisance organisée qui sont la place Royale et les couvents, la première d'abord, parce que la satire rimée y fait rage.

Les poètes sont là, ces écrivains, acides et pauvres sous leur cape usée d'hidalgos, qui continuent la grande tradition picaresque espagnole et dont le modèle a été au siècle précédent notre Caviedes, sorte de Villon moliéresque qui se moquait de tous et des médecins. Dans les couvents d'alors, lieux géométriques de l'élégance et du potin, vous vous doutez bien qu'on ne pardonnera pas au vice-roi de protéger les comédiens qui sont la lie du monde et la perversion des mœurs.

On commence donc par ces petites plaquettes que tout le monde ignore, que tout le monde a lues. La première porte un lieu d'impression fantaisiste, Ambato (Équateur), car les presses clandestines fonctionnent. Ce n'est guère que le pensum d'un grammairien fastidieux, mais en passant, il décoche quelques remarques bien venues sur l'exagération de la flatterie. Avec pas mal d'effronterie et des citations latines, on y offense gravement le vice-roi. Cela se nomme, — et j'abrège

le titre : « *Dialogue critique sur l'oraison panégyrique faite à l'Université royale à la réception du vice-roi don Manuel de Ymat* ». Les interlocuteurs : l'huissier de l'université et un moine de la ville. On a beau saisir la plaquette à cause de son anonymat, elle reviendra réimprimée à Madrid, histoire de s'amuser un peu et parce qu'il faut déconsidérer le vice-roi à la cour d'Espagne.

Cette fois-ci l'auteur, qui est don Juan de Zeballos, comte de las Torres, seigneur de la Atalaya, a ajouté son nom et celui de son protecteur, le marquis de Montealegre qui le couvrira au besoin à Madrid. « Sans savoir comment, dit-il, avec quelque malice, il était notoire que j'en étais l'auteur. » Avec l'air de ne pas y toucher, il finit son prologue au lecteur par ces mots lourds de sens : « Si cela ne te plaît pas, fais ce que bon te semblera car, quant à moi, rien ne me fait peur. » Entendez qu'un sujet se permet de braver Amat dont la seule ressource est de faire confisquer la mince brochure, mais sans éclat, pour ne pas sombrer dans le ridicule.

Si l'auteur n'en était pas un grand de la terre, c'est évident qu'un jour ou l'autre, traqué par une sage police, il irait disparaître discrètement vers le Chili qui était alors notre bagne. Ses policiers font comprendre à Amat que les jolies femmes s'en vont cachant sous le manteau le livre incriminé, pour l'amie intime qui ne l'a pas encore lu. Et lorsqu'on n'entend que le bruit d'un carrosse attardé avec ses domestiques nègres portant des torchères, un homme sûr ira porter, à cette imprimerie des bas quartiers, le texte du factum à coller sur les murs.

Puisqu'on ne peut pas faire taire les mauvaises langues, Sa Seigneurie a permis qu'on prélevât sur sa cassette personnelle de quoi faire imprimer tel ou tel petit livre à sa gloire : *Lettre de l'illustrissime et révérendissime don François de Rios, évêque de Panama, sur la haute opinion que N. E. don Manuel de Amat a obtenue en Europe à cause de ses sages résolutions et des utiles providences avec lesquelles il gouverne heureusement les vastes domaines du Pérou.* Lima (1772). *Affectueuse allégresse et joyeuse congratulation avec lesquelles Clio célèbre les progrès martiaux de S. E. don Manuel Amat.*

Tout un déluge de flagorneries imprimées est sur ma table.

Des précurseurs lettrés des auteurs d'anagrammes s'y évertuent à trouver dans le nom d'Amat y Junient beaucoup de choses et les plus saugrenues, les plus piquantes aussi. Car on y célèbre la vertu de cet homme qui n'en eut pas : « Ange, donne-moi ta main. »

Le Catalan, qui ne manquait pas d'esprit, a dû s'amuser d'abord de ces entorses à la vérité. Plus tard, il y prend goût, ou croit en avoir besoin, et c'est là toute la tragédie des dictateurs. Une anthologie du dithyrambe sort des presses. « Expressions de reconnaissance », « cris de joie », comme on les nomme, ces satisfecit frénétiques donnent bien la mesure de l'opposition qu'il rencontre. Le style est ampoulé à souhait mais l'exagération de l'éloge ne choque personne.

La flagornerie a formé avec le gongorisme une alliance devenue indestructible. Ils semblent créés l'un pour l'autre. Cette obscurité voulue qui cache volontiers le vide de la pensée, cette perpétuelle arabesque verbale où se trouvent si bien malaxées la mythologie et l'emphase, nul instrument de rhétorique plus idoine au léchage des pieds. L'occasion est toujours prompte. Un prince royal vient de naître en Espagne, le vice-roi entreprend une œuvre d'utilité publique, on enterre quelqu'un ; autant de prétextes pour s'agenouiller devant le maître local. Car la *Funèbre pompe et magnifiques obsèques de l'évêque de Cuzco*, son auteur la dédiera au vice-roi, et le tour est joué. On fait précéder l'opuscule d'une vingtaine de pages où l'éloge délirant s'étale avec un luxe de majuscules : « Meilleur Numa de la vraie Religion », « Vrai Soleil », « Père affectueux », « Ardent Rayon lancé par la main du Suprême Jupiter pour raser (talar) en incendies l'Hérésie et la Barbarie », « Le Ciel vous avait destiné à être Secours et vous a façonné Infatigable. Ne vous étonnez pas que la Renommée lève la voix pour dire de Votre Excellence que si les conquérants du Pérou vous ont devancé dans le temps, ils ne vous ont pas surpassé en Héroïsme ».

On l'aime tant que ça, on le déteste si profondément ? Sait-on jamais avec les souverains, tant qu'ils sont les maîtres. Le même auteur d'un quatrain mordant, le même, sera celui qui aura trouvé l'éloge le plus contourné. Il y a partout des Saint-Simon.

La satire ayant toujours été un art péruvien, le Catalan en sera la pire victime, car on a vite découvert son point faible, cet amour sénile qui le rend si vulnérable à la malice. C'est toujours et partout Mademoiselle Périchole.

★ ★

Puisqu'il ne peut pas s'en passer, il voudrait l'élever vers lui, en faire du moins une sorte de grande actrice.

Certes, c'est assez difficile de mener à la fois une existence respectable et la vie de la *farandole*, comme on appelle celle des comédiens, mais le vice-roi a apporté au théâtre même je ne sais quelle décence. C'est un peu son exutoire que cette entente profonde avec la petite cabotine pour faire des tréteaux une école du peuple. Voltaire et notre Olavide, qui propagea son génie en Espagne, ne sont pas encore là mais, comme eux, on veut faire d'un amusement resté grossier, les délices des rois. Le nom de corral définit alors assez bien son humilité de tréteau picaresque. Le *Voyage Amusant* de Rojas en Espagne nous montre à quel point ce théâtre voyageur et dévergondé peut se confondre avec la vie des gitanes et leur sans-gêne.

Pour élever le genre, commençons par le choix des pièces. Que joue-t-elle, cette comédienne, plus habile sans doute dans les coulisses de la vie amoureuse que dans le théâtre tout court? Je gagerai qu'elle voudrait bien jouer des *entremeses*, des farces improvisées entre le singe et le perroquet, des choses pimpantes, parfois grossières, comportant toutes un joli tour de reins et la guitare consentante.

Or, son vice-royal amant lui veut des rôles plus nobles. Elle sera *première dame*, comme on dit déjà dans le jargon théâtral. Elle jouera beaucoup du Lope et du Calderon. Dans cette ville ultra-frivole où les maris ont perdu l'habitude d'être sévères, ce théâtre de l'honneur outragé et des folles vengeances doit sembler une chose périmée ou un exotisme qui prête à sourire, exactement comme ces Espagnols d'alors un peu trop solennels, raillés par nos créoles. En Espagne, à lire les pica-

resques qui reflètent la vie populaire de chaque jour, le théâtre de Calderon, de même que celui de Racine en France, s'avère le conservatoire des sentiments hors d'usage. C'est le musée des armures que personne ne porte plus.

Dans la romance populaire que Carrasco a publiée, nous trouvons la certitude qu'Amat a assisté un jour à la représentation d'une pièce de Calderon, très typique dans son théâtre : *Le monstre le plus grand, la jalousie.* Quel rôle peut jouer là-dedans sa Mica? Pour lui faire plaisir, ou parce qu'elle se laisse prendre à son nouveau rôle de favorite, elle répète ces choses tendres et précieuses, que les amoureux de Calderon aiment à se dire : « Tournesol de ta beauté, je suivrai la lumière de tes rayons. » « Le plus grand monstre du monde, c'est mon amour, car en t'aimant, je désire tant de choses que ton éclat même sera ta ruine. » Les raisons de douter de l'amoureux sont aussi subtiles que son amour : « La beauté est une hermine : à nous défendre, elle meurt ; défendue, elle se ternit. »

Mais je ne vais pas vous raconter tout au long la singulière pièce que vous connaissez bien. Amat devenu régisseur, avec, sous la main, sa chère interprète, a trouvé la comédie dramatique selon son cœur, car elle semble reproduire son propre cas. Le tétrarque, lisez le vice-roi de Judée, y est amoureux de la belle Mariene, et ce Juif enthousiaste prise autant l'excès que son collègue de Lima, lorsqu'il avoue que « si l'amour n'est pas folie, il n'est pas amour ». Le tétrarque rêve d'entrer à Rome en triomphe pour que son amoureuse n'ait plus personne à envier. Or la malice de Lima a souvent murmuré qu'Amat songea à devenir roi du Pérou.

Amat (le pamphlétaire anonyme nous le rappelle) a pris au sérieux sa fonction de metteur en scène. Il distribue tyranniquement ses rôles, les étoffe, les lit avec un drôle d'accent. Mais on se tromperait fort à croire qu'il se laisse toujours faire à la ville comme à la scène. Justement, il va nous étonner par le plus imprévu des coups de théâtre.

Dans l'histoire des tyrannies, on omet volontiers les îlots de résistance, les coups de tête, surtout si la tête est près du bonnet. Mérimée s'amuse à nous dépeindre un vieillard geignant et complaisant que l'on berne à plaisir. Pas si vite ! On n'a pas gagné tant de batailles et assiégé tant de villes sans

avoir gardé le goût du commandement et le langage des casernes.

Il arrive que don Manuel qui menace, tonitrue et frappe du pied, digère assez bien ses malheurs s'ils restent secrets. Que cette petite farceuse le berne et le brutalise chez lui, cela peut aller. Or elle s'amuse maintenant à prouver à la ville le pouvoir qu'elle détient. Et si l'on supporte une avanie, on n'aime point à la voir connue de tout le monde.

Voici donc venir les jours de colère que Micaëla n'avait pas su prévoir. Si ce que l'on vient de rapporter au vice-roi est vrai, la punition sera exemplaire. Ne voilà-t-il pas qu'hier, au théâtre, après s'être répandue en propos assez vifs, pour presque rien, sans nulle provocation de l'acteur Maza, la Périchole a pris un fouet (comment en a-t-elle trouvé un à portée de la main?) et, s'élançant vers le camarade éberlué, elle lui en a labouré la figure jusqu'au sang, dit-on.

La chose s'est ébruitée tout de suite, d'abord parce que cette petite pécore devient chaque jour plus populaire. En quittant le théâtre, quelques gens du commun l'applaudissaient en ricanant très haut : « Viva la nina del virrey ! » On prétend qu'un des poètes qu'elle protège va en faire une épigramme cuisante et, détail d'une extrême violence, une de ces grandes dames de Lima a prononcé avec un petit rire sec : « Bien entendu, c'est le fouet dont elle se sert dans l'intimité pour punir son Manolo. »

Le vice-roi parcourt en boitillant un grand salon où vingt miroirs reflètent sa figure congestionnée. Il parle toujours en catalan quand il est furieux. Le familier qui lui rapporte ces détails se tient debout, près d'une fenêtre, avec un air d'humilité penaude tout en jubilant dans son âme, car il n'est pas fâché de brouiller un peu les cartes de cette péronnelle devenue encombrante. Avec un silence d'hésitation, les yeux au ciel, des mines de novice qui ramène les mains sur la poitrine, il aggrave en la racontant une scène qui fut peut-être une de ces boutades de comédienne nerveuse, un jour plus lourd que les autres.

C'est l'agacement perpétuel d'Amat, cette Lima qui se gausse de lui. Il a pourtant prié Micaëla de bien se tenir en public.

Allons nous rafraîchir un peu les idées en faisant vers cinq heures un long tour en carrosse. Du coup, on prouvera à ces milliers d'yeux clignotants à la Alameda qu'on garde quand même le sourire. En entrant à la place de San-Cristobal — c'est l'anonyme qui le raconte, — il murmure : « Elle ne reviendra jamais au théâtre ! Si je me fâche, je ferai même qu'elle se présente en scène, pour demander à genoux au public le pardon de sa superbe et qu'après cela, à coups de pieds, un bourreau la fasse sortir pour toujours. »

On dit cela ! « Jesus, taita ! raille le commentateur, ce serait bien dommage que de déshonorer ainsi une jeune femme qui nous amuse avec son chant ».

Cette fois-ci elle a comblé la mesure. « Prévenez donc le bourreau », s'écrie Amat. Est-ce encore un sursaut d'amoureux pour vider d'un trait sa colère et ne plus y penser le lendemain ? Bien d'autres fois, après la faute, elle est venue aussi repentante, charmante. Avec quelques larmes, une coiffure nouvelle, la fleur du chirimoyo qui répand son parfum, elle trouvait aisément la façon de détourner l'orage.

Cette fois-ci, il ne veut pas la voir et la colère grandit, s'envenime. L'amour est ainsi fait qu'il pardonne plus aisément une trahison qu'une piqûre d'amour-propre.

Les renseignements nous manquent sur les gestes définitifs qui amenèrent la rupture mais c'est un fait qu'Amat décida de couper avec sa Micaëla. Ceci malgré son amour sénile et la présence du petit Manuelito.

En faisant le recensement de ses faiblesses, le vice-roi a dû avoir un de ces retours sur lui-même qui vieillissent un homme d'un seul coup. Qu'est-ce qu'il n'a pas fait pour cette catin, depuis 1761 ! Dix ans, davantage. D'abord tant de fautes pardonnées ! Et cet or qui coule comme du sable des mains de la petite prodigue, les beaux châles, les étoffes commandées à « Lyon de France ». Tout ce qu'un mari dévoué du Pérou fait pour sa femme, il l'a fait. Tenez, et cette Promenade des Eaux de 1772. En copiant Versailles et ses fontaines, il a voulu lui donner une apparence de favorite française.

Longue et si vaine lutte pour l'élever jusqu'à lui ! Ce fut presque un scandale quand il arracha au Pérou l'argent pour

cette Promenade, sorte de miroir pour ses beaux yeux. Souvenez-vous comment cela s'est fait. De six heures du matin à dix heures du soir, des tables publiques ont reçu les dons, un neveu du vice-roi contrôle les offrandes *volontaires*, et comment ne pas faire plaisir à un maître absolu dont tout dépend ! A l'instar de cette France libertine que chacun se met à copier, non sans que les confesseurs protestent, il a exhibé ses favorites. « Vous verrez, disent les gens pieux, ce qui adviendra de tout cela au premier tremblement de terre. » Parce que c'est chose avérée que le Seigneur abat un jour de colère sa dextre sur tous ces témoignagnes de concupiscence.

La comédienne sera écartée du théâtre pendant deux ans, jusqu'au 17 septembre 1775. C'est aussi le temps que dura la brouille. Une telle scène de rupture se placerait vers 1773, c'est-à-dire un an après que la Périchole eût été en pleine faveur, car la Promenade des Eaux, jamais finie, avait été commencée l'année d'avant.

★ ★

Les poètes railleurs vont trop vite, qui ont fait imprimer *les Plaintes de la Périchole* sur du papier de chandelle, et des vendeurs de *coples* ou de *listins* de taureaux vous les proposent à la dérobée lorsque vous passez près du pont.

Quelques textes seulement nous sont parvenus ; les autres, nous les devinons. Maintenant qu'elle n'a plus la faveur royale, on étale en caractères d'imprimerie beaucoup de petites rancunes. Sa rivale, Inesilla, triomphe chaque soir dans le rôle de l'autre, applaudie par la même salle que Micaëla avait si bien en mains. Ce public de race espagnole est volontiers changeant, parfois un tantinet sadique, et je ne serais pas étonné qu'une fraction du théâtre réclamât aussi l'absente. J'ai vu, à Madrid, quand Pastora Imperio dansait, des spectateurs qui sortaient du portefeuille le portrait du torero qui venait de la quitter. Cela finissait toujours par une scène de larmes bien réussie.

Le vieil Amat doit être furieux. D'abord il ne trouve pas de remplaçante à son goût. Et comme tout est mal agencé par le régisseur céleste, il est comblé d'argent, gorgé d'hon-

neurs, tandis que sa vie intime est malheureuse. On vient de le faire grand-croix de l'ordre de San Jenaro (1773) et, au cours des fêtes somptueuses, on a dressé pour lui faire plaisir de véritables forteresses en feu d'artifice. Tout cela a flambé, pétaradé pour la plus grande joie de la populace. Chaque ville assiégée étant là en trompe l'œil, les rimeurs ont du travail pour longtemps. Hélas, une seule Périchole vous manque et tout Lima vous semble dépeuplé.

Je croirais volontiers que tous les deux, le vice-roi et son ex-favorite, mettent une certaine obstination rancunière à ne pas céder, mais il y a des hommes de bon vouloir, ou ces femmes de l'Espagne classique, aussi habiles à raccommoder les vierges qu'à guérir les cœurs malades. Plusieurs fois par semaine, en vendant des *dulces*, elles font la navette entre le palais et telle petite maison où Micaëla voit venir les choses.

Enfin, le 17 septembre 1775, ils ont fait la paix. C'est encore le pamphlétaire anonyme qui le précise et il raconte que ce fut un fonctionnaire, Joseph Estardo, qui tint le rôle de raccommodeur...

J'imagine plutôt qu'elle est accourue un soir en saya, plus parfumée que jamais de toutes ces fleurs et ces fruits qui laissent leur trace dans la petite main baguée et rondelette.

« Manolo ! », « Mica ! » Le dialogue a été bref. Ce 17 septembre, on a pleuré un peu avant de faire des projets d'avenir.

Moins de deux mois après, le 4 novembre, elle reviendra au théâtre. Quelle plus grande faveur peut-on accorder à une comédienne que de la laisser reprendre ses rôles, sans compter celui de favorite ? Car elle ne s'en prive plus et je suis un peu gêné pour elle...

Maintenant que toutes les puissances du ciel et de la terre sont favorables, mademoiselle Périchole ne connaît plus de limite à son pouvoir. La réconciliation, rien ne vaut cela pour les amoureuses dont on a voulu se passer et qui pourraient dire mais ne le disent pas et l'expriment dans un sourire attendri : « Tu vois, ce n'était pas la peine de changer. C'est moi que tu préfères quand même ».

C'est moi, mais il faut encore nous le prouver. Wilde expli-

quait délicieusement que les femmes nous traitent comme les hommes leurs dieux : elles nous adorent mais sont toujours en train de nous demander quelque chose. Ici, nous le devinons, c'est pire, parce qu'enfin il ne s'agit pas d'avoir tout mais de se prouver cette puissance à soi-même en exagérant un peu, pour voir.

D'abord, il faut se venger de la petite Inesilla. Par exemple, quelle orgueilleuse ! Voila qu'elle pensait nous remplacer dans le cœur du vieux. Et dès lors, par dépit, pour faire l'intéressante, elle se refuse à jouer le rôle que la Périchole vient de quitter dans le théâtre.

Non, mais pour qui se prend-elle ? Allons, Mijita, ma petite fille, il faudra te rafraîchir les idées. Il vaut mieux qu'on te fasse déguerpir au Chili au plus vite, le temps d'attendre le prochain galion. Bien entendu, le vieux barbon va en profiter pour faire exiler aussi tel acteur qui semble vous tenir de trop près. Que la vie d'une jolie femme est chose compliquée ! Cédons encore pour l'avoir demain.

Car il n'a jamais été si gentil, si tendre, avec une solennité nouvelle qui serait à pouffer de rire. « Mi mujercita, ma petite femme », dit-il. L'autre jour, il se faisait une joie de lui passer l'anneau des fiançailles et la Périchole se prêtait au jeu comme à une blague d'amoureux.

Donc, le 3 novembre 1775, Micaëla sort pour la première fois en voiture pour aller répéter au théâtre, ce qui déplut à la noblesse de la ville sans qu'elle pût l'éviter, observe le pamphlétaire anonyme. Le voilà le carrosse, le fameux carrosse qui entrera dans l'histoire.

Est-ce l'euphorie de l'amour renaissant ou le désir de se faire pardonner ou, enfin, la crainte d'une nouvelle pause à subir ? Le vice-roi brigue sur le tard les lauriers de l'auteur dramatique et semble avoir perdu la tête car il met une certaine ostentation à se compromettre. Voici les rôles distribués par ses soins, les noms des acteurs écrits de sa main. L'Inesilla, qui n'a commis d'autre délit que de remplacer Mica et de plaire, sera envoyée au Chili. Comme elle se cache, on ira l'arrêter à Lurin avec son enfant et son protecteur. L'impresario Maza devra payer à Mica tout ce qui lui est dû depuis le jour lointain où elle quitta le théâtre.

Le 4 novembre, le vice-roi est à sa loge et devant tout Lima qui l'écoute, il dit à la comédienne dont le trac est visible après une si longue absence : « Allons, il ne faut pas se troubler, du courage et bien faire les choses. »

A la sortie, elle s'arrête pour sourire à la foule sous l'immense chapeau de plumes avant de s'éloigner à cheval, suivie d'une canaille qui claque des mains et crie des vivats. Désormais, elle s'habille volontiers en homme ; ce déguisement lui va à ravir. Tout cela n'est qu'un commencement. Les « gens décents » s'effarent tandis qu'un certain nationalisme se rebiffe avec eux. Ce vice-roi, on n'en a pas vu de plus insolent !

Et soudain, la nouvelle se propage comme une rumeur, simple rumeur sans fondement, qui grandit, fait le sujet de tous les bavardages, et Dieu sait si l'on bavarde dans cette ville de l'insouciance et de la paresse dorée. Hier soir, le marquis l'a chuchoté à monseigneur l'archevêque avec un clignement d'yeux, le regard au ciel, comme pour le prendre à témoin de la bêtise des hommes. Ce matin, ces deux *tapadas* qui achètent une mixture de fleurs à la rue du Danger, ayant cru reconnaître sous son déguisement la Périchole qui passe, ont dit avec un rire choqué : « la vice-reine ».

C'est surtout au couvent que la chose s'ébruite avec toutes sortes de signes de croix : sur le front, pour sanctifier les mauvaises pensées, sur la bouche, trop prompte aux calomnies, sur le cœur, qui bat si vite quand il s'agit de railler le prochain et ses faiblesses.

On vient d'éloigner les novices qui ne doivent pas écouter les malices du monde et les entraînements du diable, car elle est arrivée tout exprès, la vieille mulâtresse qui réussit si bien au couvent de l'Incarnation avec des amandes pilées, les anges d'or et d'argent, et ces bananes, et ces colombes qui sentent l'encens et l'anis. La nouvelle venue halète encore en racontant la chose inimaginable. Sa voix dolente, nasillarde et navrée se perd dans des arabesques verbales. « Alors, Dieu nous délivre des mauvaises pensées, Sa Grâce lui prit la guitare des mains et lui parla à l'oreille devant tout le monde, même que je l'ai vue avec ces yeux que la terre mangera. »

— Non ? Vous croyez que Notre-Seigneur va permettre un tel scandale ?

— Je le crains fort, Vierge sainte des Angoisses.

— Le vice-roi oserait faire cela ?

— Le diable est mauvais conseiller, hélas !

Cet hélas traduit mal le « ai » espagnol et péruvien qui est un cri de l'âme et de la gorge.

Impossible de douter maintenant des intentions de don Manuel de Amat y Junient. Le vice-roi du Pérou, le représentant du souverain de toutes les Espagnes, va épouser derechef, pour lui prouver de façon éclatante son amour et son aveuglement, mademoiselle Micaëla Villegas, dite la Péri, dite la Mica, cette fille perdue.

Les âmes saintes attendent toujours le miracle qui dérange en fin de compte les absurdités de la vie et, tout en dégustant une de ces patates confites dont la douceur est souveraine pour les états d'âme, elles veulent douter encore. La mulâtresse insiste sur ses preuves : « Cette maison, vous savez, qu'il avait fait construire, c'était déjà insolent de la bâtir près du couvent des nonnes du Prado comme si on avait besoin de tenter le diable. Mais voici encore pire, voici ce qui s'est passé depuis. C'était hier seulement. Avec ses familiers, qui sont de grands personnages, M. le vice-roi lui faisait les honneurs de la maison qu'il habitera avec elle quand il aura quitté le pouvoir, ses rapines lui permettant de vivre désormais à son aise. On a tout parcouru et les courtisans de s'extasier.

Et puis, voici à la fin la scène révoltante. Figurez-vous qu'elle a déchiré par mégarde son soulier de satin. C'est un accident qui peut arriver à tout le monde. Oui, il éclata en laissant à jour un bout de son pied grassouillet. Comment faire ? Quitter la maison pour en quérir un autre, ce n'était pas possible. Une Péruvienne du grand monde se vante de ne rien savoir faire de ses jolies mains, mais ces filles perdues ont toujours sous le jupon la petite boîte qui renferme de la soie et une aiguille.

Alors, non, c'est trop fort. Vierge très sainte ! elle a arrêté la suite presque officielle. Plouf ! elle se laisse choir par terre comme si elle « plantait un potiron », si vite que le courtisan tout proche a eu juste le temps de jeter à terre un mouchoir pour préserver sa jupe de la poussière. Elle rit, elle rit,

la *sin verguenza*, pendant que tous ces idiots l'entourent en s'esclaffant. Bientôt un chœur attentif, respectueux, la voit faire et ce bénêt de vice-roi, voyez-vous, qui perd la bave en la regardant coudre. Car, de ces mains toutes petites, elle coud avec un grand sérieux, tout en levant de temps à autre un regard pétillant sur le vieux, sur ces hommes debout qui l'admirent, la bouche ouverte.

Les colombes de la cour se sont mises à roucouler, vous savez, celles que l'on nomme les *cuculies* et qui portent malheur, le paon a fait son cri enroué, on entend dans le silence de tous la goutte d'eau de la *tinajera* qui marque l'heure. Ceux qui ont vu cette honte ne l'oublieront jamais ! Jésus, Marie et Joseph, quelle infamie ! Dans le soir doré, le Pérou et son chef suprême attendant que mademoiselle Périchole finisse de coudre son soulier ! »

Alors, la Mère Supérieure, en essuyant une grosse larme :

— Que Dieu nous ouvre les yeux de l'âme et nous regarde avec des yeux de pitié !

★ ★

C'est, plus allongé et plus haut sur roues qu'une simple calèche de plaisir, tiré par deux mules qu'un négre insolent conduit et bouscule, un carrosse un peu sombre en bois précieux joliment éclairé de peintures, et cela passe sur les pavés si pointus de la ville dans un grand ouragan de bruit et d'étincelles. Cela éblouit le menu peuple et montre bien le rang du propriétaire, car seuls les nobles en possèdent. J'imagine que les amies, les protégées, les « pays » qui encombrent la jolie demeure de mademoiselle Périchole l'ont poussée souvent à bout : « Et toi donc, Mijita ? Pourquoi tu ne lui en demandes pas ? » Le pamphlétaire anonyme constatera par la suite que ce cadeau a consterné la noblesse. La double scène semble conduite par un excellent metteur en scène.

Vient le jour de la *Porciuncula*. Le vice-roi doit précéder en voiture le cortège officiel qui va vers l'Alameda et la Périchole, par fantaisie ou par insolence, prétend l'accompagner au vu de tout le monde, afin de bien montrer sa souveraineté de la main gauche. La discussion a été orageuse :

— Es-tu folle? Non, mais qu'est-ce qui te prend?

— Et toi, Catalan de malheur?

Lisez *Lima* de Terralla pour savoir ce qu'une jolie personne peut dire à un Espagnol de l'époque lorsque la colère lui monte au nez. Tout s'apaise enfin par un compromis. Il ira seul mais il lui cède cet autre carrosse, ma foi, très beau aussi.

Un nègre bon teint attend déjà la niña Micaëla pour lui faire parcourir la ville dans ce nouvel attelage et jamais elle n'a si bien réalisé son triomphe qu'à faire ainsi le tour des rues centrales. « Pas si vite, Manongo », crie-t-elle au cocher, car elle veut bien savourer la tête ahurie des gens. A ce balcon mauresque et si liménien, un buste affolé se penche au risque de choir. Les *tapadas* de la rue entr'ouvrent leur manteau pour mieux percevoir avec deux yeux ce qu'elles se refusent de croire. Il y en a qui détournent la tête en se signant devant ce mirage du diable. Sur les pavés tout ronds tirés de la rivière, cela fait un bruit de tonnerre de Dieu et Micaëla arbore difficilement une mine pincée qui voudrait s'amollir en cascade de rires.

Que se passe-t-il? Pourquoi le cocher s'est-il arrêté avec tant de brusquerie, lui qui ne connaît pas d'obstacles à son insolence? Le fouet bas, il baisse la tête et autour d'eux, tout le monde est tombé à genoux. On voit déjà les enfants de chœur agitant leur cloche fêlée autour du prêtre. C'est un curé à cheveux blancs dans sa cape d'or poussiéreuse qui retient sur la poitrine la boîte renfermant les saintes espèces. A son passage, chacun se signe et marmonne des prières.

Nous sommes sûrs et certains que Micaëla n'a pas hésité un instant. Ces deux cortèges et le contraste de la richesse dévergondée avec la sainte pauvreté de l'agonie, elle n'a pas eu le temps de songer à cela. Son âme de Péruvienne et de catholique n'a eu qu'un sursaut d'amour. Vite, vite, que le curé prenne sa voiture pour arriver plus tôt à la porte du mourant. Toute sa joie est tombée, son orgueil aussi. Une lassitude l'envahit. A quoi bon tout cela, mon Dieu? La mort est le grand correctif en Espagne et à Lima. Et le curé voulant la faire monter avec lui dans le carrosse, elle s'y refuse et tombe à genoux pour faire comme tout le monde.

En rentrant chez elle, sa décision est prise. Avec son cocher, ses mules et ce luxe de voiture princière, le carrosse doit être donné à Saint-Lazare pour que dorénavant les curés n'aillent plus à pied vers les mourants. Tout le monde sera aussi heureux qu'elle-même : son parent, Domingo Villegas, qui l'approuve, la populace qui va bénir la bienfaitrice. Sans compter, soyons sur la terre, que dans tout cela le Catalan sera le plus attrapé.

Après sa faiblesse de tout à l'heure, instruit sans tarder du mauvais effet produit par son cadeau, il prépare une de ces remontrances moralisatrices dont il a pris la fâcheuse habitude : « Miquita, tu devrais m'éviter ces ennuis. » Miquita par ci, Miquita par là. Tout homme d'âge cache mal un moraliste un peu radoteur qui s'installe dans le reproche, le fignole, en fait une sorte de « sermon de trois heures » si liménien. Or, la semaine sainte est finie et les prédicateurs mêmes gagnent à être jeunes.

Il est écrit que la journée d'Amat sera toute à rebrousse-poil. Il vient à peine de quitter son carrosse que Martiarena, accouru, lui raconte la scène de tout à l'heure, le cadeau de Micaëla qui s'est permis un geste de grand d'Espagne. Le vice-roi hésite à croire et Martiarena s'incline : « C'est comme j'ai eu l'honneur de le raconter à Sa Seigneurie. »

Ah ! qu'on perd son latin et son catalan à fréquenter ces êtres d'instinct. Dites, il va falloir même la remercier. Non seulement les nobles de la ville n'auront plus à redire, mais les plus irréductibles adversaires des couvents devront chanter les louanges de sa maîtresse.

En secouant les boucles de sa perruque, le Catalan pensif a dû inventer la définition que son compatriote Terralla nous a laissée plus tard des Liméniennes : « Évidemment, ce sont des anges à griffes. »[1]

En 1776, octogénaire, le vice-roi Amat fut rappelé en Espagne. La Périchole qui, à Madrid, eût semblé « une trop bizarre épouse », demeura à Lima. Elle devint directrice de théâtre. On ne sait à peu près rien de ses dernières années, sinon qu'elle eut de longs démêlés avec son fils, Manuel, qui s'était mis dans la tête, contre le vœu de sa mère, devenue très éprise de respectabilité, d'épouser « une fille de rien ».

V. GARCIA CALDERON

1. Copyright by Gallimard.

LA GUERRE EN EUROPE

DU CRIME ALLEMAND AU CRIME RUSSE

Au seuil du quatrième mois du conflit européen, on se trouve placé brutalement devant deux faits nouveaux qui sont, eux aussi, des défis à toute raison politique, des violations manifestes de l'esprit et de la lettre des traités en vigueur, des injures à tout sentiment d'humanité : le crime de la guerre de mines par laquelle l'Allemagne prétend faire obstacle à toute navigation commerciale vers l'Angleterre et la France, et le crime qu'est le coup de force de la Russie soviétique contre la République finlandaise. Ainsi, la puissance nationale-socialiste et la puissance bolcheviste, associées pour une même œuvre de conquête et de domination, de tyrannie nazie et de destruction révolutionnaire, continuent par leur monstrueuse collusion à porter le désordre et la guerre partout où elles peuvent passer de la menace aux actes.

Après trois mois de guerre, l'Allemagne hitlérienne donne par instants l'impression de se débattre contre son propre destin. Certes, il ne faut accueillir qu'avec la plus prudente réserve les informations, impossibles à contrôler, relatives à la gêne, voire à la détresse, qui régneraient déjà de l'autre côté du Rhin, et il ne faut pas attacher plus d'importance qu'elles n'en ont à des apparences qui, le plus souvent, par la suite, se révèlent être trompeuses. Il n'en est pas moins

certain que le peuple allemand est en proie, à cette heure, à un trouble dont les observateurs neutres placés aux meilleurs postes d'observation s'accordent à constater les effets. Depuis l'attentat de Munich, on a le sentiment que quelque chose a bougé dans les fondations de l'énorme édifice du Reich hitlérien, que les idées et les hommes ne s'affirment plus exactement sur le même plan où on les voyait évoluer jusque-là, que des facteurs nouveaux jouent dans des conditions encore mal connues, mais qui peuvent être décisives dans des circonstances déterminées. Si le prestige personnel de M. Hitler et la foi des masses allemandes dans leur Führer demeurent à peu près intacts, il apparaît bien que la confiance dans l'équipe dirigeante nationale-socialiste est fortement ébranlée, que, pour se maintenir, le régime a besoin du soutien des pires violences de la Gestapo, que des remous se produisent dans des milieux que l'on pouvait croire définitivement acquis aux maîtres du IIIe Reich, ou résignés à les laisser poursuivre leurs plus audacieuses expériences.

Ce trouble peut s'expliquer, d'abord, par le fait que le peuple allemand se voit contraint de subir la redoutable épreuve d'une guerre de longue durée, alors qu'on lui avait fait accroire que le coup de force contre la Pologne ne comporterait pas de risques sérieux pour lui ; ensuite, par les énormes abandons consentis à l'impérialisme slave et par la situation tragique en Bohême, en Moravie et en Pologne, avec les sanglantes répressions qui ont achevé de dresser l'opinion universelle contre la barbarie hitlérienne. Il y a, enfin, les âpres rivalités entre les chefs militaires et les chefs politiques du régime, les influences contradictoires qui s'exercent dans l'entourage du Führer, qui font comprendre les hésitations, les tergiversations, les atermoiements de ce dernier, qui l'ont obligé à renoncer, du moins provisoirement, au coup de force contre les Pays-Bas, lequel semblait bien avoir été prévu pour le 12 novembre dernier et ne fut pas exécuté parce qu'il serait apparu au dernier moment que le calcul basé sur le maintien de la neutralité de la Belgique, même dans l'éventualité d'une invasion de la Hollande, risquait de se révéler faux à l'épreuve des événements. L'impossibilité d'entreprendre à l'Ouest des opérations militaires d'une grande

envergure en s'assurant le bénéfice d'un sûr effet de surprise, les flottements qui se sont marqués lors des consultations des chefs militaires et des chefs politiques du Reich auxquelles a procédé M. Hitler, la vie plus difficile pour les classes laborieuses, les rigueurs d'un régime policier qui dépassent celles de toutes les tyrannies connues, l'existence de quelques centres d'opposition, de tendances différentes, il est vrai, mais qui se rejoignent dans le même ardent désir d'un changement de nature à hâter, suppose-t-on, la fin de la guerre, ce sont autant de facteurs d'une crise allemande dont on ne peut encore mesurer exactement la portée, mais qui, par le seul fait qu'elle existe à l'état latent, a inévitablement des répercussions graves sur la conduite même de la guerre.

On peut se demander si ce n'est pas en vue de créer, pour le peuple allemand, l'illusion d'une action de grand style, à défaut d'une puissante offensive proprement militaire, et pour faire diversion à des difficultés intérieures par le mirage d'un succès spectaculaire, autant que pour essayer d'atteindre durement la puissance britannique que M. Hitler a ordonné cette abominable guerre de mines par laquelle il veut frapper aveuglément les neutres aussi bien que les adversaires déclarés de l'Allemagne. Quelles que soient les causes profondes de la perplexité du Führer, ses effets sont évidents pour tout observateur sincère des événements, M. Hitler, déçu dans son espoir d'obtenir une paix de compromis sur la base du fait accompli en Pologne et obligé de constater l'échec de tous ses efforts visant à dissocier la France d'avec l'Angleterre, s'est trouvé pressé par l'impérieuse nécessité d'improviser une tactique nouvelle tout en s'accommodant, bon gré mal gré, du moins pendant quelque temps, de la stabilisation actuelle du front occidental.

●

L'accord complémentaire franco-britannique, tel qu'il a été réalisé en conclusion de la deuxième réunion du Conseil suprême des Alliés qui eut lieu à Londres le 17 novembre,

a définitivement cimenté le bloc anglo-français en face du Reich hitlérien. M. Hitler ayant décidé de détruire l'empire britannique, ce qui est plus facile à proclamer qu'à exécuter, l'Angleterre et la France ont répliqué en faisant de la solidarité des deux grandes démocraties une réalité vivante et permanente, capable par sa valeur propre de faire échec à toutes les entreprises de l'ennemi, si audacieuses qu'elles puissent être. La déclaration commune de MM. Chamberlain et Daladier, faite à cette occasion, a précisé que les deux Gouvernements avaient renforcé leurs décisions déjà en vigueur, de manière à assurer l'entière solidarité des deux pays en ce qui concerne l'aviation, les armements, les matières premières, le ravitaillement, les transports maritimes et, d'une manière générale, toutes les mesures que peuvent exiger les nécessités de la guerre économique. « Les deux pays, était-il dit, établiront désormais en commun leurs programmes d'importations et éviteront toute concurrence entre les achats qu'ils doivent faire à l'étranger pour l'exécution de ces programmes. » Par cette disposition capitale, l'Angleterre et la France ont réalisé en fait, dès le troisième mois des hostilités, cette organisation parfaite de leur action commune qui ne put être atteinte lors du conflit de 1914 à 1918 qu'à la fin de la troisième année de guerre. On a dit avec raison que les décisions prises en conclusion de la réunion du Conseil suprême constituaient l'acte politique le plus important accompli depuis l'ouverture des hostilités parce que, au delà de la guerre elle-même, elles fournissent un point de départ et une base pour la coopération économique internationale dont dépendra, au lendemain du conflit, le salut de l'Europe.

M. Hitler se résolut à jouer son va-tout sur la carte hasardeuse de la guerre de mines, de la pratique de la « guerre totale », par l'emploi de cette « arme secrète » que l'on prétendait que le Gouvernement du Reich tenait en réserve pour le moment où il lui faudrait frapper un coup décisif. Cette « arme secrète » n'était pas autre chose que la mine dite magnétique, non amarrée, placée sur les grandes voies de la navigation commerciale et frappant également les bâtiments neutres et ceux qui battent pavillon des nations belligérantes. Un paquebot hollandais, le *Simon-Bolivar*, en fut la première victime.

De même que des navires britanniques, des navires hollandais, italiens, japonais, suédois, grecs, ont été coulés par ce monstrueux engin allemand dont l'emploi constitue une violation flagrante des règles du droit international. La Convention de La Haye du 18 octobre 1907 relative à la pose des mines sous-marines automatiques de contact stipule, à son article 1er, qu'il est interdit de placer de telles mines à moins qu'elles ne soient construites de manière à devenir inoffensives une heure après que celui qui les a placées en a perdu le contrôle, et de les poser devant les côtes et les ports de l'adversaire dans le seul but d'intercepter la navigation de commerce. L'article 3 dispose que toutes les précautions doivent être prises pour assurer la sécurité de la navigation pacifique, les belligérants devant s'engager, dans le cas où les mines placées par eux cesseraient d'être surveillées, à signaler immédiatement les régions dangereuses par un avis à la navigation. Toutes ces dispositions de la Convention de La Haye de 1907, dont l'Allemagne est signataire et que tout récemment encore elle déclarait vouloir respecter, le Gouvernement de M. Hitler les a cyniquement violées, non seulement à l'égard de l'Angleterre et de la France mais également à l'égard des puissances neutres, sur lesquelles il espère par cette action barbare exercer une pression irrésistible, afin de les entraîner, malgré elles, dans l'orbite du Reich contre le blocus franco-britannique.

La guerre de mines a pu faire impression par ses premiers effets de surprise mais les moyens techniques d'y parer efficacement ne manquent point et l'organisation de la défense franco-britannique contre cette nouvelle tactique allemande a été activement poussée. On s'est rendu compte qu'en réalité le Reich avait recours à cette nouvelle forme de la guerre sous-marine parce que sa méthode des attaques aériennes et sa campagne de sous-marins contre l'Angleterre n'avaient pas donné les résultats escomptés, alors qu'il importait grandement, pourtant, de maintenir le peuple allemand dans l'illusion que le Reich dispose effectivement de moyens sûrs de rompre le blocus franco-britannique et de neutraliser la maîtrise des mers des Alliés. La riposte de l'Angleterre et de la France a été immédiate. M. Neville Chamberlain annonçait

à la Chambre des Communes que l'Allemagne ayant délibérément violé la Convention de La Haye, des représailles seraient exercées sous la forme de la saisie en haute mer des marchandises d'exportation ayant une origine ou un propriétaire allemands. La mesure, appliquée en plein accord par l'Angleterre et la France, dès le lundi 4 décembre, vise à supprimer toute exportation allemande par les voies maritimes, à paralyser dans la plus large mesure l'activité économique du Reich et, surtout, à priver celui-ci des ressources qu'il se procurait encore en devises par ses exportations vers les pays d'outre-mer, son commerce par ses frontières continentales se réduisant principalement à de pures opérations de troc.

Les représailles franco-britanniques à la suite des violations répétées par l'Allemagne de toutes les règles établies sont légitimes. Ce sont les mêmes que celles qui furent arrêtées dès 1915, durant la guerre mondiale, en riposte à la campagne des sous-marins allemands et qui, encore renforcées, furent appliquées intégralement dès 1917. Toutes les puissances alors alliées et associées de l'Angleterre et de la France — l'Italie, la Russie, les États-Unis, la Belgique, la Roumanie, la Serbie, la Grèce et le Japon — même lorsqu'elles ne participaient pas directement à cette forme du contrôle des mers, les ont admises en fait et en ont ainsi partagé la responsabilité. On conçoit que cette décision gêne l'activité générale des neutres mais les Gouvernements de Londres et de Paris ont donné l'assurance que les intérêts des non-belligérants seraient ménagés dans toute la mesure où le permet l'action indispensable pour faire obstacle à la barbare pratique allemande de la guerre sur mer. Au surplus, il est un fait qu'on ne peut négliger quand il s'agit d'apprécier impartialement et équitablement les représailles exercées par les deux grandes puissances occidentales : par sa guerre de mines, le Reich fait, en réalité, la guerre aux neutres autant qu'à ses adversaires déclarés. Il ne fait aucune discrimination entre les bâtiments neutres et les bâtiments britanniques et français, entre les navires neutres ayant à bord de la contrebande de guerre et ceux qui transportent des cargaisons régulières. La saisie en haute mer des marchandises allemandes d'exportation

ne saurait se comparer en rien, par ses conséquences pour les neutres, à la destruction systématique de leurs navires de commerce par les sous-marins et les mines d'un modèle nouveau dont le Reich parsème les grandes voies de la navigation pacifique.

●

Tel est le crime que l'Allemagne hitlérienne vient d'ajouter à la liste déjà si longue de ses forfaits contre le droit et contre l'humanité. Quant au crime que la Russie soviétique a commis, le 30 novembre, contre la Finlande, en attaquant ce petit pays sans y avoir été en rien provoquée, en faisant procéder par ses avions au bombardement de villes ouvertes, en faisant pénétrer l'armée rouge en territoire finlandais, il a soulevé l'horreur et le dégoût dans tous les pays civilisés. S'il était possible d'appliquer à un régime qui s'est fondé dans la boue et le sang la commune mesure morale des États civilisés, on pourrait dire que le Gouvernement des Soviets s'est déshonoré devant l'Histoire en se rendant coupable d'une agression préparée et déclenchée avec la plus extraordinaire perfidie. La Russie soviétique qui, par sa trahison de la cause de la liberté des peuples, a si grandement facilité l'attaque allemande contre l'État polonais, qui, sans avoir à combattre elle-même, s'est enrichie cyniquement des dépouilles de la Pologne martyre et a asservi les Pays baltes à sa « protection », a encore aggravé, par la violence faite à la Finlande, les effroyables hontes de sa tragique histoire. Elle a fait montre, en ces circonstances, d'une hypocrisie qui fixe définitivement les hommes de notre époque sur ce qu'est la politique bolcheviste pratiquée avec une mentalité d'Asiate, fermée à tout souffle européen, étrangère à toute morale chrétienne et occidentale.

Tous les procédés de l'hitlérisme à l'égard de l'Autriche, de la Tchécoslovaquie et de la Pologne, Moscou en a usé à l'égard de la Finlande, en les perfectionnant. Les négociations destinées à donner le change sur les véritables desseins du maître du Kremlin et qu'on trouvait toujours moyen de sus-

pendre au moment où elles paraissaient devoir aboutir; des protestations de modération et d'ardent désir d'arriver à un règlement pacifique; des assurances cauteleuses alternant avec des menaces brutales, voilà ce qui constitua l'essentiel de la première manière de M. Molotov. Puis, se rendant compte de la volonté de résistance d'un peuple honnête, fermement attaché à sa politique d'indépendance et de neutralité, le commissaire du peuple pour les affaires extérieures changea brusquement de ton et de méthode. Il usa sans scrupule du mensonge le plus grossier, de l'accusation directe la plus invraisemblable, de l'affirmation catégorique d'une provocation qui n'existait pas, qui ne pouvait pas exister de la part d'une nation de trois millions cinq cent mille âmes à l'égard d'un immense empire couvrant près d'un tiers de l'Europe et un quart de l'Asie et comptant cent quatre-vingts millions d'habitants. La presse soviétique commençait contre le Gouvernement d'Helsinki une campagne d'excitation, tandis que le travail révolutionnaire, inséparable de toute politique communiste, tendait à dresser une partie du peuple finlandais contre son propre Gouvernement national. Le 26 novembre, on apprit l'incident de frontière organisé au moment le plus opportun, destiné à donner le change sur les responsabilités encourues et à fournir un semblant de prétexte pour l'agression. Moscou a dénoncé unilatéralement le pacte de non-agression russo-finlandais et a rompu les relations diplomatiques à la veille même de la ruée brutale des forces rouges sur terre, sur mer et dans les airs contre une nation qu'on savait héroïque mais qu'on supposait trop faible pour résister victorieusement à un adversaire ayant pour lui une énorme supériorité numérique et un armement formidable. Tel fut le jeu affreux du Gouvernement des Soviets au cours de la phase préliminaire d'un conflit que M. Staline a obstinément recherché et qu'il a provoqué systématiquement.

L'histoire du peuple finlandais est toute de fierté nationale et de noble aspiration à la liberté. Depuis le XIIe siècle, époque où il fut converti au christianisme, ce peuple n'a cessé de s'affirmer dans sa pleine personnalité. Même lorsque, au XIVe siècle, la Finlande fut réunie à la Suède, non pas comme une province conquise et assujettie mais comme partie

intégrante du royaume, elle sut conserver sa physionomie propre. Son esprit de liberté est dû au fait qu'elle ignora la féodalité et la servitude et, lorsque, en 1809, elle fut rattachée à l'Empire des tsars, ce fut avec le bénéfice d'un régime d'autonomie pour le maintien duquel elle a su lutter avec vaillance pendant de longues années. Lors de l'effondrement du tsarisme en 1917, la Finlande se proclama indépendante, et ce fut le même maréchal Mannerheim qui commande aujourd'hui son armée nationale qui a combattu alors victorieusement les hordes bolchevistes occupant encore le pays. Les Finlandais forment un peuple qui peut connaître la défaite mais qui jamais ne se pliera à la servitude. Pour quel but, à quelles fins impérialistes et révolutionnaires les maîtres du Kremlin veulent-ils asservir ce petit pays à la domination soviétique? Ici encore les faits ont leur éloquence propre.

Après avoir imposé aux États baltes des bases navales et aériennes russes grâce auxquelles l'Union soviétique entend s'assurer la domination totale dans la mer Baltique, Moscou a invité le Gouvernement d'Helsinki à envoyer une délégation au Kremlin en vue de négocier un règlement destiné à mieux garantir la sécurité russe. L'argument était que Léningrad est à portée de canon de la frontière, que la Russie pouvait être l'objet d'une agression à travers le territoire finlandais, que la cession de certaines îles était nécessaire à la défense efficace de la baie de Cronstadt. Moscou désirait également contrôler les îles Aaland, position capitale pour la sécurité de la Suède comme pour celle de la Finlande, obtenir à bail certaines régions pour y créer des bases russes et, enfin, conclure un accord d'assistance réciproque russo-finlandais. Le Gouvernement d'Helsinki fit preuve du plus large esprit de conciliation. Il fit des concessions importantes mais refusa catégoriquement de signer un accord militaire qui eût entraîné pour lui l'abandon de sa politique d'indépendance et de neutralité. Il ne voulut admettre aucun contrôle direct ou indirect russe sur les îles Aaland ni aucune cession territoriale portant atteinte à l'intégrité du pays et à sa souveraineté. En présence des menaces de Moscou, a Finlande prit les précautions militaires qui s'imposaient

et s'affirma résolue à une énergique défense contre toute agression. Par la loyauté de son attitude, elle a su mériter l'estime et les sympathies de tous les peuples libres, notamment du peuple américain. Aussi, lorsque Moscou eut dénoncé unilatéralement le pacte de non-agression et rompu les relations diplomatiques avec Helsinki, le secrétaire d'État des États-Unis, M. Cordell Hull, fit-il savoir que son Gouvernement était prêt à offrir ses bons offices en vue de faciliter un règlement pacifique. Mais la décision d'attaquer la Finlande était déjà prise au Kremlin et, le 30 novembre, la lourde machine de guerre de l'armée rouge fut mise en marche. Les desseins du Gouvernement des Soviets se marquèrent alors clairement : contraindre, sous la menace odieuse de réduire en cendres les principales villes et d'exterminer la population civile, le Gouvernement régulier de la Finlande à s'effacer devant un ministère nouveau disposé à reprendre les négociations avec Moscou. Comme cela ne suffisait pas, le pouvoir soviétique créa de toutes pièces un fantôme de gouvernement communiste ouvertement soutenu par l'armée rouge, prêt à se plier docilement à toutes les exigences de M. Staline et à engager une lutte criminelle contre l'armée nationale finlandaise.

Si la Russie soviétique a commis ce crime monstrueux contre un peuple digne de la liberté c'est évidemment, d'abord, pour asseoir solidement sa domination dans la mer Baltique et c'est, ensuite, parce qu'elle méditait de précipiter la poussée bolcheviste vers les Pays scandinaves, à travers le territoire finlandais, de manière à étendre son influence sur tout le nord de l'Europe. La seule grande puissance directement visée par cette politique, c'est l'Allemagne, laquelle se trouve ainsi menacée d'être bloquée par l'impérialisme slave au nord, comme elle l'est déjà à l'est et au sud-est. L'abandon des États baltes et la maîtrise russe de la Baltique ont constitué pour le Reich hitlérien et pour la cause générale du germanisme une grave défaite. L'avance russe, par la Finlande, vers les États scandinaves, aurait pour eux la portée d'un désastre sans remède. Il n'est pas de collusion germano-russe, à des fins immédiates, qui puisse expliquer le silence et l'indifférence de l'Allemagne devant

l'agression de l'armée rouge contre cet État finlandais indépendant qui, par sa position géographique, est un facteur d'équilibre important dans le nord du continent. L'agression soviétique a, d'ailleurs, une signification plus troublante encore pour le destin même de l'Europe car, avec la menace qu'elle fait peser sur le bloc scandinave, que l'on considérait être une sûre oasis d'ordre et de paix dans un monde profondément troublé, elle précise la poussée continue du blochevisme vers l'ouest et crée un même péril pour toutes les petites nations qui ont cru trouver un refuge dans la plus prudente neutralité.

ROLAND DE MARÈS

LE MOUVEMENT LITTÉRAIRE

Comme tous les hommes sujets à l'indignation, M. Duhamel est au fond un optimiste. Il compare la bêtise et la lâcheté des hommes à de grandes ombres insaisissables. C'est se faire de notre univers une idée trop consolante. La bêtise, la lâcheté, l'abus de la force, la vanité et l'envie sont, au contraire, les principales réalités du monde où nous vivons. Et le combat que leur livre Laurent Pasquier n'est pas, comme le dit M. Duhamel, le combat contre les ombres [1]. Son livre se charge, à tout moment, de le démontrer.

On entend cependant sans peine ce qu'il veut dire. On voit les honnêtes gens et les cœurs droits condamnés à livrer sans cesse bataille comme d'abominables fantoches. Ce sont les fantoches qui l'emportent. Là se montre ce qu'on pourrait appeler le pessimisme de M. Duhamel. Mais leur vaine victoire ne change rien à leur inexistence. Ils l'emportent, et ils ont l'air de triompher. Il ne leur manque que la vie. Ils ne sont rien. Là est l'optimisme de M. Duhamel.

La principale des histoires qu'il nous raconte est assez propre à montrer à plein la médiocrité humaine. Laurent Pasquier fait dans la carrière du biologiste des débuts très brillants. Il n'a pas hésité à faire sur lui même la dangereuse

1. G. Duhamel, *Le Combat contre les ombres*, Mercure de France.

expérience d'un sérum. Il a été décoré très jeune. A trente ans, il avait passé ses deux doctorats, ès sciences et en médecine. Il a eu au concours la direction d'un service à l'Institut national de biologie. Il a maintenant trente-trois ans. C'est un grand garçon aux joues pleines, au regard bleu, aux mains fines, encore tout près de son enfance et déjà mûr. Il a l'ambition d'être sur l'arbre Pasquier une fleur merveilleuse, comme l'a été sa sœur Cécile, la musicienne. Puis il repousse cet espoir en haussant les épaules. Parfois il pense avec souci qu'il n'a pas encore fondé un foyer et que la poussée de sève montée du fond des âges tarira en lui. Mais il chérit la solitude autant qu'il la redoute. Ce biologiste aime la vie, même quand elle le meurtrit. Sa route semble toute tracée. « Toutes mes ambitions sont déclarées, songe-t-il, toutes mes ambitions se présentent en pleine lumière. Je fais le métier que j'aime. Tout le monde s'accorde à dire que je le fais loyalement. »

Or, l'Institut de biologie a un directeur, moitié homme politique, moitié administrateur, un nommé Larminat, que M. Duhamel déteste. Cette querelle entre les savants et les êtres amphibies qui gouvernent les hôpitaux et les instituts, n'est pas nouvelle. Elle n'est pas près non plus de s'éteindre. M. Duhamel, dans le temps de ses études, a dû en percevoir les échos. Peut-être en a-t-il entendu parler depuis. Telle est sa haine pour ce Larminat qu'il lui donne une figure ignoble et un défaut de prononciation. Mais pourquoi le hait-il ? Car, enfin, il faut bien des personnages de cette espèce, et il est probable qu'un comité de savants régirait assez mal un grand établissement de l'État. Est-ce pour son ambition, sa politique, sa bassesse et son arrogance ? Je ne le crois pas. Sur ce sujet, nous en avons vu bien d'autres. Est-ce pour sa tyrannie de cuistre et son autorité usurpée ? Peut-être, car nous touchons là à un point sensible et M. Duhamel n'aime pas beaucoup les médiocrités gonflées et les imbéciles hors de leur place. Mais ce qui l'exaspère surtout, c'est le faux amour de la science dont s'enfle cet illettré. « Quand M. P.-E. Larminat prenait la parole en public, ce qui n'était pas trop rare, il parlait de la science avec une émotion telle que l'on voyait trembler ses joues et les poils de sa moustache. »

Ce grotesque bonhomme a choisi de faire carrière dans les fonctions para-scientifiques : pour cela, il s'est fait le masque de Pasteur. Bref, il exaspère M. Duhamel. Celui-ci le tient et ne le lâchera plus. Il lui reprochera d'avoir les mains molles, les cheveux teints, l'haleine des hépatiques, de gros souliers et de se nettoyer l'oreille avec l'ongle.

Un jour, Laurent a besoin d'un garçon de laboratoire. Larminat lui impose un certain Birault, autre pantin dont M. Duhamel a fait une de ces caricatures féroces et ressemblantes, où il met un si curieux mélange de colère contenue et d'esprit d'observation. Mais Birault est recommandé par un ministre et Larminat, bouffi de suffisance servile, le couvre de sa protection. Laurent, impétueux comme tous les Pasquier, se fâche et voilà la guerre déclarée.

Laurent est plein de science et de droiture mais il n'a aucune expérience de la perfidie des hommes. Un ami, à qui il croit pouvoir se fier, Vuillaume, l'engage à recourir à la puissance de la presse : rien ne peut effrayer davantage Larminat. Laurent écrit donc un article sur les rapports des administrateurs et des savants. Vuillaume le porte à un journal de combat d'extrême droite, *l'Assaut*, dont Pasquier ne connaît que le nom. L'article paraît, retouché, fignolé, peinturluré par un secrétaire de rédaction. Il fait grand bruit. Laurent est félicité pour son talent et son courage.

Il va apprendre à connaître les hommes. Vuillaume est un faux ami, qui l'a lancé dans cette algarade pour le faire trébucher et prendre sa place. Les gens qui ont approuvé Laurent le lâchent dès que le combat est engagé. Larminat travaille sournoisement l'opinion, les bureaux, la presse de gauche. L'affaire devient une question politique. Tout est dénaturé, compris à contre-sens. La rumeur s'enfle et devient un scandale. Les puissants ne veulent pas d'histoires de ce genre. Il est question d'un conseil de discipline. A la fin, Laurent exaspéré, pénètre chez Larminat et lui jette à la figure sa démission, un soufflet et un crachat.

Autour de ce Larminat de baudruche, nous voyons reparaître quelques-unes des silhouettes que nous connaissons déjà. M. Duhamel les a choisies de façon à accompagner la figure

centrale. Elles ont toutes la même vanité vide. Mais ce n'est pas seulement pour s'accorder avec le portrait du directeur de l'Institut de biologie. On dirait que M. Duhamel, à mesure qu'il vit davantage avec les membres, qu'il a rendus illustres, de la famille Pasquier, les trouve plus légers. Au début, le père, l'avantageux docteur Pasquier, avec sa moustache blonde, sa faconde, son tempérament aventureux, n'était pas sans qualités et l'auteur avait pour lui une sorte de considération. Maintenant, ce vieux fou fait sous un faux nom d'étranges métiers. Le fils aîné, Joseph, le financier, avait une espèce de génie. Ce qu'il fait maintenant est d'une légèreté qui mériterait un autre nom. Ont-ils donc changé? Non, pas eux, mais M. Duhamel, au cours de ce long ouvrage, s'est un peu transformé. Ou plus exactement, le monde s'est transformé à ses yeux, a perdu sa substance, s'est dépouillé de sa réalité profonde. Ce n'est pas seulement la tribu des Pasquier, c'est le monde entier qui s'est changé en une simple apparence. Un fantôme aérien de l'univers a dans l'esprit de l'écrivain remplacé l'univers. Seulement, à la fin de l'univers, la guerre de 1914 éclate. Il serait curieux qu'elle rendît la vie à ces apparences prêtes à s'évanouir. Les ombres ont toujours été avides de sang. Il leur rend la réalité.

***

Le talent de M. Philippe Hériat gagne en maturité en perdant peut être un peu de sa fougue et de son éclat. *Les Enfants gâtés* [1] sont un livre très composé, très observé, où le dessein de l'auteur ne se dissimule pas. Pour ma part, j'avoue que je préfère les livres moins concertés, et qui sont, comme on dit des chevaux, plus près du sang. Mais il faut rendre justice à l'ingénieuse construction de celui-ci.

Le sujet, tel du moins qu'il apparaît au lecteur, est la peinture de cette terrible bourgeoisie d'argent, qui maintient

1. Gallimard. Au moment où nous mettons sous presse, nous apprenons que *Les Enfants gâtés* viennent de recevoir le prix Goncourt. (N. D. L. R.)

peut être la société, mais qui est toute tournée vers son idole. Le plus curieux, c'est qu'elle ne le sait pas. De la meilleure foi du monde, elle se croit désintéressée. Elle est même capable de générosité. Dans la famille Boussardel, la tante Emma, qui n'est pas mariée, a quasi adopté Xavier, un neveu orphelin et menacé de tuberculose. Elle le fait longuement soigner en Suisse, veille sur lui, lui promet deux millions à son mariage. Cette bourgeoisie accomplit ses devoirs, et elle est même très stricte sur ses obligations. Elle a des maximes, avec lesquelles elle ne badine pas. Le sens de la famille s'y mêle au respect de la fortune. Tout cela forme, le mot est de Paul Hervieu, « une puissante armature ».

Le sens de l'argent se mêle au sens de la famille. Les Boussardel ne forment qu'un organisme, enrichi, il y a de cela quatre générations, par le guano et chez qui la fortune forme une masse commune. Cet organisme se défend comme tous les autres, en maintenant son intégrité vis-à-vis des étrangers. Il est question de marier l'orphelin guéri, Xavier. On tâchera de lui faire épouser une fortune égale. Anne-Marie Mortier a dix-huit ans ; elle est carrée, stupide et riche. On essaiera d'arranger ce mariage, d'autant plus avantageux que Xavier (on le sait en secret) ne peut pas avoir d'enfant. Ce mariage ayant manqué, on se réjouit de voir Xavier épouser sa cousine Agnès Boussardel. Ainsi les parts familiales ne seront pas subdivisées à l'infini. Cette famille défendue par sa fécondité peut se permettre l'endogamie. Une autre loi de défense de l'organisme, c'est de s'accroître. Les mariages, même quand ils se font avec des étrangères, obéissent à cette loi. Simon Boussardel a épousé une jeune fille riche, qui meurt promptement. Pour ne pas laisser échapper la fortune, Simon épousera la sœur de la morte. « Dans cette famille, comme dans la nôtre, l'argent était aimé non pour ce qu'il procure ni absolument pour lui-même mais pour son pouvoir de multiplication. Sous ce toit aussi, le premier des commandements était de diviser la masse le moins possible, d'accumuler le maximum sur les mêmes têtes, en un mot de rester entre soi. » Ces Boussardel, non pas unis mais fortement cimentés, vivent ensemble. Du moins, le principal noyau habite, autour de la grand-mère, le vaste hôtel du parc Monceau. Le reste

a colonisé la plaine à l'entour, sans jamais s'écarter si loin que la lisière des Ternes.

Ce sentiment de la tribu suppose le respect de la hiérarchie, l'obéissance aux aînés, l'observation des rites. Ce qui la menace, c'est la jalousie des membres de la tribu entre eux et les rivalités intérieures au moment des partages. De temps en temps aussi, on voit apparaître dans cette race homogène un être singulier, rebelle à l'esprit collectif. C'est ainsi qu'une tante Louise, bonne, sensible et faible a épousé — ô honte ! — un chartiste et vit médiocrement. Mais c'est surtout à la génération suivante que l'enfant de scandale a surgi au milieu du groupe compact et homogène des oncles, tantes et parents. Cet enfant, c'est Agnès : et c'est elle qui, en racontant sa vie à l'auteur, est supposée, non pas écrire le livre, mais l'improviser de vive voix.

Cette vie, la voici. Agnès a grandi avec ses parents et ses deux frères dans le vaste hôtel de famille. Mais elle était déjà une enfant rebelle. Une fois majeure elle a voulu voir les États-Unis. Elle a trouvé là les maximes les plus opposées aux traditions Boussardel. Elle est restée deux ans absente. La famille tremblait qu'elle n'épousât et ne ramenât un Américain qu'elle se représentait comme un joueur de banjo. Il est vrai qu'elle a aimé un homme, Norman Kellog. L'aventure s'est dénouée avec la même simplicité qu'elle s'est nouée. Agnès est revenue en France depuis quelque temps, quand Norman vient à Paris pour trois jours. Elle tombe dans ses bras. Le lendemain il lui raconte le plus simplement du monde qu'il est fiancé. On ne pousse pas le naturel plus loin. Agnès s'enfuit. Seulement elle est enceinte. A qui se confier ?

Elle se souvient de son cousin Xavier, tuberculeux guéri, qui vit dans le Midi où on lui a donné une maison. La maladie, l'éloignement, la vie solitaire dans les montagnes suisses, enfin un sang différent ont rendu Xavier différent des Boussardel et généreux jusqu'à l'abnégation. Il dit à Agnès : « Épouse-moi. »

Quand il annonce qu'Agnès attend un enfant, il reçoit une dépêche qui le mande à Paris. Xavier ignorait qu'il ne pouvait être père mais la famille le savait. Cette tante Emma,

qui a pris soin de l'enfance de Xavier, est persuadée qu'Agnès a indignement trompé le pauvre garçon. Elle a toujours détesté Agnès. Surtout elle est exaspérée à l'idée de l'intrus qui va naître, de l'enfant étranger qui va usurper une place dans la famille Boussardel. Elle croit devoir instruire Xavier de ce qu'elle croit sa disgrâce. Elle ne lui apprend pas que l'enfant n'est pas de lui, puisque c'est pour légitimer sa naissance qu'il a épousé Agnès. Mais elle lui apprend que la maladie l'a rendu infécond et qu'on ne l'en a pas averti pour mieux disposer de lui. Il est si écœuré qu'il est pris de nausées. Il se penche à la fenêtre de sa chambre. Un étourdissement le fait tomber. Il se tue. Cette machine compliquée n'est pas sans intérêt. Mais l'auteur est partout.

HENRY BIDOU

PARIS... d'hier et d'aujourdhui

FORTERESSES PARISIENNES D'AUTREFOIS

LE LOUVRE

Autour de la première enceinte fortifiée de Paris, celle de Philippe-Auguste, les forteresses de couverture flanquaient les grandes routes d'accès à la capitale. Les enclos fortifiés du Temple et de Saint-Martin-des-Champs appuyant à l'est la route d'Allemagne (rue et faubourg Saint-Martin, avenue Jean-Jaurès, naguère d'Allemagne), restait, sur la rive droite, une autre grande route, celle de l'ouest. C'était le chemin naturel des Anglo-Normands de Richard Cœur-de-Lion et de Jean-Sans-Terre dont les états venaient jusqu'à Gisors et qui pouvaient ainsi lancer facilement un raid sur Paris (quatre-vingts kilomètres en plaine).

Par là aussi, la ville avait donc besoin d'une couverture.

De plus, les rois de France résidaient, à Paris, au palais de la Cité. Tant que la ville tint tout entière dans l'île, cette résidence était aussi sûre qu'agréable. Le fleuve, qui bordait le Palais, isolé à la pointe de l'île, le défendait contre l'ennemi extérieur et, si la capitale était trop agitée, on pouvait la quitter en suivant simplement le cours de l'eau. Mais, dès le XIIe siècle, Paris, en s'étendant sur les deux rives, commençait à border de maisons la Seine très en aval de la Cité. Du coup, le Palais, enfermé, n'était plus un lieu de sûreté.

On voit pourquoi Philippe-Auguste établit, à l'ouest de l'enceinte qu'il créait, une forteresse royale avancée : il protégeait Paris et, en même temps, l'Etat.

Le nord-ouest de Paris, à cette époque, était en grande partie le fief de ses évêques (d'où le nom de notre rue de la Ville-l'Evêque), domaine qui entourait les fiefs moindres de Saint-Germain-l'Auxerrois, de Saint-Denis-de-la-Chartre et le fief Fromental. C'est là que Philippe-Auguste établit son château, en un lieu qui avait gardé son nom de lupara *(Louvre) de quelque chenil entretenu pour la chasse au loup dans la forêt de Rouvray (notre bois de Boulogne). La forteresse fut élevée entre* 1190 *et* 1202. *Elle s'étendait à peu près sur le quart sud-ouest de la Cour Carrée de notre Louvre actuel, c'est-à-dire immédiatement à l'ouest du mur fortifié. Les carrières d'Arcueil et de Montsouris fournirent la pierre. La main-d'œuvre fut en grande partie parisienne.*

Un rectangle de 65 *mètres sur* 55, *fait de murs de* 2 *à* 4 *mètres d'épaisseur, que des tours rondes de* 8 *mètres de diamètre flanquaient aux quatre coins et au milieu des côtés nord et ouest, où des portes s'ouvraient, entre deux petites tours, au sud et à l'est. Autour de cette enceinte un fossé de* 12^{m},50 *de large communiquait avec la Seine; la porte sud, vers le fleuve, était défendue par un petit ouvrage avancé rectangulaire, un* châtelet *qui barrait le chemin du bord de l'eau (notre quai du Louvre); un ouvrage moins important couvrait la porte de l'est, qu'un pont-levis pouvait relier au mur de la ville. Au centre du rectangle, le donjon, la partie essentielle du château, « notre Tour de Paris » disent nos rois dans leurs actes, comme on dit encore la Tour de Londres. Fondée sur le sable de l'ancien lit de la Seine, c'est une tour ronde de* 18^{m},50 *de diamètre à la base, de* 31 *mètres de haut, divisée en plusieurs étages, munie d'un puits, de latrines, etc. Autour d'elle un fossé de* 8 *à* 10 *mètres de large et de* 6 *mètres de profondeur, une contrescarpe en talus. Tel était le Louvre de Philippe-Auguste. Le plan en est tracé, en blanc, sur le sol de notre Cour Carrée; une salle du XIIe-XIIIe a été conservée dans les soubassements.*

Les rois se partagèrent désormais entre cette solide forteresse, le modèle de nombreux châteaux contemporains, et le palais de la Cité. Au XIVe siècle encore, Philippe le Bel et Louis le Hùtin habitèrent la tour ou les salles adossées aux courtines et, en 1358, *Etienne Marcel révolté s'y établit comme pour marquer sa prise de possession du pouvoir. Mais, en même temps et dès l'origine, nos princes y avaient mis un de leurs trésors, une partie de leur « artillerie » d'arcs et d'arbalètes et même leurs prisonniers d'Etat : le comte de Flandre, fait prisonnier à Bouvines, fut l'un des*

premiers. Palais, trésor, arsenal, prison autant que forteresse, le Louvre était bien une création politique aussi bien que militaire.

Mais ce diable de Paris ne cesse de grandir. L'église Saint-Honoré, fondée sur le chemin placé au nord du Louvre qui sera notre rue Saint-Honoré, comme les églises Saint-Nicolas et Saint-Thomas du Louvre, plus proches de la Seine, amorcent, dès Philippe-Auguste, le lotissement des terrains placés à l'ouest du château. Saint-Louis établit aux environs les Quinze-Vingts, asile pour 300 *aveugles. Des artisans, des tuiliers s'installent. Bref, au temps de Charles V, le Louvre est à son tour enfermé dans la ville et c'est à près de* 500 *mètres à l'ouest que ce roi doit créer son nouveau mur de couverture, qui part de la Seine un peu au delà du pont des Saints-Pères.*

Dès lors, il faut remplacer le Louvre dans son rôle politique et militaire. Aussi, Charles V construit la Bastille à l'est de son enceinte comme Philippe-Auguste avait établi le Louvre à l'ouest de la sienne. Mais il garde cependant le Louvre, il le consolide, il surélève les courtines et les tours anciennes, il perce le donjon de grandes fenêtres, il ajoute même des tours nouvelles, des bâtiments neufs le long des courtines et, pour les desservir, un grand escalier extérieur de 5 *mètres de diamètre, la célèbre* vis *du Louvre. Des terrasses-promenoirs courent le long des créneaux ; de hautes cheminées, des épis de faîtage dorés flanquent les toits aigus ; des jardins sont créés au nord et au sud. A l'intérieur, une floraison de statues et de peintures embellit chapelles et salles. C'est dans son appartement, qui ouvrait sur la Seine, que cet homme de goût gardait ses collections, sa célèbre orfèvrerie et les admirables manuscrits enluminés pour lui, origine de notre bibliothèque nationale ; c'est là qu'il reçut son oncle l'empereur Charles IV. Tel fut le Louvre de Charles V, que notre dessin évoque, d'après la célèbre miniature des* Heures *du duc de Berry.*

Après Charles V, le Louvre est peu à peu abandonné. Au temps de l'invasion anglaise, le régent Bedford n'y vient que pour voler la bibliothèque puis on n'y trouve plus qu'Isabeau de Bavière. Charles VII et ses successeurs abandonnent Paris pour la vallée de la Loire, le vieux Louvre tombe en ruines. En 1527, *François Ier l'achève : il abat la grosse tour pour commencer le nouveau Louvre, celui que nous voyons. Il n'est plus question de forteresse.*

PIERRE D'ESPEZEL

PARMI LES LIVRES

Afrique Équatoriale, Orientale et Australie,
par **Fernand Maurette**
(t. XII de la *Géographie Universelle* de P. Vidal de la Blache et L. Gallois)
(Colin).

Ce volume magnifique est l'œuvre de Fernand Maurette. Fernand Maurette est mort l'an dernier, d'un mal mystérieux et subit, et sa disparition a été une lourde perte pour la science française, une bien grande douleur pour ceux qui l'avaient connu. Svelte et rapide, spirituel et discret, ironique et compréhensif, il était, à l'École Normale, le *caïman* tel que nous l'avions rêvé ; devenu, par le hasard des combinaisons administratives, maître de conférences *in partibus* pour la géographie, il s'était révélé un maître, au sens propre du mot, incomparable, écoutant avec bienveillance, mettant au point avec une autorité, une lucidité et une richesse de science qui l'égalaient aux plus grands géographes d'alors, à Vidal de la Blache, qui achevait sa brillante carrière, à L. Gallois, en pleine force. Son séjour au Bureau International du Travail, à cette source unique d'information, devait le mûrir et le préparer aux grandes synthèses qu'un esprit de sa taille pouvait entreprendre. La mort est venue, inattendue, anéantissant ces dons, ce charme, ces promesses.

Malgré le travail intensif du B.I.T., il avait pu mener à bien la composition de ce gros livre ; il avait eu le temps d'en revoir les dernières épreuves, d'en mettre au point l'abondante illustration et la cartographie.

Le volume est consacré à la totalité du continent africain, à l'est d'une ligne qui irait de la Cyrénaïque au Tchad et au Cameroun. Pour aucune région du monde, il n'était plus nécessaire d'établir le bilan présent de nos connaissances. Cette portion de l'Afrique, si l'on en excepte les côtes et les régions de peuplement blanc de l'Égypte et du Cap, était presque inconnue au milieu du siècle dernier — les atlas de cette époque figurent en blanc tout l'intérieur du continent. La découverte des sources du Congo et du Nil se place entre 1870 et 1880. Les explorations se poursuivent sur bien des points jusqu'au début du XXe siècle. La période de la conquête ou de la répartition entre les pays européens des zones à coloniser, occupe la fin du XIXe siècle. La conquête de Madagascar est de 1894 seulement ; la guerre de l'Angleterre contre les républiques boers s'étend de 1899 à 1901. C'est au XXe siècle que la période d'exploitation commence, que l'in-

ventaire de cet immense pays se constitue, qu'il entre dans la vie collective de l'humanité. A mesure que les empires britannique et français, au terme de leur épanouissement parallèle et pacifique, se consolident et s'organisent, l'importance de l'Afrique apparaît. Les routes impériales la flanquent ou la traversent : la route du cap de Bonne-Espérance et celle de Suez vers l'Asie, la route continentale du Cap au Caire. Dès ce moment, l'Afrique entre dans la politique mondiale ; les trois colonies allemandes du Cameroun, de l'Est et de l'Ouest-Africain, pierres d'attente, préparent le grand empire équatorial qui devait se constituer aux dépens des trois parties de l'empire portugais, de l'immense Congo belge, aux dépens aussi des grandes nations que l'on espérait vaincre, la France et l'Angleterre. L'accord de 1910 avait été comme un Munich préparatoire à un règlement plus complet. Versailles a fait table rase de tout cela mais les partis coloniaux allemands ont repris ce plan ; on enseignait tout récemment outre-Rhin des dialectes nègres aux futurs colonisateurs.

Cette Afrique mystérieuse a été révélée peu à peu par les récits des explorateurs, les rapports des colonisateurs, les études des savants. Cette masse énorme de documents témoigne de soixante années d'efforts pour mieux connaître le pays et les peuples, pour élaborer et adapter les méthodes de colonisation et d'exploitation. Fernand Maurette se l'est assimilée, l'a critiquée, en a extrait la substance. De là ces pages à la fois limpides et pleines de choses, singulièrement suggestives dans leur concision. Il étudie tour à tour l'Afrique équatoriale, consacrant un chapitre au Congo belge et un autre au domaine français ; l'Afrique orientale avec ses fosses d'effondrement, ses hauts plateaux, ses volcans, ses grands lacs ; l'Afrique du nord-est, Éthiopie et Somalie ; l'Afrique du Nil avec le canal de Suez ; l'Afrique du sud et ses régions naturelles ; enfin, Madagascar et les Mascareignes. Dans chacune de ces parties, un plan analogue, imposé par la réalité géographique : le milieu naturel, le peuplement et la vie indigène, enfin la découverte, la colonisation et l'exploitation européenne. Les pages nouvelles et vigoureuses abondent. Qu'il suffise de rappeler la belle description de la forêt équatoriale et la monographie du peuple bantou. Les problèmes géographiques et politiques sont nettement, scientifiquement posés, sans développements inutiles ni anticipations littéraires.

Le volume est illustré de cent cinq figures dans le texte, cartes, profils et croquis et cent vingt-neuf photographies hors texte choisies parmi les plus curieuses et les plus caractéristiques ; il contient, en outre, une carte en couleurs hors texte de la végétation de l'Afrique du sud.

JEAN POIRIER.

CORRESPONDANCE

Nous avons reçu de M. Guillaume de Hevesy la lettre suivante :

Un orientaliste suisse, M. Métraux, dans un article intitulé *Les deux Énigmes de l'île de Pâques* a étudié, dans la livraison du 1er septembre de la *Revue de Paris* (pp. 203, etc.) l'écriture trouvée dans cette île ainsi que la découverte faite par moi ayant trait à cette écriture, découverte présentée naguère par M. Pelliot à l'Institut. C'est pour le moins *la troisième fois* que M. Métraux traite de la question, les remarques qu'il fait dans la *Revue de Paris* à mon sujet ayant déjà été publiées par lui dans la *Prensa*, quotidien argentin, du 24 juillet 1938, et, avant tout, au cours d'une étude des plus détaillées dans le volume XXXIII (pp. 218, etc.) de la revue internationale d'ethnologie et de linguistique *Anthropos*, journal scientifique universellement apprécié.

J'ai répondu à M. Métraux dans le même journal. Il vient de nous apprendre dans la *Revue de Paris* que « vouloir trop prouver est toujours dangereux » : il m'a été facile de montrer dans ma réponse qu'il n'avait, lui-même, pas tenu compte de ce précepte car il a mené une polémique contre des assertions que je n'ai pas formulées. Ensuite, si l'on fait état dans une étude des travaux de tiers, si l'on veut se fonder sur leur opinion, il semble préférable d'avoir lu les travaux en question. Or, le docteur Hunter, le savant anglais connu, qui est l'autorité principale à laquelle M. Métraux se référait et à qui je m'étais empressé d'en appeler, constatait dans sa réponse que M. Métraux ne se trouvait pas dans ce cas. « C'est avec surprise, sinon avec aversion, que j'ai lu les critiques de M. Métraux » ajoutait-il.

Enfin, et je m'excuse devant les lecteurs de la *Revue de Paris* d'insister sur une affaire aussi personnelle, le professeur Heine-Geldern, de l'Université de New-York, membre honoraire de l'Institut royal d'anthropologie de Grande-Bretagne, faisait imprimer en toutes lettres au sujet des déclarations faites par M. Métraux sur mon compte : « Je me sens tenu de dire que c'est là la plus téméraire et la plus injuste accusation que j'aie jamais vu formuler contre un savant. »

On comprendra que ces répondants me suffisent. Ils me dispensent non seulement de m'arrêter aux critiques de cet orientaliste, elles m'obligent même à me refuser à l'avenir à toute discussion avec lui. Ceux que le côté scientifique du problème pourrait intéresser n'auraient qu'à se reporter à la réponse détaillée que j'ai donnée dans *Anthropos*, volume XXXIII (pp. 808, etc.). Ils trouveront du reste dans le même numéro une étude de près de cent pages sur l'écriture de l'Ile de Pâques, signée du professeur Heine-Geldern, qui me donne raison.

GUILLAUME DE HEVESY

Les communications relatives à la Rédaction doivent être adressées à M. Marcel THIÉBAUT, Rédacteur en Chef de la Revue de Paris, 114, *avenue des Champs-Élysées. — Paris (VIIIe).*

L'Administrateur-Gérant : MARCEL THIÉBAUT

TABLE DU CINQUIÈME VOLUME

Septembre-Octobre-Novembre-Décembre

LIVRAISON DU 1er SEPTEMBRE 1939

		Pages.
COLETTE	Automne	5
MAURICE MONTABRÉ	L'Évolution psychologique de Mussolini	14
P. DRIEU LA ROCHELLE	Gilles. — Fin	45
JACQUES CHENEVIÈRE	Genève et la Croix-Rouge	90
JEAN MASSIP	La Politique anglaise	110
THÉODORE PRATT	Visite au Maître	125
RAMON FERNANDEZ	Double France	143
PAUL SOUCHON	Olympio et Juliette. — I	167
ALFRED MÉTRAUX	Les Énigmes de l'Ile de Pâques	195
JEAN PIVETEAU	L'Origine de la Vie	213
GEORGES PELORSON	J. Joyce et le Livre de l'Homme	227

PIERRE D'ESPEZEL : Vieux Paris.

LIVRAISON DU 15 SEPTEMBRE 1939

ANDRÉ THÉRIVE	Comme un voleur. — I	241
PIERRE BERNUS	L'agression allemande	267
LUC DURTAIN	Une nuit au Mzab. — I	280
PAUL SOUCHON	Olympio et Juliette. — Fin	299
PIERRE LYAUTÉY	Dantzig et la Pologne à la veille de la guerre	323
IGNOTUS	L'amiral Darlan	340
HENRY BIDOU	Le mouvement littéraire	346
PIERRE D'ESPEZEL	Les monuments et la guerre	353

LIVRAISON DU 1er OCTOBRE 1939

MARIE DE CHAMBRUN	Lorsque je voulais être chanoinesse	361
ROLAND DE MARÈS	La guerre en Europe	388
ANDRÉ THÉRIVE	Comme un voleur. — II	397
BERNARD FAÏ	L'Amérique au carrefour	423
LUC DURTAIN	Une nuit au Mzab. — Fin	435
ED. GISCARD D'ESTAING	La guerre et l'économie	450
GEORGES ROUX	L'état de Slovaquie	453
P. DRIEU LA ROCHELLE	Paris d'aujourd'hui et de toujours	466
JEAN DE LA VARENDE	La guerre vue d'un coin de province	473

LIVRAISON DU 15 OCTOBRE 1939

JEAN DE LA VARENDE	Le Docteur Cottard	481
GÉNÉRAL BROSSÉ	Les opérations militaires en Pologne	514
RENÉ LAURET	Quelques souvenirs d'Allemagne	521
ANDRÉ THÉRIVE	Comme un voleur. — III	531
JULIEN CAIN	Le livre et la civilisation	568
HENRY BIDOU	Le mouvement littéraire	581
ROLAND DE MARÈS	La manœuvre Germano-Russe	588

PIERRE D'ESPEZEL : Vieux Paris.

LIVRAISON DU 1er NOVEMBRE 1939

		Pages.
ALEXANDRE ARNOUX	Impressions du front	601
ANDRÉ SUARÈS	Miroir du temps	618
GÉNÉRAL BROSSÉ	Les opérations sur le front français	636
ANDRÉ THÉRIVE	Comme un voleur. — IV	644
ANDRÉ ROUSSEAUX	La littérature de guerre entre 1914 et 1919	687
JULES SUPERVIELLE	Castor et Pollux	692
E. MENDEZ CALZADA	L'Amérique ibérique et la guerre de Hitler	699
STÉPHANE LAUZANNE	Bolchevisme et communisme	709
ROLAND DE MARÈS	La guerre en Europe : la deuxième phase du conflit	718

PIERRE D'ESPEZEL : Vieux Paris.

LIVRAISON DU 15 NOVEMBRE 1939

JULES ROMAINS	Jallez à Nice	729
ANDRÉ SIEGFRIED	La politique des États-Unis	757
IGNOTUS	Henri Giraud, général d'armée	777
PIERRE VARILLON	La guerre sur mer	787
ANDRÉ THÉRIVE	Comme un voleur. — Fin	797
GÉNÉRAL BROSSÉ	Sur le front français	831
ROLAND DE MARÈS	Bilan diplomatique	840
HENRY BIDOU	Le mouvement littéraire	849

LIVRAISON DU 1er DÉCEMBRE 1939

ALEXANDRE ARNOUX	Soldats	857
HENRI TROYAT	L'enfant de Dostoïevsky	875
GEORGES OUDARD	Climat de l'Europe centrale et orientale	907
ODON DE HORVATH	Soldat du Reich. — I	922
RENÉ JOHANNET	En Espagne	954
ROBERT DE SMET	Le théâtre en Angleterre	969
ED. GISCARD D'ESTAING	Conduite financière de la guerre	984
ROLAND DE MARÈS	La guerre en Europe	995
GÉNÉRAL BROSSÉ	Les opérations militaires	1008
PIERRE D'ESPEZEL	Livres d'art	1010

LIVRAISON DU 15 DÉCEMBRE 1939

PAUL CLAUDEL	Le Prado à Genève. — I	1017
JEAN DE PIERREFEU	Autour du Communiqué	1036
PIERRE MILLE	L'Oiseau qui s'est tu	1049
G. L. E. F.	Vers un emprunt franco-britannique	1067
ODON DE HORVATH	Soldat du Reich. — II	1076
BERNARD FAÏ	Londres en guerre	1107
ERNEST D'HAUTERIVE	Marchand et ses mémoires	1116
EDMOND DELAGE	Potentiels de guerre	1134
V. GARCIA CALDERON	Les Amours de la Périchole	1144
ROLAND DE MARÈS	La guerre en Europe	1171
HENRY BIDOU	Le mouvement littéraire	1182

PIERRE D'ESPEZEL, JEAN POIRIER : Chroniques.

La REVUE DE PARIS *publiera en 1940 :*

Les Tableaux du Front d'Alexandre ARNOUX ;

Les études sur les opérations militaires du Général BROSSÉ ;

Les études maritimes d'Edmond DELAGE et Pierre VARILLON ;

La quinzaine politique de ROLAND DE MARÈS ;

et les ***Portraits de généraux et d'hommes d'état*** d'IGNOTUS.

Études historiques et archéologiques, mémoires :

Le Soulèvement de la Pologne en 1930
Souvenirs inédits
du comte DE FICQUELMONT.

Souvenirs de Paul de Leusse sur la guerre de Crimée et la guerre de 1870.

La Mer franque
par Charles BRAIBANT.

En Province sous Louis XV
par Pierre GAXOTTE.

Mansouriah
par J. et J. THARAUD.

Ferry, Homme d'Etat
par Daniel HALÉVY.

Paris sous Louis XIV
par Emile MAGNE.

Napoléon à Ste-Hélène
par Ernest D'HAUTERIVE.

France et Bourgogne
par Pierre CHAMPION.

Paris Gallo-Romain
par J. TOUTAIN.

Richelieu et Versailles
par Louis BATIFFOL.

Port-Royal à Varsovie, par Mme SAINT-RENÉ TAILLANDIER.

Un gouverneur de l'Auvergne par Gabriel de LA ROCHEFOUCAULD.

et la **Chronique historique** de Louis MADELIN, de l'Académie Française.

Paris d'hier et d'aujourd'hui, par Pierre d'Espezel

Études politiques et économiques sur la France et les principales puissances du monde par le comte de Fels, Jean Mistler, Roland de Marès, Jean de Pierrefeu, Ed. Giscard d'Estaing, Raoul de Roussy de Sales, Stéphane Lauzanne, Jean Massip, Georges Suarez, Gaston Bouthoul.

Le Planisme économique
par Louis ROUGIER.

Une petite ville américaine
par André SIEGFRIED.

Les Conflits du travail au XVIIIe siècle
par E. COORNAERT.

Voir au verso la suite des annonces concernant les publications de la REVUE DE PARIS

La REVUE DE PARIS *publiera en 1940* :

Des pièces de théâtre :

L'Histoire de Tobie et Sara
par
Paul CLAUDEL.

L'Homme difficile
par Hugo DE HOFFMANNSTHAL
adapté par Paul GÉRALDY.

Des études scientifiques :

Les Matières colorantes
par G. KIMPFLIN.

Le Roman de la Terre
par Henry BIDOU.

La Genèse de la vie
par Jean ROSTAND.

La Chiroscopie, science exacte
par René JOHANNET.

La Biochimie marine
par Maurice FONTAINE.

Natalité et Mortalité infantile
par
le professeur DEBRÉ.

Le Pain de l'enfant
et la Sélection des blés
par Louis BLARINGHEM.

Héautoscopie
par le professeur LHERMITTE.

La vie des anguilles
par Louis ROULE.

La Psychanalyse
par G. HEUYER.

Les Chroniques scientifiques de Louis Houllevigue

Des études sur la philosophie et la vie religieuse :

Protestantisme
par le pasteur Bost.

Saint Thomas d'Aquin
par Jacques MARITAIN.

Taoïsme
par Henri MASPÉRO.

La Littérature religieuse de l'Islam et son évolution
par Henri MASSÉ.

Des études artistiques de Henri Focillon, Paul Alfassa, Pierre d'Espezel ;
la chronique des livres par Henry Bidou, Marcel Thiébaut, Jean Poirier ;
la chronique philosophique par C. Bouglé et R. Polin ;
la chronique musicale par Constantin Photiadès ;
la chronique dramatique par François Porché.
Des récits de voyage de R. de Traz, R. Breuil, A. Debroca, A. Métraux, etc.

A NOS ABONNÉS ET A NOS LECTEURS

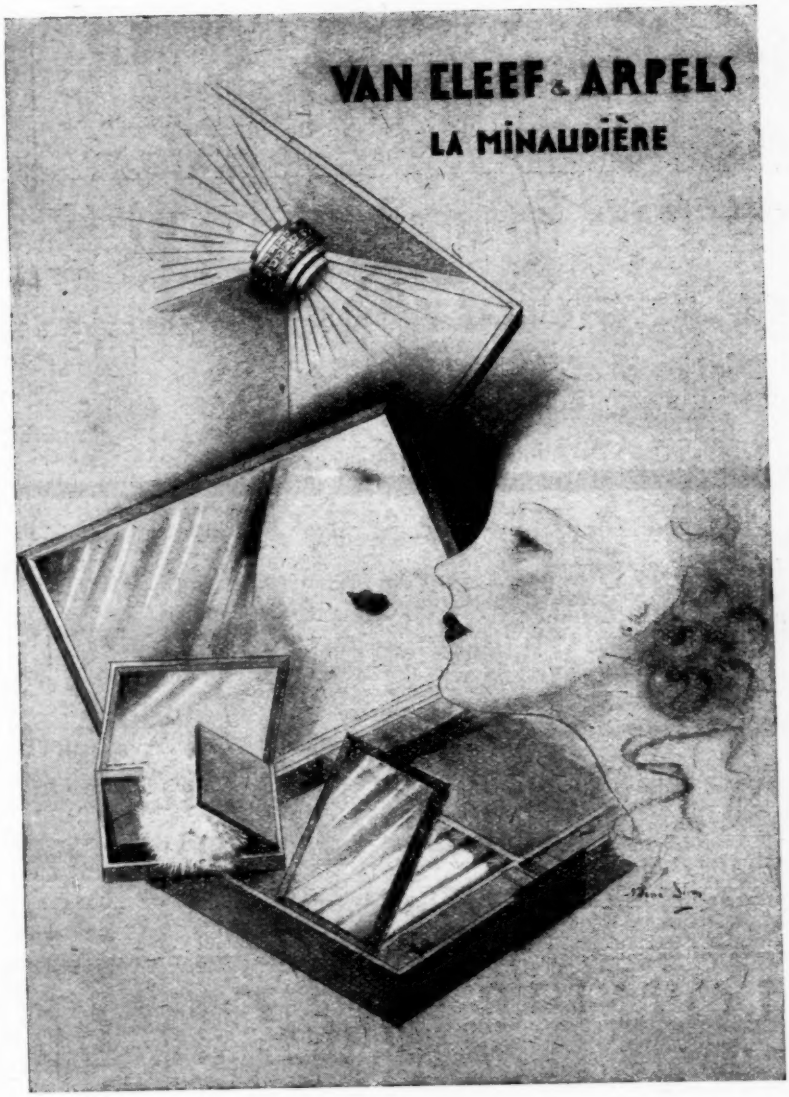
La REVUE DE PARIS, qui conformément aux instructions reçues du syndicat de la presse périodique avait dû, le 15 septembre, se réduire à 120 pages, a pu obtenir l'autorisation de porter successivement le nombre de ses pages à 160 puis à 180. La présente livraison est de 180 pages.

La Revue de Paris il y a 25 ans

La Revue de Paris *du* 15 *décembre* 1914 *publiait des* Images de la grande guerre, *de Gabriel Bonnoure, une étude de Charles Loiseau sur* la Neutralité italienne *et l'histoire de* la Cathédrale de Reims, *de M. Emile Mâle, dont voici l'émouvante introduction :*

Quand la France apprit que la cathédrale de Reims était en flammes, tous les cœurs se serrèrent ; ceux qui pleuraient un fils trouvèrent encore des larmes pour la sainte église. Quoi! les Barbares avaient tourné leurs canons sur ces belles statues qui répandent la paix autour d'elles, qui ne parlent que de charité, de douceur, d'oubli de soi! Ils avaient visé ces apôtres, ces saints qui se présentaient désarmés comme le christianisme lui-même, et qui, aujourd'hui, sont mutilés comme des soldats! Le monde entier s'émut de ce crime : on sentit qu'une étoile avait pâli, que la beauté avait diminué sur la terre. Que penserait-on d'un tyran assez puissant pour anéantir *la Divine Comédie* de Dante? La cathédrale de Reims valait *la Divine Comédie* : elle avait, comme elle, la majestueuse beauté de l'ordonnance, la richesse infinie de la pensée, la perfection de la forme. Le monde a senti que l'Allemagne lui arrachait une de ses merveilles : il ne le lui pardonnera pas. Pourquoi l'Allemand a-t-il poursuivi avec tant de haine la destruction de la cathédrale de Reims? C'est qu'il savait notre histoire. Il savait que, depuis Louis VIII, les rois qui ont fait la France étaient venus là pour y être sacrés. Il savait que, quand nous entrions dans la cathédrale, nous cherchions d'abord à deviner à quel endroit Jeanne d'Arc s'était tenue debout avec son étendard, sur quelle dalle cet ange du ciel avait un instant posé ses pieds. Quelle joie pour une nation qui n'existe que depuis quarante ans et qui n'existera peut-être plus demain d'insulter à cette antique histoire! L'Allemand, instruit par les professeurs de ses Universités, savait aussi que la cathédrale de Reims était ce que le génie de la vieille France avait produit de plus parfait. Les statues des portails, avec leur suprême élégance, leur fin sourire sont la fleur d'une civilisation. Au XIIIe siècle, la Champagne est une Attique. Les Allemands d'autrefois sont venus s'y instruire. Quelle belle occasion pour Caliban d'anéantir l'œuvre de son maître et de dire ensuite au monde que c'est lui qui a inventé l'art gothique!

La cathédrale de Reims est fumante, croulante, noircie : ses voûtes tiennent encore, mais qu'un hiver passe, et ce sera une grande ruine désolée, où l'on n'entendra d'autre bruit que celui des pierres qui, les unes après les autres, se détachent et tombent. Que faire en attendant qu'on vienne à son secours, sinon parler d'elle, de ses vertus, de sa beauté et essayer d'expliquer sa perfection?


VAN CLEEF & ARPELS
LA MINAUDIÈRE

COMPTOIR NATIONAL D'ESCOMPTE DE PARIS

CAPITAL : 400 millions de francs entièrement versés. — RÉSERVES : 441 millions de francs.

Siège à Paris : 14, rue Bergère (9e) — *Succursale :* 2, place de l'Opéra (2e)

800

AGENCES ET BUREAUX

EN FRANCE, TUNISIE, MADAGASCAR, ANGLETERRE, BELGIQUE, ÉGYPTE, INDES ANGLAISES, AUSTRALIE

Représentants dans toutes les parties du monde.

Toutes Opérations de Banque

Un siècle de succès

PÂTE REGNAULD

Recommandée aux Orateurs, Chanteurs et dans toutes les Affections de la gorge

Quelques bonbons de Pâte Regnauld suffisent pour calmer très rapidement les accès de toux les plus opiniâtres et les irritations de la gorge et des bronches.

En vente dans toutes les pharmacies

Dépôt : Maison Frère
19, rue Jacob, PARIS (VIe)

ÉCHANTILLON GRATIS
en se recommandant de *La Revue de Paris*

CRÉDIT LYONNAIS

LOCATION DE COFFRES-FORTS

Le **Crédit Lyonnais** met à la disposition du public des Coffres-forts entiers ou des compartiments de Coffres-forts, pour la garde des **Valeurs, Papiers, Bijoux, Argenterie, Dentelles, Objets d'Art**, etc.

Ces Coffres-forts sont situés dans les sous-sols du CRÉDIT LYONNAIS ; leur construction et leur installation présentent les plus complètes garanties contre les risques d'incendie et de vol.

Chaque locataire reçoit une **Clé spéciale**, dont il n'existe pas de double, et il peut faire varier les combinaisons de la serrure à son gré.

Il peut seul ouvrir le coffre-fort qu'il a loué.

Le **Crédit Lyonnais** accepte aussi en garde **Coffrets, Cassettes, Caisses, Malles** et autres objets.

S'adresser **SIÈGE CENTRAL**
19, boul. des Italiens ou dans les BUREAUX DE QUARTIER

ACHETER UN BILLET DE LA

LOTERIE NATIONALE

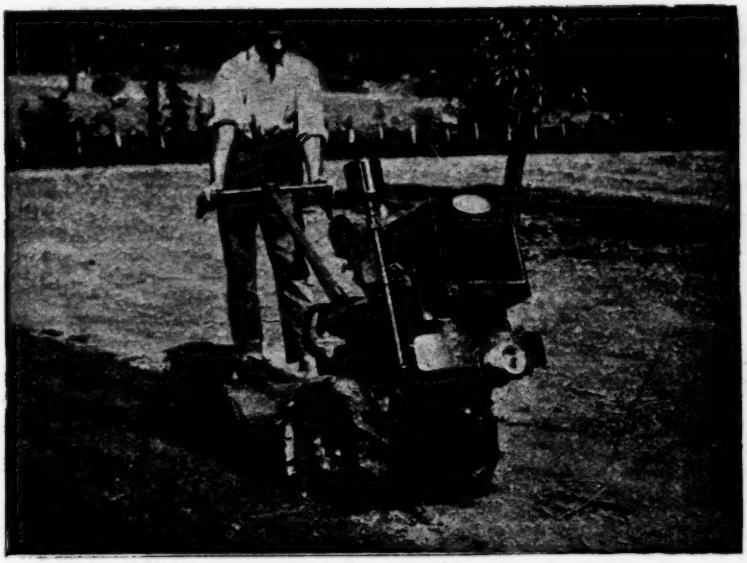
c'est souscrire au fonds de **Solidarité Nationale**
c'est donc
AIDER LES COMBATTANTS ET LEUR FAMILLE
et s'assurer une chance sur cinq de gagner

LOTERIE NATIONALE

à chaque tranche, **90 millions** de francs répartis en 316.713 lots
1 LOT DE 5.000.000 - 3 LOTS DE 1.000.000 - 4 LOTS DE 500.000 FRANCS

MOTOCULTEURS
SOMUA
A FRAISE ROTATIVE

Pour la Culture Maraîchère, les Vignobles, les Pépinières et la Petite Culture



Motoculteur type C, au travail dans une culture maraîchère.

Ils conviennent particulièrement pour l'ameublissement du sol dans les potagers, les vergers et pour les cultures florales.

Équipés avec outils sarcleurs spéciaux, ils permettent l'entretien des allées

Demandez Renseignements et Catalogues sur les Motoculteurs types C et D aux

USINES SOMUA

146, Boulevard Victor-Hugo — SAINT-OUEN-sur-SEINE

Société au Capital de 44 millions de francs

LA NATIONALE

Compagnie anonyme d'Assurances sur la Vie

Entreprise privée, régie par le Décret-Loi du 14 Juin 1938

FONDÉE EN 1830 - CAPITAL SOCIAL **75 MILLIONS** (1/4 versé)

SIÈGE SOCIAL : 2, Rue Pillet-Will, PARIS

R. DU C. SEINE 43793

Pour garantir votre Sécurité et celle des vôtres :
ASSURANCES DÉCÈS-RETRAITE, DÉCÈS-RETRAITE-INVALIDITÉ.

Pour préparer la tranquillité de vos vieux jours :
ASSURANCES DE CAPITAUX ET DE RENTES DIFFÉRÉS
RETRAITES A PRIMES REMBOURSÉES, RENTES VIAGÈRES.

Pour constituer une dot à votre fille, pour faciliter à votre fils ses débuts dans la vie :
ASSURANCES DE DOTATION ET DE PRÉVOYANCE.

Pour accorder à votre personnel de maîtrise une retraite et des prestations en cas de décès et d'invalidité :
ASSURANCES DE GROUPES.

CAPITAUX ASSURÉS DEPUIS L'ORIGINE DE LA COMPAGNIE :

Plus de 14 MILLIARDS 500 MILLIONS de Francs

ACTIF DU BILAN :

Plus de DEUX MILLIARDS de Francs

Renseignements confidentiels au Siège Social, à Paris ou chez les Agents Généraux en Province.

CALMANN-LÉVY, Éditeurs, 3, rue Auber, PARIS-IXe

ÉTRENNES 1939

COLLECTION "POUR NOS ENFANTS"

PIERRE MILLE
Féli et M'bala l'Éléphant
Illustrations de A. IACOVLEFF

LOUIS BATIFFOL
Henri de Béarn, roi de France
Illustrations de CARLÈGLE

Mme SAINT-RENÉ TAILLANDIER
La Fontaine
Illustrations de MAURICE LALAU

PAUL GÉRALDY
Clindindin
Illustrations d'ANDRÉ HELLÉ

ANDRÉ DEMAISON
Bêtes sur la Terre et dans le Ciel
Illustrations de MARIETTE LYDIS

OCTAVE AUBRY
Le roi de Rome
Illustrations de CARLÈGLE

COLETTE YVER
Histoire de Jeanne d'Arc
Illustrations de MIRANDE

ALEXANDRE ARNOUX
A l'autre bout de l'Arc-en-Ciel
Illustrations de LUCIEN BOUCHER

Le Cardinal A. BAUDRILLART
La Grande et Belle Histoire de la Première Croisade
Illustrations de D.-CH. FOUQUERAY

ÉMILE MAGNE
Au Temps du Grand Roi
Illustrations de CARLÈGLE

JACQUES BAINVILLE
Les Étonnements de Michou
Illustrations d'ALAIN SAINT-OGAN

THÉRÈSE LENOTRE
G. LENOTRE, de l'Académie française
Un Voyage à Paris sous Louis XVI
Illustrations de CARLÈGLE

PIERRE MILLE
Line en Nouvelle-Calédonie
Illustrations d'EDY LEGRAND

ANDRÉ LICHTENBERGER
Angomar et Priscilla
Illustrations de MARIETTE LYDIS

Beaux albums en couleurs, 32 pages de texte et gravures sur beau papier, format 20×26, couverture en couleurs cartonnée, dos toile. ... ... **18** fr.

UN ALBUM HORS-SÉRIE

E. LABICHE ET ED. MARTIN

LE VOYAGE DE MONSIEUR PERRICHON

Illustrations de RAYMOND PEYNET

Un album 24×31, de 48 pages en couleurs, couverture cartonnée ... ... **10** fr.

CHEZ TOUS LES LIBRAIRES

LA REVUE DE PARIS

Paraît le 1er et le 15 de chaque mois

—:—

PARIS

DIRECTION ET RÉDACTION: 114, AVENUE DES CHAMPS-ÉLYSÉES
ADMINISTRATION, ABONNEMENT ET VENTE : 3, RUE AUBER

(Les abonnements sont également reçus 114, avenue des Champs-Élysées.)

PRIX DE L'ABONNEMENT

		UN AN	SIX MOIS	TROIS MOIS
PARIS, DÉPARTEMENTS ET COLONIES FRANÇAISES		150 »	76 »	39 »
ÉTRANGER	Demi-tarif postal	190 »	96 »	49 »
	Plein tarif	230 »	116 »	59 »

LA LIVRAISON : 10 francs.

On s'abonne à la Revue de Paris, 3, *rue Auber, dans toutes les librairies, dans tous les bureaux de poste de France et de l'Étranger et aussi en utilisant le compte de* Chèques postaux *de la* Revue de Paris, *n°* 360-50 *Paris.*

Sans aucuns frais supplémentaires, la Revue de Paris *est fournie rognée aux abonnés qui en font la demande. Prière de joindre la somme de* 1 *franc et une bande d'abonnement à toute demande de changement d'adresse.*

Les abonnements partent du 1er *ou du* 15 *de chaque mois.*

Les mandats ou valeurs à vue doivent être adressés à la Revue de Paris, 3, *rue Auber.*

La reproduction et la traduction des œuvres publiées par la Revue de Paris *sont complètement interdites dans tous les pays y compris la Hollande.*

La Revue de Paris *décline la responsabilité des manuscrits qui lui sont confiés.*

Tables décennales : (1894-1903) ; (1904-1913). — *Chaque livraison* . . . . . 10 fr.
Tables (1914-1933). . . . . 20 »

IMPRIMERIE CHAIX, 20, rue Bergère, Paris.